

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
France et Colonies 30fr. 15fr.
Union Postale 40fr. 20fr.
Chèque postal 330-40. Paris

N° 2099 — 16 SEPTEMBRE 1923

ÉDITION DE LUXE
UN AN 6 MOIS
France et Colonies 50fr. 25fr.
Union Postale 64fr. 32fr.
5, Rue La-Bruyère Paris IX^e

LES ANNALES

POLITIKES · ET · LITTÉRAIRES

Revue universelle, illustrée, hebdomadaire

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

SOMMAIRE

Notes de la Semaine : Mort et Vivant...
La Situation : De Hondo à la Sarre ..
Les Échos... ..
Autour d'une Catastrophe
Caquets de chez Barbin.
Lettres de la Cousine : Cheveux Courts
et Mariage
En regardant agir les « Héritiers de la
Victoire » : I. Les Nouveaux Hommes.
De ma Fenêtre
Les Livres
La Semaine Rimée : Tricoteuses... ..
Le Sachet de Lavande (Roman)
Plaisirs Barbares... ..
Corfou (Souvenirs)
Tokio avant le Désastre.
Les Nations Amies : Ce que la Norvège
représente pour nous
Les Souverains de Norvège
M. Abraham Berge... ..

Le Bonhomme CHRYSALE
ANDRÉ FRIBOURG
SERGINES
HENRI LAVEDAN
JEAN BASTIA
YVONNE SARCEY
H. CHAMPLY et E. PAGÈS
MIGUEL ZAMACOIS
HENRY BIDOU
HUGUES DELORME
MATHILDE ALANIC
ANATOLE FRANCE
PAUL BOURGET
ALBERT LONDRES
ÉDOUARD HERRIOT
JEAN THOUVENIN
A. R. DE FONVIELLE

M. Fredrik de Wedel-Jarlsberg ..
Notre Ministre à Christiania
Souvenirs de Voyage.
Poèmes Norvégiens : I. Au Printemps.
II. Le Coucher de Soleil
III. L'île
Précis Documentaire.
Pages de la Littérature Japonaise ..
Le Cataclysme Sismique du Japon. . .
Bonnes Pages : « Les Fiancées du Soleil »
— — « Des Hommes et des Faits »
La Science au Jour le Jour
Poèmes : Souhaits et Regrets
Carmen Sacrum.
Propos sur les Sports... ..
Les Maisons Claires
A l'Université des Annales
La Femme et le Foyer : Premières Robes
de l'ainage
Revue Financière de la Semaine .. .

ADOLPHE BRISSON
G. D.
PAUL GINISTY
HENRIK WERGELAND
ARNE GARBORG
KNUT HAMSUN
CAMILLE FLAMMARION
VICTOR FORBIN
Général MANGIN
RENÉ BRCCARD
FRANÇOIS FABIÉ
LÉON BOCQUET
JACQUES MORTANE
Y. S.
JEAN S.
SIMONNE B...

Les Jeux des Annales : Problèmes, Curiosités, Passe-Temps Littéraires, etc., par le Prestidigitateur ALBER

ILLUSTRATIONS. — La Chasse, dessins de J. Touchet. — Vues de Corfou. — Vues de Tokio, de Yokohama et du Fusi-Yama. — Portraits des Souverains de Norvège, de MM. Abraham Berge, de Wedel-Jarlsberg et de M. Pralon ; Vues de Christiania. — Dessins de J. Basté, Zyg Brunner, Ch. Genty et H. Gervèse. — Couverture : En Scandinavie, par A. Hagborg.

Notes de la Semaine

Mort et Vivant



JE REÇOIS une lettre de M. Bernard Grasset. Peut-être avez-vous oui parler de la récente mésaventure advenue à cet éditeur jeune, actif, intelligent. Un journal parisien, *L'Intransigeant*, l'a tué par mégarde. En des termes apitoyés et louangeurs il annonça son décès. Il n'avait pu contrôler cette attristante nouvelle, le coup de téléphone qui la lui apportait l'ayant touché à la dernière minute. Grande émotion parmi l'entourage de M. Bernard Grasset. Le sympathique défunt aurait pu ne pas se troubler. D'autres que lui, et notamment, si j'ai bonne mémoire, Tolstoï, Mark Twain, Emile Blavet et Charles Morice, souffrirent d'une pareille étourderie qui leur faisait passer le Styx prématurément. Ils se contentèrent d'envoyer des démentis pleins de belle

humeur qui mirent les rieurs de leur côté. Moins gai et moins philosophe, M. Grasset s'irrita. La note rectificative de *L'Intransigeant* ne l'apaisa point. Elle était, cette note, un peu maladroite, avouons-le. Elle commençait bien et finissait mal. Après avoir exprimé ses regrets, confessé sa faute, due à la sinistre fantaisie d'un mystificateur inconnu, le rédacteur ajoutait : « M. Bernard Grasset, assailli de condoléances, est entré dans un violent mécontentement — dont nous l'excusons volontiers. Lui et nous sommes des victimes... » Ces mots sont malheureux. Dans la lettre qu'il m'adresse, M. Grasset les relève avec beaucoup de sévérité : « Au cours d'un article paru hier et qui voudrait être spirituel, l'informateur plaisante lui-même sur l'erreur commise et se borne à déclarer qu'il « m'excuse d'avoir protesté ». Je reconnais souvent à l'erreur bien des excuses, je n'en veux point reconnaître à l'incorrection... » Le ton s'aigrit, la querelle s'envenime. Le libraire parisien expose ses griefs, insiste sur le « préjudice

moral et commercial » qui lui a été causé. Il se plaint du manque de civilité de la feuille coupable. Il en appelle à la presse. Il me demande, à propos de tous ces faits, de lui donner mon opinion réfléchie et motivée.

Il me semble que le litige est assez simple et que les juges, auxquels il serait soumis en dégageraient aisément la leçon.

Assurément, *L'Intransigeant* a eu tort d'envoyer *ad patres*, sans crier gare, M. Grasset. On a toujours tort de se tromper. Mais quelquefois des circonstances atténuantes peuvent être invoquées. C'est veille de fête. Les librairies sont fermées. Le principal intéressé est absent. Impossible de se renseigner. Le temps presse. L'imprimeur attend. On passe outre. La fausse nouvelle est lancée. Elle chemine. Mais elle ne va pas très loin. Dès le lendemain la vérité est rétablie. Et comme cette méprise a amusé les badauds, tout le monde en a parlé, tout le monde en parle et aucune confusion ne subsiste dans le public. C'est

l'anecdote du jour. Chacun sait que M. Bernard Grasset, hier soir enterré, est ce matin bien vivant. La chose alimente un instant les conversations. Elle serait vite oubliée si lui seul ne la prenait au sérieux, presque au tragique. N'exagère-t-il pas? A-t-il vraiment subi sur le terrain du commerce (puisqu'il lui plaît de considérer ce point de vue) un très gros dommage? Auparavant, le nom de sa maison était déjà célèbre. Le bruit fait autour d'elle accroîtra sa notoriété.

Reste l'angoisse de quelques heures infligée aux parents et aux amis intimes de M. Grasset. Voilà la plus fâcheuse conséquence de la légèreté du journaliste. S'il l'avait déplorée avec la courtoisie convenable, s'il s'était accusé de façon moins cavalière, si ses regrets avaient été mieux présentés et comme ils devaient l'être, je suppose que M. Bernard Grasset, qui est homme d'esprit, eût senti s'évanouir son ressentiment. Dans les affaires de ce genre ainsi que dans la plupart des affaires d'ici-bas, la forme a plus d'importance que le fond. Ce sont les mots plus que les idées qui soulèvent les orages et c'est à l'aide de mots bien choisis et nuancés qu'on les écarte ou qu'on les dissipe. Au demeurant, le juge prudent et sage de qui une sentence équitable est attendue donnerait, je pense, aux deux parties des conseils utiles. Il dirait au gazetier : « Soyez plus circonspect. » Il dirait à l'éditeur : « Soyez plus indulgent. » Et il proposerait à ce dernier l'exemple d'Ernest Renan, de ce Renan débonnaire que Raymond Poincaré et Louis Barthou glorifiaient dimanche en de si beaux discours à Tréguier. Renan se plaisait à répéter : « Qu'on me traite de voleur, d'assassin; qu'on m'attribue tous les crimes, je n'essaierai pas de me défendre, je ne réponds jamais. » Au pauvre folliculaire qui, sans intention méchante, l'eût retranché du nombre des humains, il n'aurait pas tenu rigueur... Je vois son sourire.

LE BONHOMME CHRYSALE

P.-S. — Comment, parmi les vainqueurs de la Marne, n'ai-je pas cité le général de Langle de Cary, qui commandait la IV^e armée? J'ajoute à la liste immortelle ce nom glorieux...

Nos Pièces de Théâtre

Nous commencerons dans le prochain N^o la publication de

LES DIEUX ONT SOIF

par M. PIERRE CHAÎNE

Rappelons que cette pièce, tirée du célèbre roman d'Anatole France, a été représentée avec succès à l'Odéon au cours de la saison dernière.

Les Nations Amies

La semaine prochaine, nous publierons des pages illustrées sur

LA ROUMANIE

7 septembre.

De Hondo à la Sarre



NOS petites agitations politiques semblent bien mesquines auprès de l'effroyable catastrophe qui vient de dévaster le sud de la grande île de Hondo. Tandis que les hommes disputent ou s'assomment, la terre tremble sous leurs pas et meurt lentement; mais cette mort ne va pas sans de longs soubresauts fiévreux qui affectent sans trêve les mêmes régions de la planète. Là encore, ce sont toujours les mêmes qui se font tuer.

Lorsque nous étions enfants, nos maîtres nous parlaient du « cercle de feu du Pacifique », et cette belle métaphore enflammait nos imaginations..., c'est le cas de le dire. Je revois en esprit une carte où les principaux volcans qui bordent l'Océan avaient été marqués en rouge. Je les apercevais, sentinelles sanglantes, dominant la mer, depuis Java et Sumatra jusqu'à la Patagonie, en passant par les Philippines, le Japon, le Kamtchatka, les Aléoutiennes, l'Alaska, le Mexique, l'Equateur, la Bolivie, le Chili. Nous connaissions tous le Krakatana qui sauta comme une poudrière, en 1883, en emportant avec lui une partie de son île, en remplaçant des montagnes par des fonds de quatre cents mètres; le Popocatepelt et le Cotopaxi nous étaient familiers par leurs noms étrangers et le Fousi-Yama, parce que, sans lui, la décoration des paravents ou éventails nous eût semblé impossible.

Ce grand cercle de feu correspond à une gigantesque ligne de fracture de l'écorce terrestre, qui « joue » le long de cette ligne, comme la porcelaine d'un vase le long d'une fente; et lorsque, par suite du refroidissement de notre globe, un tassement s'opère, les lèvres de la cassure tremblent, les maisons s'écroulent, l'incendie s'allume, la mer monte à l'assaut du rivage, les hommes meurent.

Nous oublions promptement que nous dépendons de la terre sur laquelle nous vivons comme des naufragés sur une bouée gigantesque. Mais la terre a tôt fait de se rappeler à notre mémoire alors que nous nous y attendons le moins.

Les régions heureuses que le Fousi-Yama domine de sa masse sacrée viennent d'être dévastées; la péninsule d'Idzou, balayée, n'est plus qu'une lamentable ruine, comme les rives de la baie de Souraga; mais les dépêches nous disent qu'à peine le fléau arrêté, les survivants se mirent partout à l'œuvre courageusement. Leur volonté polie, paisible, mais indomptable, s'attaqua au désordre créé par l'aveugle nature et, dès aujourd'hui, l'ordre réapparaît au milieu des décombres, comme il a refléuri aussi avec la vie dans la zone rouge de notre front dévasté par un cataclysme qui, lui, n'avait pas duré cinquante-deux secondes, mais bien cinquante-deux mois.

C'est à la réparation de notre désastre que nous continuons de travailler, et c'est

plus précisément pour compenser la destruction de nos mines du Nord que nous exploitons le bassin de la Sarre.

Le conflit italo-grec, nos discussions avec l'Angleterre, les affaires d'Orient ou d'Extrême-Orient ne doivent pas nous faire oublier qu'il existe une question de la Sarre, primordiale pour l'avenir de notre pays.

On n'a pas oublié les événements qui, récemment, amenèrent la démission de M. Waugh, délégué britannique à la Commission de gouvernement du territoire de la Sarre. Le gouvernement du Reich et les grandes associations allemandes avaient organisé dans la région une propagande antifrançaise intense. Le Heimatdienst, le Saar-Verein, entretenaient l'agitation, les divers « Nachrichtenbüros », ou bureaux d'informations de Mannheim, inondaient le pays de fausses nouvelles; on voulait tromper la population et la dresser contre nous.

L'entreprise faillit réussir. M. Waugh, Canadien, délégué britannique, se chargea de porter les doléances sarroises devant la Société des Nations. Il avait su convaincre des hommes d'Etat, que leur prudence coutumière eût dû, cependant, préserver de l'erreur. Le 10 mai dernier, lord Robert Cecil, prenant la parole à la Chambre des Communes, qualifiait une ordonnance prise par la Commission de gouvernement « d'acte de pur militarisme prussien »; il demandait que cette ordonnance fût immédiatement rapportée; déclarait que le gouvernement britannique devait saisir cette occasion de remanier entièrement l'administration de la Sarre; qu'il convenait d'accentuer le caractère international de cette administration; que la France ne devait jouer en toute cette affaire qu'un rôle secondaire et subordonné, en tout état de cause, à la Société des Nations.

Deux mois plus tard, M. Rault, président de la Commission de gouvernement, s'expliquait à Genève devant le Conseil de la Société des Nations. Après lui, lord Robert Cecil prenait la parole, et, cette fois, sur un ton bien différent de celui dont il avait usé aux Communes, car le représentant de la France avait réduit à néant toutes les calomnies lancées contre nous par les Allemands et leurs amis. Lord Robert renonçait à sa demande d'enquête sur l'administration générale de la Sarre; il reconnaissait l'indépendance de la Commission de gouvernement, la félicitait de la manière dont elle s'acquittait de sa tâche, « la plus difficile qu'ait jamais eu à régler une semblable Commission », et insistait sur la nécessité pour le Conseil de lui donner son plein appui.

En fin de compte, dans sa séance du 7 juillet, le Conseil votait à l'unanimité une résolution faisant pleine confiance à la Commission pour abroger promptement les mesures exceptionnelles destinées à assurer l'ordre public et la liberté du travail, pour

organiser une gendarmerie locale afin d'amener le plus tôt possible le départ de la garnison étrangère (française). En un mot, suivant une habitude qui lui est chère, la Grande-Bretagne insistait, là comme à Tanger, pour que ce qui ne pouvait être anglais fût à tout le moins international.

Ainsi, une bataille d'une importance décisive se livre sous nos yeux depuis la signature du traité de paix. L'enjeu du combat est ce territoire de la Sarre, cette terre natale de Ney, le brave des braves, cette terre qui, pour une large part, fut française jadis, où le souvenir de la France s'est longtemps maintenu et qui peut lui faire retour si nous agissons comme il faut.

En vertu de la section 4 de la partie III du Traité de Versailles, « à dater de la mise en vigueur dudit Traité, l'Etat français acquiert la propriété entière et absolue de tous les gisements de houille situés dans les limites du bassin »; il a le droit de les exploiter ou de ne pas les exploiter, ou de les faire exploiter par des tiers, « sans avoir à obtenir aucune autorisation préalable, ni remplir aucune formalité ». Toutes les dépendances des mines, leurs installations et matériel d'exploitation et d'extraction, les usines de transformation de la houille en énergie électrique, coke et sous-produits, les ateliers, les voies de communications, les canalisations électriques, les terrains, les bâtiments tels que bureaux, maisons de directeurs ou d'ouvriers, écoles, hôpitaux, dispensaires, tout cela appartient à la France.

Pendant quinze années, en vue d'assurer les droits et le bien-être des populations sarroises, le Reich perd tout pouvoir sur elles. Durant ce temps, elles seront gouvernées par la Société des Nations, qui délègue à cet effet la Commission de cinq membres dont nous avons parlé, qui dispose de tous les pouvoirs qu'exerçaient précédemment l'Empire, la Prusse et la Bavière. En vertu du paragraphe 31 de l'annexe, le territoire de la Sarre est soumis au régime douanier français. Enfin, au bout de quinze ans, la population du territoire sera appelée à faire connaître sa volonté comme il suit : un vote aura lieu par commune ou par district et portera sur les trois alternatives suivantes : a) maintien du régime établi par le présent traité et la présente annexe; b) union à la France; c) union à l'Allemagne, — et il est entendu que le droit de vote appartiendra, sans distinction de sexe, à toute personne âgée de plus de vingt ans à la date du vote, habitant le territoire à la date de la signature du traité.

On a pu voir en Silésie avec quelle admirable adresse l'Allemagne savait organiser un plébiscite. En juin 1934, dans moins de onze ans, nous serons nous-mêmes plébiscités dans le Bassin de la Sarre. Dès aujourd'hui, préparons-nous à cette heure grave, avec la même volonté polie, paisible, mais indomptable, que les Japonais de Hondo mettent à rebâtir leurs maisons que la nature hostile détruisit.

ANDRÉ FRIBOURG, député de l'Ain,

secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.



AUTOUR D'UNE CATASTROPHE

MA CONSCIENCE me dit que je dois lire les journaux même s'ils me font du mal et elle use à mon égard d'une force si persuasive que j'obéis à sa prescription. Quel égoïsme monstrueux, en effet, que de prétendre se soustraire aux émotions occasionnées par le malheur d'autrui et ne déranger en rien sa quiétude!

L'homme vraiment et seulement digne de ce nom est celui qui compatit. Celui qui ne compatit pas et met ses soins à demeurer étranger aux choses bonnes ou mauvaises et surtout mauvaises du voisin, celui-là se prive du coup d'une supériorité qui est une joie, la joie de partager. Et puis, j'ai toujours cru que les hommes, et non seulement les hommes, mais les événements, exigeaient que l'on s'occupât d'eux. Il leur importe de n'être pas dédaignés par ceux mêmes qu'ils ignorent. Ils aiment se répercuter. Je me suis souvent plu à penser que l'intérêt, grand ou petit, vif ou moyen, — accordé, dans le cours de la vie, à la lecture ou au récit des faits qui avaient pour acteurs, et, plus encore, pour victimes, des gens inconnus de nous, — n'était jamais perdu, qu'il devait avoir, qu'il avait son efficacité mystérieuse, mais certaine. Et je reste convaincu que cette fugitive pitié, ce mouvement d'éphémère bonté qui nous traversent à la minute où nous apprenons qu'un être a souffert, un être que nous n'avons jamais vu et que nous ne verrons jamais, lui profite par télépathie, et que s'il lutte, accepte et se rassène, son courage, sa résignation, son apaisement qu'il ne s'explique pourtant pas n'ont d'autre source que ces ondes hertziennes de la Commisération. De même que les prières de milliers de croyants peuvent changer la condition d'âme d'un pécheur, ainsi n'est-il donc pas défendu d'espérer qu'une certaine quantité de larmes tombées des yeux d'innocents lecteurs empêcheront d'autres yeux, beaucoup plus atteints, de pleurer.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Dernier Echo sur un Mort Illustre

Une jeune femme de lettres, une Française, M^{lle} Jehanne Biétry, rédactrice à *L'Echo de l'Ouest* et correspondante de journaux d'Indochine, nous envoie, de San-Francisco, quelques impressions sur la mort du président Harding. Nous en détachons ces lignes, qui montrent de quelle façon digne et recueillie les Californiens — et tout le peuple américain — accueillirent la nouvelle du tragique événement :

« Le premier moment de stupeur passé, les premiers renseignements se hâtaient vers leur téléphone, appelaient leurs parents, leurs amis et leur transmettaient le message. Pas de

surexcitation factice. Pas d'éclats de voix. Presque pas de commentaires, mais un bouleversement réel se lisant sur tous les visages. Ceux qui se trouvaient dans les parages du Palace-Hôtel eurent bien vite envahi le hall. Les questions se pressaient sur les lèvres, mais on parlait à voix basse et une atmosphère de silence planait sur cette foule.

» Dans les rues, point d'animation inusitée en dehors des allées et venues des crieurs de journaux. Rien de changé dans l'aspect général de la ville, sinon l'expression grave de tous les visages... Le préfet de police, O'Brien, arriva au Palace. Il entra dans le hall. « Mes chers concitoyens, dit-il simplement, votre présence va gêner les mouvements des officiels. Je vous demande de me faire la faveur de vous retirer. » Ce fut tout. Il n'y eut pas besoin d'agents. Docilement, la foule s'écarta, presque confuse de n'avoir pas songé à cela plus tôt.

» Le lendemain, un mince détachement de soldats et de marins, précédé de la musique, accompagna la dépouille du président jusqu'à la gare. Une heure après, les rues avaient repris leur aspect normal. Seuls, les drapeaux à mi-mât, les tentures noires aux portes des maisons de commerce, frissonnant légèrement dans la brise nocturne, allaient porter jusqu'au soir le deuil extérieur de Warren G. Harding. Mais par delà ces signes de tristesse, continue à battre le cœur de la foule, de cette foule américaine qui sait souffrir comme elle sait jouir, avec un cœur tout neuf, une puissance émotive toute fraîche, avec candeur et profondément. »

Les Croix

Nouvelle promotion. Le ministre de l'Intérieur vient de nommer commandeur, officiers ou chevaliers nos confrères : Abel Henry, Eugène Ripault, Paul Merlin, Albert Milhaud, Jean Vignaud, Galy-Parc, Eugène Allard, Bouly de Lesdain, Florent-Matter, Ghirardi, Legros, Peyrebrune, Salardier, Véry, Vidal, Zivi, Degret, Vincent.

La cravate est attribuée à M. Armand Naudin, préfet de police, protecteur de la Cité, et le ruban rouge à des membres éminents du clergé français : Mgr Gibier, évêque de Versailles, Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan, Mgr Legasse, évêque de Périgueux.

M. Haguenau, grand-rabbin, et M. Fabre, pasteur de l'Eglise réformée de Nîmes, sont faits chevaliers.

En revenant de la Chasse

Les disciples de Nemrod ont, comme tous les humains, leur amour-propre. Une de leurs plus grandes humiliations consiste moins à revenir bredouille de la chasse qu'à passer devant les employés d'octroi le carnier plat. On me raconte, à ce propos, une anecdote typique.

Un chasseur se présente à l'octroi, gibecière gonflée, l'air satisfait, déclare deux lièvres, acquitte les droits et poursuit son chemin.

Mais, soudain, le gabelou le rappelle. C'est qu'un malicieux compagnon du chasseur, resté en arrière, vient de lui glisser à l'oreille :

— Il déclare deux lièvres, mais il en a trois. Faites votre devoir.

Le chasseur rappelé revient sur ses pas.

— Veuillez ouvrir votre carnier, monsieur.

Le carnier fut ouvert. Il ne devait sa rotondité qu'à un journal roulé en boule!

— Mille excuses! fit ironiquement le préposé, qui comprit la farce, tandis que les spectateurs de cette petite scène éclataient de rire.

Ceux qui s'en vont : Van Dyck

L'excellent ténor wagnérien Ernest Van Dyck vient de mourir dans sa propriété de Berlaert-les-Lierres, près d'Anvers.

Bien avant de songer à incarner Parsifal, Lohengrin et Siegmund, il débuta dans les lettres, après un stage à l'Université de Louvain, où il recrutait des amis parmi ces jeunes gens qui s'appelaient Emile Verhaeren, Van Arenbergh, Albert Giraud, Iwan Gilkin. Quelques-uns d'entre eux se sont fait un grand nom dans cette renaissance des lettres françaises dont la Belgique est fière à juste titre. Ensemble, ils publiaient un petit journal dont l'allure frondeuse indigna le recteur de l'Université.

Van Dyck, qui signait Charles Arade, pétra un sombre drame intitulé *Le Roi Aveugle*.

Il voulut le faire jouer par ses camarades : ce drame n'eut jamais qu'une seule représentation; les acteurs, malgré leur bonne volonté, n'eurent pas la force de continuer, tant le rire les secouait. Ils avaient à dire des phrases assez extraordinaires. L'on en jugera par cette réplique du roi :

— Je deviens aveugle! Je n'en vois que mieux l'étendue de mon malheur!

Cependant, Van Dyck se prodiguait dans les salons. Joseph Dupont, chef d'orchestre du théâtre de la Monnaie, le découvrit un jour et n'hésita pas à lui confier le rôle de Lohengrin aux Concerts Populaires. Mais ce fut Gounod qui lui révéla sa propre vocation. L'ayant entendu interpréter quelques lieder, le musicien de *Faust* lui prédit un avenir splendide et s'écria :

— Heureux mortel d'être gratifié d'un pareil organe! Ah! si la nature m'avait doué de cette voix-là!... Il est vrai que je ne me serais servi que du *quart* seulement!...

Gounod se montra bon prophète. Van

Dyck devait connaître une réputation mondiale.

Les Facéties du Fisc

Les journaux en ont déjà relevé un certain nombre. La dernière en date consiste à ne plus taxer un contribuable sur le prix de son loyer actuel, mais à surestimer la valeur de celui-ci, afin d'arrondir la note à payer. Bien entendu, cette arbitraire fantaisie est fort médiocrement goûtée de ceux qui en sont les victimes.

J'ai la manie de fouiller les vieilles papiers. Or, en feuilletant un numéro de *La Lanterne*, d'Henri Rochefort, daté de juillet 1868, je suis tombé en arrêt devant ces lignes curieuses :

« Il y a bien quinze ans qu'on cherche de toutes parts le moyen de diminuer le prix des loyers. M. Magne n'a pas mis cinq minutes à trouver celui de l'augmenter. Il vient de prescrire aux agents des contributions la plus



Les mois de janvier, février, mars sont ceux pendant lesquels notre Côte d'Azur semble une succursale des grands jardins du Paradis terrestre : « Aux cent mille palmiers. » A ces deux époques, les étrangers affluent chez nous. Ils y dépensent sans compter.

Parbleu!

Un appartement de trois pièces dans un palace revient à peu près en monnaie de leur pays, à vingt-cinq francs; le plus somptueux repas au restaurant leur coûte dix francs; une bouteille du meilleur champagne, huit francs.

Et lorsque, au baccara, ils font des différences de deux millions dans la nuit, ils ne perdent pas plus de six cent mille francs. C'est pour rien.

Alors, pour passer des vacances en France, le meilleur marché possible, que font les financiers étrangers?... Ils s'entendent à déprécier notre argent, pendant les mois qu'ils vont venir nous occuper pacifiquement.

Puis, comme la baisse du franc est tout de même préjudiciable au bon ordre des finances internationales, ils font, pendant le temps qu'ils ne sont plus en France, remonter notre valeur monnayée.

A nouveau, l'hiver, au moment de Nice, dégringolade du franc. Etc.

Je sais que ceux qui s'occupent régulièrement des jeux de la Bourse et du Hasard souriront du peu de sérieux des raisons que j'ai exposées ici, mais je ne les « changerai » point contre les leurs, craignant d'y perdre.

Le professeur Joubin, du Muséum, directeur du service des Pêches, vient de communiquer à l'Académie des Sciences que l'huître est le remède du scorbut.

Il est bien aimable de nous le faire connaître, mais nous aurions mangé des huîtres sans cela.

Tout de même, cela fait plaisir de savoir que le précieux mollusque, non seulement n'est

plus accusé de causer une maladie aussi répandue que la fièvre typhoïde, mais qu'encre il est réputé comme remède d'un mal aussi rare que le scorbut.

La fièvre typhoïde n'est, d'ailleurs, répandue qu'à la campagne; les gens très sains, vivant au grand air, sont assez facilement atteints par elle, — « il n'y a rien de dangereux comme la santé, c'est la porte ouverte à toutes les maladies ».

Dans les villes, il y a tant d'autres microbes que nous absorbons, avec qui nous sommes acclimatés que, le jour où la typhoïde veut s'implanter, elle trouve la place occupée et ne peut plus rien contre nous.

Ainsi, Mithridate s'habitua aux poisons pour ne plus avoir à redouter d'être empoisonné.

La légende, souvent plus vraie que l'Histoire, raconte que Mithridate, un matin, se sentit mal en point. Ça n'allait pas. Il souffrait de violentes douleurs intestinales.

Son médecin vint et dit au roi :

— Aurais-tu, aujourd'hui, à ton petit déjeuner, absorbé plus de poison que d'habitude?

— Non, dit Mithridate. Au contraire, j'ai oublié d'en prendre.

— Ne cherche pas, répondit le mire. C'est ça qui te manque.

Mithridate but son litre d'eau de Javel et les douleurs intestinales se calmèrent.

De même pour nous.

Mais comme notre mithridatisation n'est pas aussi avancée, nous avons appris avec plaisir les qualités antiscorbutiques de l'huître.

M. le professeur Joubin préconise avec l'huître le jus de citron, qui est un corps très riche en vitamines.

Il ne nous dit pas à combien de pépins doit être le citron.

On fait de superbes citrons 5 H. P. (H. voulant dire « huître » et P. « pépins »), vernis jaune, très confortables. Il y a surtout des supercitrons 10 H. P. qui « grillent » tous les scorbuts du monde à l'arrivée.

JEAN BASTIA

JE NE VOUDRAIS PAS qu'un lecteur de ce journal, spéculant en Bourse, pût perdre un centime d'après les « tuyaux » qu'il croirait trouver ici (encore que si, du fait de la perte que je lui ferais éprouver, il devait ne plus jouer, je me féliciterais, — mais un joueur jouera tout de même, quitte à ne plus jouer d'après mes tuyaux, — de quoi je me consolerais encore) : notre change va remonter.

Non seulement je tiens ce que j'avance de financiers expérimentés, mais encore c'est le fruit de menues constatations personnelles.

Depuis que l'Anglais a cru bon de mettre de la distance entre la valeur de notre franc et de la vingt-cinquième partie de sa livre, il y a sur les changes de grandes fluctuations. Ils nous sont favorables en octobre, novembre, décembre; défavorables en janvier, février, mars; favorables encore en avril, mai, juin; défavorables à nouveau en juillet, août et septembre.

Ainsi, quatre périodes dans l'année, alternant les succès et les revers, pour la guerre de Cent-Francs, comme pour celle de Cent-Ans.

Le dollar a fait comme la livre, et même mieux; il a pris une belle avance sur notre argent français, sans souci de nous amener à la faillite, quitte à venir — au dernier moment — une fois encore à notre secours au cri de :

— La Faillite, nous voici!

Quant à la peseta espagnole, elle prend de l'importance et grandit sur l'air bien connu de La Périchole.

Les florins hollandais font de même, ainsi que les kroners scandinaves, les piastres égyptiennes, les pesos argentins et les reis du Brésil.

Et c'est toujours aux mêmes époques que j'indique plus haut que livres, dollars, pesetas, kroners, florins, piastres, pesos, reis montent ou descendent. Pourquoi?

Réfléchissons :

Les mois de juillet, août, septembre sont nos mois de vacances, les mois où il fait si bon à Aix, à Vichy, à Bagnols-de-l'Orne et autres lieux de villégiature.

grande rigueur dans l'estimation de la valeur des appartements.

» Un employé vient relever votre cote personnelle et mobilière.

» — Monsieur, lui dites-vous, mon logement, que je paie quatre cent cinquante francs, est composé de deux pièces et demie; je couche dans une soupenette et je fais la cuisine dans le plomb.

» — Quatre cent cinquante francs! C'est une plaisanterie! Votre soupenette est en vieux chêne et votre plomb en fer battu. Cet appartement-là vaut six mille francs comme un liard, — mettons sept mille, parce que M. le ministre m'a recommandé d'être rigoureux. C'est-à-dire que vos contributions sont portées à cinq cent soixante-quinze francs, que vous pourrez, à votre volonté, payer d'un seul coup ou par douzièmes... »

Si Rochefort revenait, il n'aurait pas grande modification à apporter à son texte plus qu'un cinquantenaire. Et il répéterait le mot fameux : « Plus ça change... »



Le Petit Jeu des Citations (Suite)

Si nous passons à la prose, nous noterons, en chemin, une corruption bizarre (qui n'appartient pas au régime des citations), mais qu'il est amusant de signaler ici : il s'agit des pommes de terre « en robe de chambre ». Cette parure vestimentaire ne convient guère au légume cher à Parmentier. Vous vous divertirez fort de la stupéfaction des convives qui partageront avec vous un repas où figurera ce mets en leur faisant remarquer que rien n'est plus savoureux que les pommes de terre *en robe des champs*. Vous triompherez modestement en appuyant sur ces mots, indiquant d'une façon poétique que ces tubercules sont servis à l'état de nature, dans la robe même qu'ils portaient aux champs.



Lorsqu'on parle de l'affection témoignée à notre pays par un étranger, on cite volontiers cette phrase si connue :

« Tout homme a deux patries, la sienne et la France. »

Si l'on s'inquiète de connaître l'auteur de cette heureuse pensée, on vous répond : Franklin, Victor Hugo, Michelet, et même Rostand! Or, il est établi que le véritable père en est Thomas Jefferson, président de la République des Etats-Unis d'Amérique. On lit ceci dans ses *Mémoires*, publiés à Boston, en 1828 :

— Demandez à tout étranger : « En quel lieu de la terre préféreriez-vous de vivre? — Dans mon pays, répondra-t-il, là où sont mes parents, mes amis, les premières affections et les plus doux souvenirs de ma vie. — Et quel serait votre second choix? — La France. »

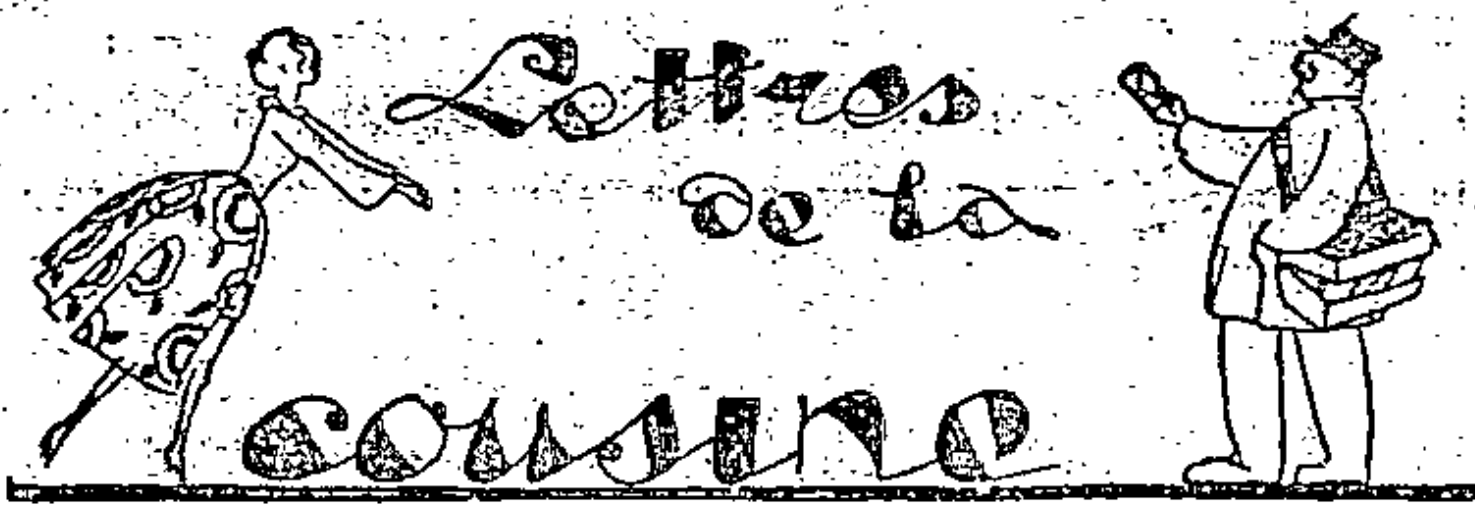
On a ramassé ce développement dans la formule transcrite plus haut et universellement répandue.

A son tour, Henri de Bornier a repris l'idée dans *La Fille de Roland*, où l'on trouve ce vers :

Tout homme a deux pays : le sien et puis la France,

SERGINES.

Tout changement d'adresse ne pourra être effectué que si la demande est accompagnée de 60 centimes en timbres-poste. (Joindre la bande d'abonnement.)



Cheveux Courts et Mariage

UNE JEUNE FILLE me pose une question déconcertante... Elle commence par se déclarer « une blonde aux cheveux coupés » et me demande ensuite ce que pensent les jeunes gens de ce genre de coiffure et si on peut le considérer comme un empêchement au mariage... Puisque cette indépendante enfant a déjà consommé le sacrifice, c'est qu'évidemment l'opinion du prochain ne la trouble guère... Son siège est fait... Elle imposera sa tête à la Titus ou à la Jeanne d'Arc à quiconque, et celui qui ne sera pas content, c'est bien simple : elle l'enverra au bain. Ce n'est sans doute qu'à titre de curiosité qu'elle veut se documenter sur ses contemporains, ou par goût de la psychologie... Essayons de contenter notre enquêteuse.

Ce que pensent les jeunes gens, c'est à eux de le dire, et je ne serais même pas fâchée de l'apprendre. Je ne puis répondre à leur place. Ce que je pense personnellement, c'est autre chose.

Et, d'abord, que « Blonde-aux-cheveux-coupés » se rassure. Qu'elle porte ses cheveux en manteau royal comme la belle Yseult, en tresses pendantes comme Frédégonde, en tire-bouchon sur les oreilles comme M^{me} Récamier, à la révolutionnaire comme M^{me} Roland, à l'enfant comme M^{lle} de Fontanges, en crinière de lion comme M^{lle} Polaire, ou en guiche comme M^{lle} Musidora ; qu'elle les ait frisés ou plats, ondulés ou en brosse, solides ou souples ; qu'elle les calamistre en chignon japonais, ou les natte en couronne russe, ou les torde en huit sur le sommet de la tête, cela n'a en soi aucune espèce d'importance. Le don de plaire est un des mystères de la nature et de Dieu. De tout temps, pour le plus grand bonheur de l'humanité et pour ses pires malheurs, des hommes aimèrent des femmes, quelles que fussent les étranges coiffures dont elles surent orner leur chef, et des femmes aimèrent des hommes... Car l'Amour est éternel ; seule, la mode change. Et seule la mode a ce privilège étonnant de paraître toujours ridicule avant ou après qu'elle a passé... Qui ne s'est demandé, en regardant la photographie de quelque vieille tante fagotée au goût du temps : « Comment, avec cet air-là, a-t-elle pu être aimée?... » Et, cependant, elle l'a été, en dépit de ses mantilles ou résilles, en dépit de sa robe en sonnette ou de ses manches en ballon. Il s'est trouvé un être — et peut-être plus d'un — pour subir le prestige de ses châles et de ses bonnets, et, à partir de l'instant où l'étincelle sacrée a jailli, cet être n'a pu concevoir l'amour que sous ces ajustements qu'il a confondus avec l'harmonie, la beauté pure et sa passion.

Les cheveux coupés ne sont donc pas un obstacle à l'amour, et si, pour ma part, je n'aime guère cette coiffure pour les jeunes filles, ce n'est pas qu'esthétiquement elle me semble plus laide qu'une autre, c'est qu'elle est équivoque, c'est qu'elle se trompe de sexe et marque un désir évident d'affirmer un « féminisme » à tous crins, — c'est le cas de le dire, — et tout le monde sait que ce mot traduit souvent le désir que les femmes ont de ressembler à des hommes, ou même à des petits garçons... Mais ne nous frappons pas. Les modes n'ont qu'un temps, et il est très certain que l'originalité de la chose sera périmée dès que toutes les « Blondes-aux-cheveux-coupés », qui ne trouvaient là qu'un moyen de se singulariser, se dépêcheront à remettre des montagnes de faux cheveux sur leur tête par esprit de contradiction d'abord, et pour marquer une fois de plus leur émancipation et leur volonté bien arrêtée de ne jamais se soumettre à la loi commune.

Ce n'est donc pas la coiffure en elle-même qui me choque, mais les sentiments qui peuvent l'inspirer, puisque, en somme, il n'y a aucune raison valable de soutenir que les cheveux tondus soient plus inconvénients que des petites tresses roulées sur la nuque. La coiffure, quelle qu'en soit la façon, est toujours un préjugé, — un préjugé de la même valeur, par exemple, que celui obligeant les hommes à porter des culottes, tandis que nous nous réservons les draperies de nos robes. Or, je vous le demande, si, par aventure, il prenait fantaisie à un jeune homme de se présenter dans un salon avec une jaquette pincée à la taille sur une petite jupe bouffante, qu'est-ce que « Blonde-aux-cheveux-coupés » aurait à dire?... Peut-être, au surplus, pourrait-elle l'épouser au nom des conventions abolies et de la liberté pour tous, et peut-être aussi pour rétablir la balance des sexes.

Sans doute, cette jeune fille prétendrait-elle que c'est par pure commodité qu'elle a mis sa toison en coupe..., pour gagner du temps le matin, n'avoir pas à se recoiffer le soir, et ne connaître d'autre préoccupation que le travail... N'en croyez rien...

J'ai interviewé là-dessus un coiffeur.

— Ah ! m'a dit ce Figaro, un sourire avantageux sur les lèvres, c'est l'âge d'or pour nous... Avant la mode des cheveux coupés, nous voyions nos clientes..., quoi!... une fois..., deux fois par mois tout au plus, et beaucoup de ces dames ne commandaient qu'un shampoing et pas d'ondulation. Maintenant, c'est presque tous les jours qu'elles viennent dans nos salons se faire donner le pli et passer le fer, et friser leur guiche. Car, voyez-vous, fit notre homme en se rengorgeant, sans notre art, peuh! cette coiffure-là, ça n'existe pas... Non, madame, ça n'existe pas : ce serait affreux.

La vérité sort de la bouche des perruquiers.

Mais c'est justement cet art-là qui me réconcilie avec « Blonde-aux-cheveux-coupés » et ses sœurs en tignasse courtée. Car si le premier geste des petites filles pas sages

est de se faire tondre la chevelure pour bien marquer qu'elles se « fichent du tiers et du quart », et encore bien davantage de l'opinion de M^{me} leur mère ou de MM. leur fiancé ou mari..., le second, qui est meilleur, est de vouloir rester jolies, ce en quoi elles ont bien raison... Et elles s'en donnent du mal pour réparer leur gaffe, et elles passent un temps autour de leurs pauvres broussailles mal venues, ou de leurs mèches plates! Et elles en dépensent un esprit, et une invention, et des peignes-bandeaux, et des barrettes-broches pour accommoder de leur mieux leur tête hirsute! En sorte que les femmes se coupent les cheveux pour faire la nique à Schopenhauer et prouver leur libre arbitre, mais elles les parent tout de même avec une coquetterie très féminine, et c'est pourquoi le mal est moins grand qu'on pourrait le supposer.

Au fond, tout cela est très gosse, beaucoup plus gosse que méchant, et ne vaut pas d'anathèmes.

Si « Blonde-aux-cheveux-coupés » possède un cœur capable de s'émouvoir, et qu'elle ne soit pas douée de cet entêtement systématique qui lui fasse trouver un plaisir agressif à contrarier l'opinion, à blesser volontairement les usages reçus dans la bonne compagnie; si son geste n'est point pure taquinerie, et qu'elle sache le sacrifier au besoin dès qu'elle s'aperçoit qu'il peut heurter les sentiments de ceux de son entourage que ces manières garçonnières offusquent encore et peinent; — si, chez elle, ce n'est pas vanité pure, intransigeante résistance, sottise provocation, et seulement boutade d'enfant qui veut être à la mode de demain, je crois qu'un jeune homme peut parfaitement s'éprendre de « Blonde-aux-cheveux-coupés », l'épouser et faire d'elle une honnête et délicieuse mère de famille.

Tout, je le répète, est dans l'intention. Cependant, rien ne m'empêchera de penser qu'une femme sachant et voulant rester femme, gardant dans sa démarche, dans sa conversation, dans sa tenue, le tact, la mesure, la discrétion, la pudeur qui faisaient son charme, marquant ce respect aux aînés, qui était une de ses grâces, craignant d'afficher des toilettes ou des opinions susceptibles d'offenser ses proches, cette femme-là montrait une qualité d'esprit supérieure, et probablement un cœur aux nuances infiniment plus délicates que la jeune voyou, brusque, cassante, aux idées arrêtées, aux cheveux courts, dont tout le maintien dit :

— Et puis, zut ! C'est comme ça ! et c'est comme ça !

YVONNE SARCEY.



LES PREMIERS PAS D'UNE GÉNÉRATION

En regardant agir les « Héritiers de la Victoire »

I Les Nouveaux Hommes

C'ÉTAIT l'heure abominable et charmante où l'on s'éveille, au gémissement des freins, aux voix méridionales des employés criant : « *Valeince! Valeince!* » Un premier rayon de soleil encadrait d'or les rideaux de notre compartiment. Des portières battirent. Nous nous levâmes à tâtons, parmi les soupirs réprobateurs. Et nous primes tous deux rang avec allégresse dans la file, d'ordinaire assez courte, des voyageurs férus d'ablutions matinales.

Or, cette file était, ce matin-là, démesurément longue. Echelonné par tailles, tout un collège de jeunes Anglais emplissait le couloir d'un lavabo à l'autre, les sacs de toilette uniformément roulés sous le bras; et nous sentions, du haut des têtes blondes qui les portaient, ces polos brodés du léopard rouge nous défier de gagner un seul tour...

Nous nous communiquions des yeux notre déconvenue, lorsque apparut un petit vieillard en casquette d'hivernant, le nez et la barbe frétilant au-dessous des lunettes d'écaille. Il n'était assurément pas sorti de sa couchette pour l'amour de l'eau fraîche, car tout son personnage huileux et basané repoussait l'idée même de l'hygiène et se distinguait par une alarmante émanation de soufre. Il éclata d'un rire sec, et comme s'il avait lu en nous :

— Ah! messieurs les Français, vous trouvez encombrants ces cadets de l'altière Albion! D'accord, d'accord... Mais ce serait bien pis si vous aviez affaire aux nouveaux hommes de chez vous!

Puis, sans s'inquiéter de notre soupçonneux étonnement, il nous tira vers son réduit, qui était vide; il nous désigna l'une des banquettes, s'assit en tailleur sur l'autre, et enchaîna :

— Messieurs, avez-vous lu *Le Diable Boiteux*, de votre Le Sage? C'est un vieux roman, qui parut, à son époque, la fantaisie d'un aimable esprit; or, sur un point au moins, il reflétait la réalité mieux qu'on ne l'a cru. Asmodée, l'obligeant démon qui soulevait de nuit les toitures, et dévoilait ainsi mille tableaux inattendus, Asmodée n'est pas une pure invention d'auteur, je m'en porte garant : je suis de sa famille... Mais pourquoi diantre opérait-il la nuit? Qu'on soit amateur du bien ou du mal, le jour, messieurs, le jour offre des scènes autrement caractéristiques! Les gens qui dorment à l'heure où il faut dormir sont, au fond, la majorité... Et tenez! Savez-vous ce que vous verriez en ma compagnie, sous tous les toits de France, chaume, tuile, ardoise, ce matin même?...

Cette étrange et brutale question nous se-

coua dans notre torpeur de journalistes vagabonds, auxquels manquait, pour bien enregistrer, le coup d'éponge qui réveille. Cela, l'Angleterre ne l'avait pas voulu... Mais le diabolique petit homme y suppléait en quelque sorte par une véritable pantomime de magicien. Ses mains ondoyantes suscitérent autour de nous un tourbillon vertigineux, et bientôt nous assistâmes effectivement au conflit à la fois unique et multiple qu'évoquaient ses incantations.

— La boutique laisse tomber ses volets, proférait-il. Le bureau s'ouvre. L'usine mugit. La ferme éparpille bêtes et gars! Partout un flot d'activité roule du cœur central aux plus lointains organes. Ce cœur, ce centre, ce générateur de vie, c'est une pièce immense ou étroite, luxueuse ou rustique. Mille décors différents pour un même drame : car, dans toutes ces pièces, il y a seulement trois personnages...

» Trois personnages? Un homme mûr, le propriétaire, le patron. Et près de lui ses auxiliaires directs, contremaîtres, sous-chefs : un homme jeune, — et un jeune homme. Ils étudient à eux trois la besogne du jour. Ah! ah! Voilà qui passe en intérêt les petites drôleries nocturnes de mon aïeul. Vous qui avez burlingué, messieurs les reporters, et brassé dans vos poches toutes les monnaies du globe, vous ne me déniez pas que l'argent et les affaires sont les thèmes capitaux de la comédie humaine!

» L'homme mûr? Mais vous le connaissez! C'est votre père, votre oncle, c'est toute la génération qui vous a précédés et élevés, avec son goût de l'ordre et de l'épargne, sa prudence honnête, son respect des traditions. L'homme jeune? Mais voyons, c'est vous-même, les combattants d'hier, les réchappés de la tourmente! Vous frissonnez encore du grand choc, vous redescendez avec peine à l'existence sans héroïsme, mais qui veut une autre audace; il en est parmi vous de mutilés; il en est de timides!

» Et enfin, le jeune homme? Votre frère cadet; oui certes, votre frère, qui a dix-huit, vingt, vingt-trois ans... Mais, pendant votre longue absence, ce frère quitté tout enfant est devenu quelqu'un... oh! d'extraordinaire! Il vous séduit, il vous étonne, il vous ahurit, il n'est presque plus de votre espèce, comme le vilain petit canard d'Andersen qui se changeait tout à coup en cygne. Il vous vole la parole, il agit avant vous. Qui donc vous heurte de l'épaule et s'installe hardiment où vous n'osiez aller? Mais c'est lui, votre frère cadet. Il a des muscles. Il a du cran!

» Vous reprenez votre équilibre, éberlué, avec un mécontentement naissant sous votre admiration; et voici qu'on se frotte les mains à côté de vous, on se félicite : votre père, le patron, le chef, est resté, lui aussi, à votre

niveau. Mais comme celui-là se croit trop solide pour redouter les bourrades, comme son ambition personnelle est satisfaite, comme il souhaitait précisément un suppléant, il est enchanté des exploits de l'enfant prodige! L'enfant prodige usurpe et garde sa place, comme il a déjà fait la vôtre, pour employer le jargon même de cette jeunesse..

» Eh bien! oui, acheva notre Asmodée enflant la voix, car le train pénétrait sous le tunnel qui annonce Marseille, vous venez d'assister aux deux péripéties les plus ordinaires et pourtant les plus curieuses de votre époque : en termes clairs, il y a chez vous de jeunes gaillards bien charpentés, doués d'un appétit vigoureux, qui se font légitimement appeler avant l'âge raisonnable *Monsieur le Directeur*, quand ils n'ont pas eu d'emblée l'estomac de créer leur firme, et d'engager eux-mêmes quelques directeurs, leurs aînés souvent...

» Vous n'avez pas l'air convaincus? Mais ça crève les yeux! C'est l'a b c de votre métier, messieurs, que de constater un phénomène aussi répandu aujourd'hui en France! Ah! ce qui réclamerait plus de finesse, plus de pénétration, ce serait de découvrir sans moi comment vos cadets se sont mis ainsi le diable au corps! Et où ils vont surtout, où ils vous mènent, vous, et les Français, et la patrie! Est-ce aux abîmes, est-ce aux nuées? Oh! le problème est vaste, la recherche est d'importance, il y a des enquêtes moins utiles... Moi, messieurs, si j'étais comme vous journaliste...

Hélas! nous étions sortis du tunnel. Le dernier polo britannique abandonnait sans hâte le lavabo. Mais, en face de nous, la banquette restait veuve de tout Asmodée. Cette désinvolture nous persuada que nous avions bien vu un moderne diable boiteux.

Avant d'atteindre Nice, nous étions décidés à faire l'enquête.

Ce partage des Français en trois générations marquantes, et la dernière si éloignée des antérieures, parbleu! nous ne voyions maintenant plus que cela; nous voyions d'autant mieux, qu'après l'exil de la guerre, l'un de nous avait fait le tour du monde, l'autre avait poussé des pointes en Allemagne, en Italie, et qu'ainsi nous n'ignorions pas la jeunesse des pays étrangers.

Quant à nos camarades, les anciens combattants, leur malaise à tous ne s'exprime-t-il pas dans les livres et les articles de leurs porte-parole? Dorgelès y touche, en peignant par larges traits un homme de la guerre aplati au milieu des civils. José Germain a protesté de toute sa voix, au nom des Ecrivains Combattants, contre une historiette scabreuse et sommaire qui prétendait montrer à l'Amérique un des visages de la France durant la bataille. Zavier et Deffoux signalent « des cloisons étanches » entre les survivants de la tranchée et les héritiers de la victoire. Les assemblées surtout de réformés, de mutilés, la grande foule anonyme s'inquiète, se plaint, par des ordres du jour et des vœux, de la ruée trop précipitée des jeunes...

En revanche, nous savons bien aussi que tous ces jeunes ne sont pas identiques. Une génération, c'est peut-être un bloc, mais alors comme ces roches volcaniques dont la cassure laisse apparaître vingt métaux. Et nous entendons certains jeunes eux-mêmes, Pierre Mariel pour n'en citer qu'un, parler le lan-

gage de leurs aînés, mais en avouant d'ailleurs leur isolement parmi les nouveaux hommes.

En vérité, il y a une ample étude à entreprendre. Les masses qu'elle affronte, les questions qu'elle soulève, contiennent autrement plus d'humanité qu'au temps où Agathon interrogeait le même sphinx éternel (1). Mais avec quelle prudence devons-nous effleurer ceux qui ont souffert, et ceux qui naissent à la vie?

Est-ce la statistique qu'il faut consulter? Il s'agit de cœurs et de chairs. Nous adresserons-nous aux maîtres et aux chefs? Mais nous n'obtiendrons d'eux que des vues extérieures, distantes, s'ils ne nous opposent, comme M. Gustave Lanson, l'impossibilité de profaner des confidences. C'est aux jeunes en personne à nous répondre. Nous irons à eux, nous les empoignerons, ils diront leur secret... Et si nous transcrivons ces aveux tels qu'ils les

(1) *Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui*, enquête publiée en 1913 par Henri Massis et Alfred de Tarde.

feront, si nous dessinons ces éclatantes figures telles que nous les apercevrons dans la mêlée, pourquoi serait-ce trop d'orgueil à nous d'espérer que le malentendu deviendra moins lourd?

En route! Nous serons des donneurs d'impressions sincères; cela va de soi, nous sommes désormais impartiaux.

Comme du haut d'un promontoire, regardons une dernière fois d'ensemble cette cohue fantastique : une nation. Partout, voici, alertes, jouant des coudes, nos héros à peine virils. Mais vers quelle place publique serons-nous d'abord attirés par leur nombre incroyable? — Vers la Bourse, la Bourse où vous n'êtes peut-être jamais entrés, où nous vous mènerons dans huit jours à notre suite, pour vous faire écouter le plus beau tumulte d'école en récréation que vous puissiez rêver.

HENRY CHAMPLY, ÉMILE PAGÈS.

(A suivre.)

DE MA FENÊTRE

LE RESSUSCITÉ. — UN PONT ET DES PÊCHEURS. — LA PÊCHE EST-ELLE UN ART? — DES MOTS D'ENFANTS.



J'AI RACONTÉ, la dernière fois, l'histoire d'un alcoolique de mon village qui s'est pendu le long de la route que devait suivre sa femme au retour de son travail, histoire de lui procurer, après tant d'autres, une dernière frayeur. Un aimable correspondant m'a envoyé, à ce propos, un autre exemple de méchanceté macabre qui vaut d'être conté.

C'est une anecdote authentique que je pourrais situer géographiquement d'une façon précise; je me contenterai de dire que c'est en Bretagne qu'elle s'est déroulée... La Bretagne ayant formé, comme tout le monde le sait (ce qui est façon de parler), cinq départements, je ne ferai, en ne précisant pas davantage, nulle peine, même légère, à aucun survivant.



Donc, il y avait dans une agglomération modeste de citoyens, gros bourg ou petite ville, un homme qui avait acquis, par son intempérance chronique, le droit au titre d'alcoolique invétéré, — que, d'ailleurs, on ne lui marchandait pas. L'inconvénient principal de l'ivrognerie, c'est que les effets de ce vice abominable ne sont pas désastreux que pour le pratiquant; l'ivrogne est un demi-fou qui devient, le plus souvent, le bourreau de ceux qui l'entourent. Notre homme se gardait bien de faire exception à la règle : il était le tortionnaire (heureusement plus taquin que méchant) d'une pauvre femme qui n'osait trop se plaindre, ayant jadis contracté ce mariage contre le gré de ses parents. Ceux-ci se vengeaient comme ils pouvaient en reprochant continuellement à l'ivrogne de s'être attiré par son caractère irritable, son manque de dignité et son défaut honteux, la méses-time, l'antipathie et le mépris de la petite ville. La pensée de cette réprobation générale taquinait, malgré tout, l'alcoolique, si bien qu'il finit par concevoir un projet d'un comique lugubre.

Un jour, le « poivrot » — que nous désignerons, si vous le voulez, par le nom bien breton de Joseph Dupont — dut accompagner sa femme au chef-lieu pour un règlement d'affaires de famille. Là, un matin, profitant de ce qu'il était demeuré seul, il se rend au bureau de poste, et à sa belle-mère (toutes les belles-mères ont, hélas! des têtes de turc!) il envoie cette dépêche, qu'il signe du nom de sa femme : « *Joseph très mal. Congestion.* » Il laisse passer l'après-midi et, vers le soir, il télégraphie de nouveau en cachette : « *Joseph décédé; corps arrivera demain onze heures.* »

Entre temps, mon Joseph, notre Joseph, revenait fréquemment, dans les conversations qu'il avait avec sa femme, sur la considération que ses concitoyens, affirmait-il, avaient pour lui.

— Vous ne tarderez pas, d'ailleurs, ajoutait-il énigmatiquement, à en avoir la preuve éclatante, toi, ta mère, et toute la famille!

Pour rentrer au bercail, ils prennent le train, et, dès que celui-ci a stoppé dans la petite gare, au lieu de suivre sa femme, inconsciente de ce qui l'attend du côté de la « sortie des voyageurs », il se faufille dans le bureau des messageries, lève un guichet, y introduit sa

tête et son buste, et, bruyamment, éclate de rire à l'aspect du spectacle qui s'offre à sa vue : non seulement la belle-famille, ayant improvisé un deuil décent au petit bonheur, ou plutôt au petit malheur, est présente au grand complet, mais se sont jointes à elles, arborant des mines attristées de circonstance, toutes les notabilités, toutes les connaissances de la localité ! Ce n'est pas tout ! Cette foule conventionnellement chagrinée entoure le clergé de la paroisse venu en grande pompe recevoir le défunt et lui apporter l'espoir d'une miséricorde divine en outre-tombe !

On juge du désarroi qui suivit l'apparition du « soifard » ressuscité, et l'on voit d'ici la débâcle ! L'on se représente assez facilement aussi ce que dut être le premier repas pris en famille, et la tête faite par les mystifiés à ce nouveau Lazare, goguenard et triomphant !

La variété des spectacles qui s'offrent à l'occupant d'une « fenêtre » autorise le coq-à-l'âne et « l'à-bâtons-rompus ». Revenons brusquement, sans correspondances ferroviaires compliquées, du fond de la Bretagne au centre de la Normandie, et allons flâner sur le pont à trois arches de ma localité estivale, d'où l'on voit, d'un côté ou de l'autre, arriver ou fuir une belle rivière, chevelue de grandes herbes et ombragée de saules aux troncs compliqués comme des arceaux sculptés de cathédrales gothiques.

Sur ce pont, les touristes en auto ne manquent guère de s'arrêter un instant pour contempler la vue exceptionnellement pittoresque, et les exclamations laudatives de fuser, prévues, attendues, car les beaux « points de vue » partagent avec les tableaux de musées la faculté de provoquer les appréciations les plus banales :

— Comme c'est joli !

— Regarde donc, Amélie (je choisis ce nom au hasard, mais tous ceux du calendrier défilent au cours de la saison). On dirait un tableau !

— Oui, une gravure !

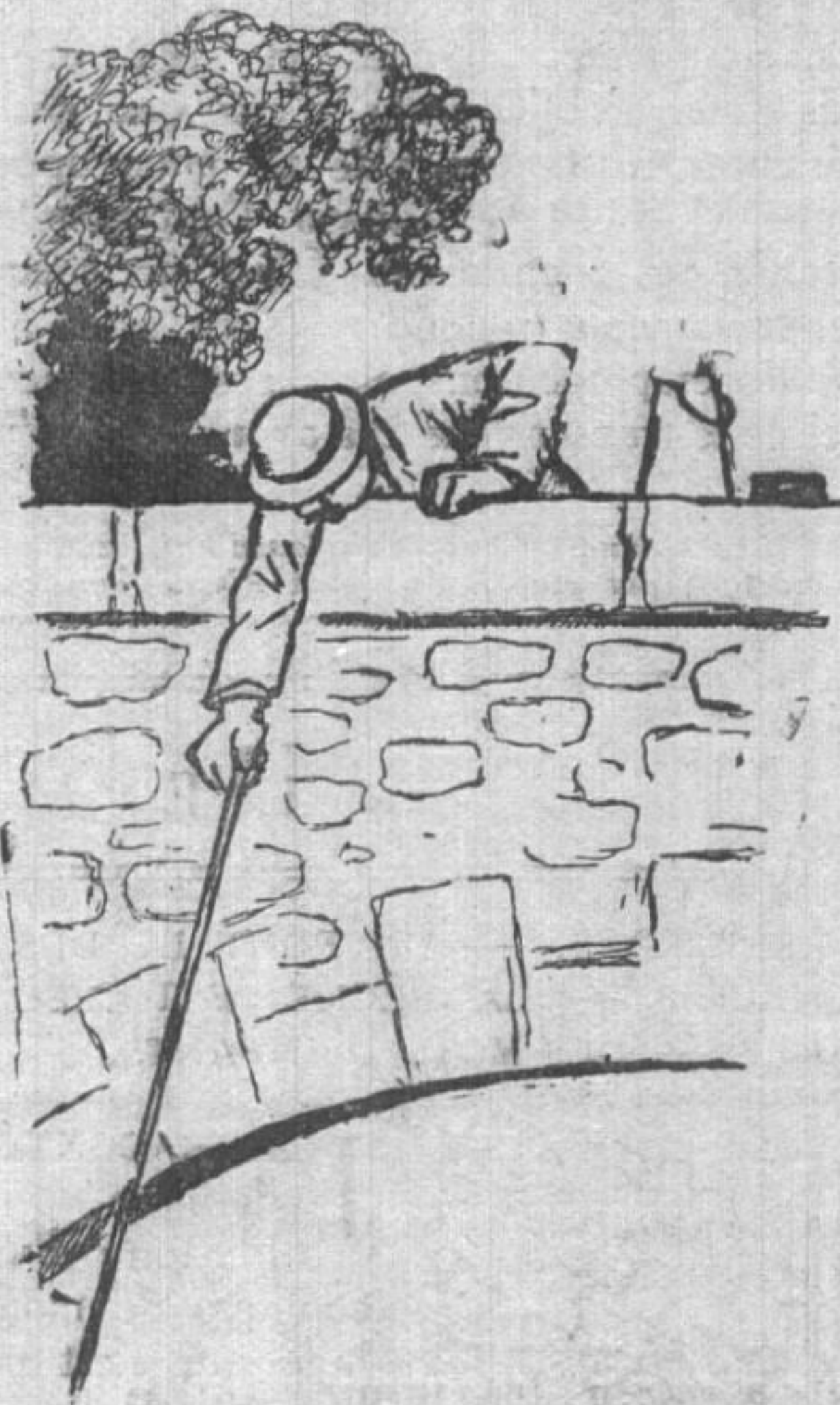
— Je vais faire une photo.

— Crois-tu qu'on serait bien dans une petite maison par ici !

— Y a rien à louer ! grommelle rudement un des pêcheurs qui se croient chez eux sur ce pont et ne se soucient pas de voir le pays se peupler davantage.

Car, sur ces trois arches, quelques pêcheurs sont installés à demeure, qui, entre parenthèses, semblent avoir des loisirs illimités... Ah ! les habitudes et les propos de ces pêcheurs ! Quelles occasions d'observations curieuses ou cocasses ! J'aime à venir m'accouder sur le parapet et à écouter leurs dissertations. Car ils bavardent sans arrêt. Ce ne sont point de ces pêcheurs isolés sur une berge, ou retirés du monde sur un bateau plat, au milieu d'un large fleuve, qui, muets, immobiles, suivent des yeux la plume flottante illasablement reportée toutes les minutes, pendant douze heures d'horloge, d'aval en amont, ce qui implique l'exécution, sept cent vingt fois de suite, du geste auguste du pêcheur. Non ! ceux-ci pêchent le brochet ; la forte ligne s'en va rejoindre là-bas, à vingt mètres dans le courant, un gros liège en toupie qui tressaute aux mouvements d'un petit poisson vivant qui sert d'appât. Cette ligne, ils ne la tiennent même pas ; c'est un piège flottant automatique ; ils n'en saisissent la canne que lorsque les plongeurs vigoureux du bouchon indiquent la nécessité

d'intervenir. La pêche à la carpe ou au gardon sérieusement pratiquée est délicate, minutieuse, absorbante ; elle implique l'attention, le silence, le recueillement ; c'est un jeu grave et triste excluant le bavardage et la plaisanterie. La pêche au brochet est une pêche gaie ; elle n'interdit pas le bavardage, mère de la « blague », le conflit de l'amorce et de la proie ayant lieu au loin ; et puis, la pêche au brochet n'est pas un jeu de destruction, mais un acte de justice. Le brochet est un ravageur qui, paraît-il, avale chaque jour son poids de



poisson. Le pêcheur de brochet est un justicier ; du moins, il le croit, et cela lui donne de l'assurance et le droit de plaisanter et de se moquer de sa victime.

Les pêcheurs de brochets sont là sur le pont ; chacun possède sa place attitrée et considère comme son fief l'espace entre deux bancs d'herbes où oscille son bouchon de l'aurore au couchant. Interminablement, ils échangent des vues sur les subtilités de l'art de la pêche, se communiquent des recettes, des traditions, des trucs de braconniers... Moi, je les écoute, moi qui, pour avoir — oh ! très en amateur ! — trempé pas mal de fil dans l'eau, ai gagné le droit d'écrire je ne sais où que la pêche n'est pas un art, mais un hasard...

Il ne faudrait pas formuler ici à haute voix cet aphorisme défaitiste... Et, pourtant, voici qu'un événement va me donner raison... En attendant l'hallali d'un brochet, ces messieurs parlent nécessairement de la pêche à la truite, sur la capture de laquelle tant de compétences professionnelles, tant d'amateurs illustres, ont rédigé tant de volumes « faisant autorité ». Ils parlent de la canne spéciale, et surtout de la fameuse mouche du mois, du jour, de l'heure, si difficile à choisir ; ils parlent de la méfiance proverbiale de l'animal ; des précautions à prendre, innombrables... Pendant qu'ils devisent, un homme, un intrus, qui n'est pas d'ici, regarde par-dessus le parapet du côté opposé à leurs installations. Il déploie une

méchante ligne, l'amorce, et la descend dans l'eau :

— Qu'est-ce que vous espérez ? lui demande un des copropriétaires du pont.

— Il y a là, répond l'autre à mi-voix, une truite assez gentille.

Une hilarité générale accueille cette naïveté de l'intrus, et l'on se désintéresse aussitôt de lui... Cinq minutes passent...

— Ça y est, je la tiens !

— Quoi ?

— La truite.

On se précipite. C'est exact. L'innocent aux mains pleines remonte dans une épuisette le poisson arc-en-ciel de près de deux livres. Les dompteurs de monstres regardent le fil, bouche bée :

— Avec quoi l'avez-vous prise ?

— Je lui ai descendu tout doucement un asticot devant le nez, et elle s'est jetée dessus.

Un asticot ! Descendu en pleine lumière devant le nez ! Frémissez, masse de pêcheurs de truites célèbres, auteurs de traités savants ; et vous, locataires à un franc le mètre des longs ruisseaux poissonneux, passez-vous au travers du corps vos cannes de six cents francs, vos moulinets de vingt-cinq louis, et les calepins spéciaux où attendent cent cinquante mouches variées aux noms plus anglais les uns que les autres !

A l'écart, dans l'angle extrême du pont et de la rive, le petit garçon d'un des pêcheurs, pourvu de l'attirail le plus rudimentaire, singe l'auteur de ses jours. Tout à coup :

— Papa ! Papa ! Je suis pris !... hurle-t-il.

Car il a maintes fois entendu son père déclarer, en tirant sur sa ligne, qu'il était pris dans les herbes, dans les roseaux, dans une branche d'arbre.

— Dans quoi es-tu pris ?

— Dans un poisson !

C'est encore vrai.

La pêche est-elle un art ?

Bien que la transition soit un peu bien « tirée par les cheveux », comme l'on dit vulgairement, je veux, à propos de pêcheurs, vous redire un mot d'enfant qui m'a été rapporté par M. le curé, lequel en appréciait fort indulgemment la drôlerie. Dernièrement, au cours d'une tournée dans la campagne, M. le curé rencontre dans le sentier d'un hameau voisin une petite paysanne de six ou sept ans ; il s'enquiert de son nom, de son prénom, de l'état de son père, et puis, abordant le sujet qui particulièrement l'intéresse :

— Et dis-moi, à présent, ma petite : es-tu baptisée ?

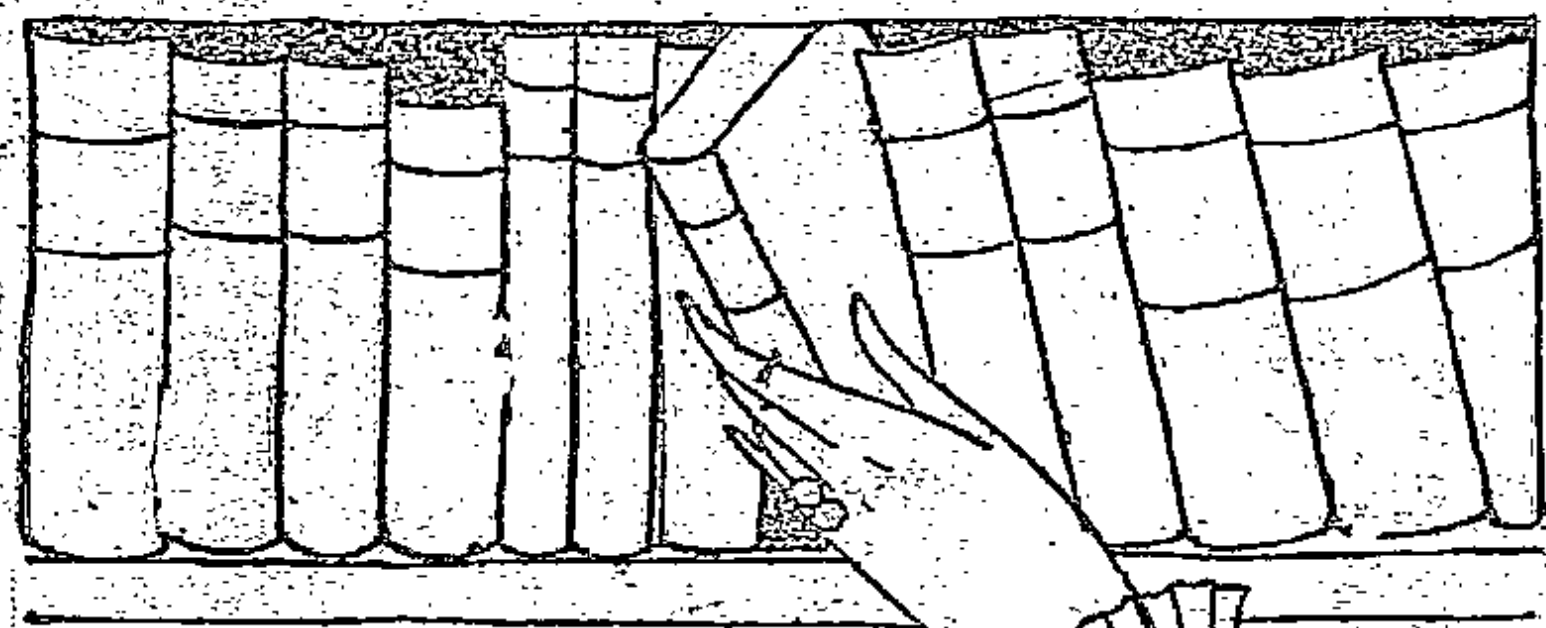
L'enfant pose son regard innocent sur les besicles de M. le curé :

— Non, monsieur, dit-elle simplement..., mais je suis vaccinée...

MIGUEL ZAMACOÏS.

(Dessins de CH. GENTY.)





LES LIVRES

Francis Bauman

Le Féminisme au Temps de Molière

DANS UN ROMAN de l'abbé de Pure, *Le Mystère des Ruelles*, paru en 1656, une des précieuses, Aracie, s'exprime ainsi :

« La plus grande des douceurs de notre France est celle de la liberté des femmes ; elle est si grande dans tout le royaume, que les maris y sont presque sans pouvoir et que les femmes y sont les souveraines. La jalousie n'est pas moins honteuse au mari que le désordre de sa femme... Nous vivons sans contrainte, même devant les maris, et les intéressons en notre faveur, sans qu'ils osent nous exclure ou nous rebuter. Il faut qu'un mari supporte les visages les plus hais, approuve les désirs et les desseins de sa femme, et sache fléchir à ses débauches et ses divertissements, et s'incommode plutôt et interrompe ses affaires que d'empêcher les parties de sa femme et troubler ses promenades ou ses conversations, ni même trouver à dire à ses excès et à ses dépenses. »

M. Bauman, qui cite ce passage, fait remarquer combien il éclaire le sujet du *Misanthrope*. Le tort d'Alceste est justement de n'être point un de ces maris commodes et de gronder quand il se fait chez Céli-mène une assemblée de freluquets.

Mais il y a autre chose. Après la Fronde, l'esprit précieux se répandit jusque dans la bourgeoisie. Il se fit donc, précisément dans le temps où Molière commençait d'écrire, une émancipation de la femme dans la classe moyenne, par l'introduction de la vie de salon dans cette classe. Mais là il y eut des résistances de la part des maris et des pères. J'eusse souhaité que M. Bauman établît ce fait avec plus de détail, car il a parfaitement raison de dire qu'il donne leur sens aux premières comédies de Molière. Que sont, en effet, *Les Précieuses Ridicules* ? De petites bourgeoises qui se mêlent de tenir salon. Il semble qu'à ce moment, Molière soit pour les vieilles mœurs. Mais, dans les pièces suivantes, il change de camp. Qu'est Sganarelle, dans *L'Ecole des Maris* ? Qu'est Arnolphe, dans *L'Ecole des Femmes* ? Des bourgeois à la vieille mode, qui ne comprennent rien au beau et au délicat des nouveaux usages, et qui veulent tenir leurs femmes, filles et pupilles, « enfermées à la clé ou menées avec soi », comme on faisait jadis.

Revenons au roman de l'abbé de Pure. Cette liberté qu'elles ont conquise ne satisfait pas les précieuses qu'il met en scène,

et quelques-unes d'entre elles attaquent le mariage lui-même avec une vivacité que George Sand ne dépassera pas. Eulalie a été mariée contre son gré au fils d'Evan-dre, pour établir la paix entre les deux familles.

« Je fus, dit-elle, une innocente victime sacrifiée à des motifs inconnus et à des obscurs intérêts de maison, mais sacrifiée comme une esclave, liée, garrottée, sans avoir la liberté de pousser des soupirs, de dire mes désirs, d'agir par choix. On se prévaut de ma jeunesse et de mon obéissance, et on m'enterre, ou plutôt on m'en-sevelit toute vive dans le lit du fils d'Evan-dre. »

Le mariage lui fait horreur, et même s'il a été librement consenti, il lui paraît un esclavage insupportable. Elle fait un amusant tableau de la jeune femme tyrannisée par une belle-mère « qui observe sa bru, qui la couve des yeux et, qui pis est, qui la prêche et voudrait la faire vieillir dès sa jeunesse, lui donner des poils gris à vingt ans ».

Cette horrible vieille voudrait que la jeunesse s'habillât comme du temps de la reine Margot et dansât encore la guimbarde.

« Cependant, il faut être soumise à cette mégère ; un soupir, l'apparence d'un chagrin passerait pour crime et serait puni de mille gronderies. Le tonnerre n'est pas si subit à punir les injures qu'on fait aux grands dieux que celui de cette radoteuse : il se forme de la moindre vapeur et éclate à la moindre occasion. Les pensées mêmes sont examinées et vous rendent aussi coupables que les discours. Les tyrans exercent-ils plus de tyrannie ? Sont-ils plus sévères, sont-ils plus cruels et plus persécutants ? »

On trouve un réquisitoire pareil dans la *Clélie* de M^{me} de Scudéry.

« Nous n'avons guère de cœur, dit Tullie, de nous contenter d'être seulement les premières esclaves de toutes les familles et même souvent les plus malheureuses et les plus maltraitées. »

Et M. Bauman conclut, après Saint-Marc-Girardin, que « la société précieuse était effectivement peuplée de femmes animées de l'esprit d'insurrection contre les grandes lois du monde et même contre les petites... Les ruelles retentissaient de ces murmures de la femme contre les règles de sa condition ».

Le détail de cette révolte est bien curieux. Ce n'est pas seulement contre le mariage que les précieuses s'indignent, mais contre les maternités répétées. Eulalie plaint la femme « de la jeunesse féconde et trop abondante qui la fait mère ». On dira que le roman de l'abbé de Pure est un ouvrage d'imagination qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Sans doute, mais c'est pourtant un roman à clé, dont les personnages se reconnaissent, et c'est une espèce de témoignage. Mais il y a plus. La correspondance de M^{me} de Sévigné est fort édifiante à ce sujet. Ecoutez les reproches qu'elle fait à son gendre.

— Pensez-vous que je vous l'ai donnée pour la tuer, pour détruire sa santé, sa beauté, sa jeunesse ?

Les idées les plus hardies sur le divorce, sur le mariage à terme, sur l'union libre sont déjà exposées par les personnages de l'abbé de Pure. L'auteur les blâme, assurément, et il avertit, dans la préface du quatrième volume, qu'il a composé son roman sous l'empire de l'indignation. Mais on parlait donc ainsi autour de lui ? Il se trouvait des philosophes, comme son Didascalé, pour soutenir que, « s'il y a des lois à révéler et à suivre, certes, celles du mariage sont à abolir, non seulement dans l'intérêt de l'espèce ou pour la conservation de la liberté, mais encore pour la gloire de la droite raison ».

Il se trouvait des précieuses, comme Mélanire, pour préconiser l'essai loyal, borné à un an.

« Quand, après un an, on aurait trouvé dans la possession ce que l'espoir et le désir auraient pu promettre, on renouerait pour une année suivante, on ferait un nouveau bail... et, par de nouveaux soins, on tâcherait de mériter la continuation des mêmes faveurs ; ou, quand l'attente aurait été déçue par l'erreur des sens, par le désordre de la satiété, par la bizarrerie du goût, l'année étant expirée, il n'y aurait point de contrainte, chacun rendrait la foi à son compagnon, et, reprenant sa liberté, cherchait à l'engager à quelque endroit plus agréable. »

Cependant, Sophonisbe ne permet pas aux époux de se séparer avant la naissance du premier enfant.

« Les époux, dit M. Bauman, partageront alors le butin : l'enfant demeurerait au père et la liberté à la femme. Sophonisbe ajoute, pour celle-ci, une prime en espèces.

» — Ainsi, dit-elle, la fécondité aurait son prix et sa récompense. »

Mais sans enfant, pas de divorce.

Il me semble que ces rêveries, et beaucoup d'autres, confirment une hypothèse que nous avons souvent faite ici, et qui peut s'énoncer ainsi : presque toutes les idées révolutionnaires qu'on voit paraître au XVIII^e siècle, et même au XIX^e, sont nées, en réalité, au milieu du XVII^e. C'est sous le règne de Louis XIV, en d'autres termes, que la révolution s'est faite dans les esprits. Il est vrai qu'elle ne s'échappait pas au delà du domaine des idées et que les hardiesses de pensée étaient toutes théoriques. Et encore ! Les maximes des héroïnes de l'abbé de Pure étaient-elles un pur jeu de l'esprit et ne passaient-elles jamais à l'acte ? Peu d'années après la mort de Molière éclate l'affaire des Poisons. Or, la plus célèbre de toutes les sorcières qui y sont mêlées, la Voisin, explique à La Reynie que, parmi ses innombrables clientes, « les unes demandaient si elles ne deviendraient pas bientôt veuves, parce qu'elles n'épouseraient pas quelque autre. Et presque toutes ne demandent ni viennent que pour cela ».

HENRY BIDOU.

LA SEMAINE RIMÉE

TRICOTEUSES

« Un match de tricoteuses, à Atlantic-City, a duré vingt-trois heures. Les tricolors ont été donnés aux pauvres de la ville. »

(Le Figaro.)

Le regard haineux, l'âme vile,
Les tricoteuses d'autrefois,
Pour acclamer Fouquier-Tinville,
Eraillaient leurs farouches voix.
Aimer le sang et les tueries,
Tel était leur moindre défaut ;
Et l'on appelait ces furies
« Les Prêtresses de l'Echafaud ».
Mais ça, c'est de l'ancienne histoire :
Les tricoteuses, à présent,
N'offrent que labeur méritoire
Et d'un résultat bienfaisant.
D'une nature peu vulgaire,
Les vit-on pas (touchants détails)
Pour les poilus, durant la guerre,
Prodiguer cache-nez, chandails ?...

Sans épiloguer davantage
Sur ce point, notons en passant
Certain concours de tricotage
Imprévu, mais intéressant :
C'est dans la sportive Amérique
Qu'eut lieu ce match d'un genre à part,
Sensationnel, homérique.
Vingt-deux dames y prirent part.
Au tournant de la dixième heure,
Il y eut un peu de déchet ;
Beaucoup quittèrent la demeure,
Y abandonnant leur crochet...
Endurance digne d'éloge,
Trois concurrentes, néanmoins,
Pendant vingt-trois heures d'horloge,
Tricotèrent devant témoins.

Sans vouloir en des dithyrambes
Chanter ces travaux surhumains,
Plutôt que tricoter des jambes,
Il vaut mieux tricoter des mains.
Du dancing et des fox-troteuses
La mode nous fit le martyr :
Dès lors, avec les tricoteuses
Ils vont avoir maille à partir.
Quand dans la danse l'on se vautre,
Que ce nouveau sport soit béni !...
— Pour qu'il puisse remplacer l'autre,
Bouclez la boucle à l'infini ;
Avec le point de jarretière,
Avec le point de diamant,
Passez votre journée entière,
Braves dames, — patiemment ;
Ne laissez pas tomber les mailles,
Car vos plaisirs intelligents
Servent à vêtir les marmailles
Nombreuses chez les pauvres gens.

HUGUES DELORME.

Derniers Ouvrages reçus

Le Déséquilibre du Monde, par Gustave Le Bon. — Théâtre Méditerranéen, par Maffre de Baugé. — L'Ecole et les Ecoliers, par Paul Lapie. — Marie-Louise d'Orléans, par Sophie Gay. — La Glorieuse Misère des Prêtres, par Henry Bordeaux. — Le Geste de Marko, par J.-P. Rabaté. — Le Châtiment, pièce de Jean Dagher. — Poèmes d'à présent et de toujours : 19... 1923, par Ferdinand Lovio.



LE SACHET DE LAVANDE

IV (*)

APRÈS AVOIR COURU une demi-heure dans un pays assez banal et rencontré plusieurs bourgades insignifiantes, le tramway s'engagea dans un vallon sinueux, encaissé entre des escarpements qui s'élevaient peu à peu.

Une petite rivière, aux détours capricieux, miroita dans le fond du ravin. Puis, sur une éminence plus haute, ceinturée de vieux remparts, se dressèrent une tour romane, les pans de murs ruinés d'un ancien château fort, des toits bruns et bleus. Sous la tombée des rayons solaires qui glissaient en gloire derrière l'écran des nuages opaques, se précisait, rose et dorée, la petite ville où la dynastie des Ternier avait longtemps développé ses destinées tranquilles.

Avec un terrible bruit de ferraille, le train grimpa en geignant le versant du plateau et s'arrêta à la limite du champ de foire, devant le hangar décoré de l'inscription : Châtillon-le-Vieux. Bruno avisa, de l'autre côté de la place, une large enseigne : « Hôtel du Coq-d'Or. »

Il entra dans l'estaminet et demanda une chambre. Le bonhomme qui somnolait sur un journal s'éveilla suffisamment pour appeler une servante, coiffée d'un petit bonnet conique de tulle plissé.

Suivant le bonnet pointu dans l'escalier de pierre, Bruno fut introduit dans une chambre carrelée, simplement blanchie à la chaux, mais d'une propreté rigoureuse. Il ouvrit la fenêtre, voilée de mousseline blanche, et vit devant lui un vaste espace de ciel et de paysage. A droite, il chercha une étendue de verts nuancés où pointaient de hauts sapins, et le faite d'une toiture enjolivée de bouquets de plomb.

— C'est là le Clos ! pensa-t-il, avec des impressions complexes.

Ayant enlevé les traces de fumée et de

poussière déposées sur sa personne par le long voyage, Bruno redescendit. La maîtresse d'hôtel, revenue à son poste derrière le comptoir, lui tendit la feuille réglementaire sur laquelle il devait inscrire ses nom et qualités.

— Vous savez, monsieur, s'excusa-t-elle, c'est de rigueur. Les gendarmes nous ennuiant si nous ne remplissons pas cette formalité.

Mais quand elle vérifia, d'un oeil curieux, les indications écrites, une exclamation étonnée lui échappa :

— Bruno Ternier ! Il y a une rue ici qui s'appelle comme ça !

— Du nom de mon grand-père ! répliqua le jeune homme.

M^{me} Malfilâtre passa de l'ébahissement à la considération.

— Alors, vous êtes aussi de la famille du docteur Ternier qui a son buste devant l'Hôtel de Ville ?

— C'était un grand-oncle !

— Mais alors, poursuivit la bavarde hôtelière, inquiète, presque incrédule, vous êtes parent aussi de M. Lacherray ?

Bruno répondit par une question :

— Voulez-vous m'indiquer le chemin que je dois prendre pour aller chez le notaire, M^e Parement ?

Ce chemin, d'aventure, amena le débarquant, par un dédale de venelles, sur la grande place de la Mairie, où débouchait la rue du Docteur-Bruno-Ternier, et devant le buste de bronze d'un homme galonné, moustachu, levant haut le menton entre les pointes aiguës d'un col brodé, le chirurgien-major Sébastien-Louis Ternier, auxiliaire du fameux baron Larrey, dans les guerres du premier Empire.

Bruno, nerveux, parcourut du regard le quadrilatère, encadré de modestes boutiques et de tranquilles demeures bourgeoises, aux grilles fleuries de bignonia. Et découvrant enfin la porte décorée de panonceaux, il y vint sonner, d'une main impatiente.

(*) Copyright by Mathilde Alanic 1923.
Voir Les Annales du 9 septembre 1923

Un minois, surmonté du bonnet en forme de court hennin, apparut dans l'ouverture.

— Puis-je parler à M^e Parement?

« Mais Monsieur se mettait à table... Ce n'était plus l'heure des clients... » Bruno insistait, donnait sa carte, et aussitôt le tabellion accourait, la figure élargie, luisante de curiosité.

— Cher monsieur, ah! cher monsieur! On a trop peu l'occasion de vous voir pour en retarder le plaisir! Entrez, cher monsieur!

Et il poussait lui-même le visiteur dans son bureau, lui avançant un siège, sans cesser de babiller, tantôt sur le ton oratoire, tantôt sur le mode familial.

— Ah! cher monsieur, j'étais « copain » de votre père au lycée de Niort. Mais vous rappelez tout à fait votre grand-père... Je retrouve le docteur Ternier en vous regardant : même prestance, même figure allongée, même fossette au menton! Personne — de ma génération — n'a pu oublier le dévouement dont le docteur fut victime pendant l'épidémie de variole qui ravagea la commune. Si la guerre n'était venue, il aurait aujourd'hui son buste comme votre ancêtre! Et vous, vous avez pris une autre voie?... Vous êtes quasiment devenu Américain!... Je vous en approuve! Nous dormons, nous autres!... Nous ne sommes pas assez pratiques, monsieur Ternier!

— Les circonstances forcent à le devenir. Et les Français sont ingénieux! répliqua Bruno, fatigué du verbiage. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé, ce soir, mais *time is money!* Vous connaissez l'adage! Et je me jugerais indiscret de vous retenir longtemps. Abordons, s'il vous plaît, l'affaire pour laquelle vous me mandez ici.

M^e Parement, un peu penaud de s'entendre ainsi rappeler à l'ordre, dut retomber dans la terre à terre.

— Naturellement, vous avez déjà vu M. Lacherray?

— Du tout. Je souhaite n'avoir avec lui que les rapports strictement indispensables. Je suis arrivé par le dernier train. Et je désire en finir au plus vite pour retourner à mes affaires.

La figure ronde de M^e Parement perdit tout à fait le sourire. Et ce fut congelé, guindé, très officiel, que le notaire répliqua :

— M. Lacherray, comme je vous en ai écrit, a reçu de ses voisins, les Bégrolles, une proposition assez troublante. On lui offre quatre-vingt-dix mille francs de la propriété qui fut estimée trente mille francs seulement, lors des inventaires.

— Les terrains ont augmenté de prix, objecta Bruno. Puis, on eut peut-être intérêt à évaluer, jadis, la propriété au-dessous de la valeur réelle.

Il avait maintes fois entendu émettre cette idée par son père.

M^e Parement fronça son petit nez rond.

— Détrompez-vous, dit-il sèchement. Mon prédécesseur exerçait honorablement sa profession. Votre grand-mère, qui s'était dépouillée pour payer, à diverses reprises, les dettes de ce pauvre Léon, en répartissant aussitôt une compensation équivalente à son fils cadet, voulut assurer à son second époux l'usufruit du

petit domaine dont il préparait l'embellissement, du temps même de votre grand-père, par des plantations d'arbres exotiques. Ces essais donnent aujourd'hui des résultats magnifiques. Le Clos est devenu un jardin d'arbres modèle : un *arboretum*, comme disent les horticulteurs. Mais les Bégrolles — des nouveaux riches, engraisés par la guerre — veulent étendre leur propre jardin, s'adjoindre le Clos pour s'établir sur le plateau et éblouir le pays. M. Lacherray, ébranlé par leurs propositions, a fini par se faire des scrupules. Il craint que cette aubaine ne se représente jamais pour les héritiers de sa femme. Notez bien qu'il était libre, que cette plus-value est due à ses soins, et que tous les gens de bon sens — dont je suis — lui ont conseillé de montrer moins d'abnégation extravagante.

M^e Parement, conscient d'avoir pris l'avantage, se carra dans son fauteuil. Bruno baissa les yeux vers le parquet. Mais le notaire, incapable de se taire longtemps, poursuivait avec une volubilité croissante.

— Votre oncle, le docteur Ternier, doit venir incessamment examiner l'affaire, lui aussi. M^{me} Ternier et son fils — ah! la charmante femme que votre tante, cher monsieur! — sont arrivés en avant. Ils se sont pris d'affection pour Châtillon-le-Vieux, où tous deux s'étaient réfugiés, l'année dernière, au moment de la ruée finale. Ils y ont passé l'été.

Bruno s'irritait sourdement. Ce notaire loquace ignorait-il que le neveu n'avait jamais été mis en présence de la tante?

L'expectative de la rencontre inévitable était une épreuve pour le jeune homme. Héritier des griefs paternels, il ne pardonnait pas à Edouard d'avoir méconnu et dédaigné, dans son orgueil bourgeois, la femme d'origine modeste choisie par son frère. Et cette seule idée soulevait en lui des rancœurs insurmontables.

Il se mit debout, — un pli léger entre les sourcils dénotant son humeur, — tandis que, d'un ton tranquille, il prononçait :

— Je n'abuserai pas davantage de vos instants ce soir, maître Parement. A quelle heure puis-je espérer vous joindre, demain matin, pour visiter le Clos ensemble?

— Cher monsieur, j'ai rendez-vous demain à Boissé. Et qu'avez-vous besoin de moi, d'ailleurs, pour cette visite?

— Je préférerais que vous fussiez présent. J'espère que le docteur Ternier ne tardera pas. Veuillez lui annoncer que je me suis rendu à votre convocation et que je désire mener les choses rondement.

— Bien, bien, monsieur! Oh! le docteur arrivera certainement au premier jour! marmonna le notaire, frottant sa calotte de velours sur la boule lisse de son crâne.

Et suivant son client jusqu'à la porte, il répétait les formules polies et les « cher monsieur ».

Mais, l'huis refermé, M^e Parement resta une seconde figé, l'œil sur la belle mosaïque blanche et noire de son corridor :

— Sapristollette!... mon pauvre vieux Lacherray! Voilà un beau gars qui ne vous aura guère de reconnaissance, et pour les intérêts, duquel vous vous dévouez en pure perte!

V

B RUNO, avec une certaine émotion, s'engagea dans la rue qui portait le nom de son aïeul. Elle n'avait guère changé depuis son enfance. Il reconnut, au fur et à mesure qu'il avançait, les maisons modestes sans recherches architecturales, faites à l'image des gens paisibles qui les habitaient. De jolis rideaux, ouverts par des mains patientes, s'entre-croisaient sur les fenêtres qui, souvent placées vis-à-vis l'une de l'autre, laissaient apercevoir l'intérieur des pièces et les claires perspectives des vergers. Sur sa droite, s'allongea une muraille de jardin, dépassée par de hauts catalpas et des sorbiers, et d'où retombait une frange de souples lianes. Bientôt, une grille, un parterre, une maison longue et basse dont les deux corps de logis, se rejoignant en équerre, s'enveloppaient d'une épaisse toison verte de lierre et de vigne vierge que le jasmin constellait d'étoiles blanches : Le Clos!

Osant à peine regarder de ce côté, Bruno passa vite, en s'effaçant. Mais, au tournant tout proche de la rue sans trottoirs, il se trouva bloqué. Un break s'arrêtant devant un portail ouvert obstruait la chaussée. Le jeune homme fut contraint d'attendre.

— La maison de M^{me} Marvil! Serait-ce elle, là-bas, toute blanche, qui, du perron, envoie des signes et des appels à ces gens? Au fait, mais c'est la voiture aperçue à T... Voici ma farouche petite voyageuse, et le joli éphèbe blond, et la dame en robe mauve, et le monsieur à binocle... Et celui-là, alors..., et les deux autres..., ce serait?... Après tout, rien d'impossible... Le voisinage rend même cette supposition très plausible. Ainsi, le hasard me ferait apercevoir à leur insu ceux dont je désire si peu l'approche!...

Il contourna l'obstacle, pressant l'allure et regardant droit devant lui. Les parages dangereux franchis, il arrivait à l'extrémité plébéienne de la rue, animée maintenant d'ateliers d'artisans, de boutiques de rouennerie et d'épicerie. Bruno revit une porte vitrée, devant laquelle il faisait de longues poses, jadis, pour déchiffrer les images d'Epinal collées aux quatre carreaux, tandis que Mariette prolongeait ses achats en commérant avec la marchande. Aujourd'hui, des cartes postales remplaçaient les naïfs coloriages que le jeune homme regrettait.

Mais un *drelindin* retentissait. La porte s'ouvrait brusquement. Une petite bonne femme en jaillit comme une balle de caoutchouc lancée vers la chaussée. Ce bonnet, ces joues rebondies, et vermillons comme celles des soldats de bois, ce tablier bleu retroussé par un coin, pas de doute à garder! Bruno, les bras étendus, barra le passage.

— Mariette! Mariette! me refuserez-vous connaissance?

Interdite, la petite vieille leva le nez en l'air et ses prunelles noires pétillantes examinèrent sévèrement l'audacieux. Tout à coup, la lumière se fit. La bouche édentée s'élargit en un immense sourire.

— C'est-y de Dieu possible! C'est à croire revoir défunt Monsieur!

Le sac de sel faillit s'échapper des mains tremblantes qui le reléguèrent dans le fond du tablier relevé.

— C'est vous, monsieur Bruno? Eh ben! vous avez poussé, on peut le dire! Bon, faut que je rajoute quelque chose au dîner! Vous venez de la maison! Et vous n'avez trouvé personne! Monsieur arrive seulement.

— Je ne suis pas allé sonner au Clos, Mariette! Et ne rajoutez rien à votre menu! Je dînerai et coucherai au Coq-d'Or!

Les vieilles mains aux veines saillantes se crispèrent sur le tablier. Et, la voix étranglée, Mariette bégaya :

— Ne faites pas ça, monsieur Bruno. C'est chagriner la famille.

Le jeune homme leva doucement l'épaule.

— Je n'ai eu pour famille que mon père et ma mère. Vous, vous avez une bonne place dans mes souvenirs. Je vous reverrai toujours avec plaisir... Bonjour, Mariette!

Il s'écarta en lui adressant un salut amical. La vieille femme fit mine de s'élancer vers lui; puis, se ravisant, elle pirouetta et, les joues flamboyantes, les yeux braillants, elle reprit sa course à toute vitesse.

VI

LE SOLEIL MATINAL, entrant à flots dans la chambre, frappa les paupières du dormeur. Il s'étonna, dans cet état de demi-conscience, d'entendre si près le martèlement strident d'une enclume, des ébrouements de chevaux, des chants de coqs se répondant, et se sentit la tête pesante. Le repas à table d'hôte, insipide et ennuyeux, la pluie torrentielle interdisant toute sortie, la veille au soir, et le reléguant dans l'estaminet, l'odeur de vin, d'alcool et de tabac, le vacarme du billard, puis l'orage le tirant du premier sommeil, tout avait contribué à augmenter son énervement. Il sauta du lit et courut au lavabo pour brusquer le réveil et secouer la torpeur laissée par l'insomnie.

Procédant à un tub élémentaire à l'aide du pot à l'eau minuscule et de la petite cuvette de poupée, le jeune homme se représentait sans agrément les probabilités de la journée.

— Je voudrais bien en avoir fini et me trouver hors d'ici.

Comme il achevait de se raser, un coup rude fut frappé à sa porte.

— Monsieur est-il visible? demanda une voix aigrelette.

— Ça dépend.

— Bien! ya pas besoin de vous gêner beaucoup. C'est seulement Mariette.

Bruno ouvrit. La petite vieille entra, son bonnet planté au haut de la tête, les brodequins du voyageur à la main.

— V'là vos godillots qui attendaient à la porte. Et ne vous en faites pas! Vous n'êtes pas le premier que je vois en bras de chemise.

Puis, promenant un regard méprisant à la ronde :

— C'est ça, les chambres du Coq-d'Or! Vous serez mieux ce soir!

— Qu'entendez-vous par là, Mariette? Je dormirai ici, ce soir. Sachez que je suis terriblement obstiné.

— Ostiné ou non, faut pas suivre les défunts dans leurs torts. Ils vous le diraient comme moi, s'ils pouvaient parler. Et M. Lacherray, tenez! tenez! c'est comme qui dirait

le Bon Dieu en veston!... Allons, dépêchez-vous que j'étreigne votre barbe!

Le jeune homme inclina sa haute taille. Mariette lui posa deux solides baisers sur les joues.

— Ça sent bon la rose! A présent, je vous avertis qu'il y a, dans le collidor, quelqu'un qui serait ben content de passer en second à l'embrassade. Entrez! entrez! ajouta-t-elle, haussant le ton. V'là qu'on est présentable : on pouille la veste!

La porte s'entr'ouvrit. A sa vive surprise, Bruno vit paraître le joli éphèbe blond, aperçu la veille.

— Est-il vrai que je ne suis pas indiscret, mon cousin? Je suis Clément Ternier.

Si franc était le regard des larges prunelles claires, cerclées de noir, si confiant le



Un coup rude fut frappé à sa porte.

sourire jeune, découvrant des dents blanches, que quelque chose s'émut en Bruno. Il serra, sans dire une parole, les mains tendues vers lui.

— N'est-ce pas dommage, reprenait Clément, que nous ayons vécu si longtemps sans nous connaître? Mais nous rattrapons le temps perdu! Maman nous attend sur un banc du champ de foire. Etes-vous prêt?

— Mais oui, mais oui! déclara Mariette. V'là le chapeau que je viens de broser! En avant, arche! Un monsieur poli ne laisse pas languir une dame!

Agacé, mécontent, Bruno eut envie de se rebeller. Mais il réfléchit que cette rencontre étant fatale, il valait mieux qu'elle eût lieu dans un endroit public. Ainsi, les effusions seraient forcément restreintes.

Au bas de l'escalier, Mariette prit à terre un vaste panier :

— Ben dû plaisir, jeunes gens! Je me trotte aux provisions. Me v'là en retard. Je serai bougonnée.

— Par vous-même! fit Clément en riant. Mariette avait-elle coutume déjà d'invectiver Mariette, quand vous l'avez connue, cousin?

— Oui, dit Bruno, se déridant un peu à l'enfantin souvenir. Je l'entendais souvent rudoyer ses casseroles et proférer des épithètes malsonnantes à la cantonade.

— A la cantonade! Qui ça, la cantonade? Mais si on s'accorde pour me tomber dessus, je n'ai plus qu'à tendre le dos! grommela la bonne femme, enchantée des taquineries.

Elle fit une révérence comique et partit

d'une allure emportée. Les deux jeunes gens dépassèrent les fusains rachitiques, disposés devant l'hôtel. Une femme, assise sur un banc, au pied de l'énorme tilleul qui ombrageait la place, se leva en les apercevant.

— Maman! fit Clément à demi-voix.

Quarante ans environ, un visage rond et frais sous la mousse argentée des cheveux, des yeux bleu gentiane, une bouche candide aux délicates commissures, une robe de crépon mauve, une capeline de même étoffe, M^{me} Edouard Ternier semblait un Vigée-Lebrun descendu de son cadre. Elle étendit son bras potelé vers le jeune homme qui s'inclinait, cérémonieux.

— Comme il est étrange que nous soyons obligés à des présentations! murmura-t-elle. Nous eussions pu passer l'un près de l'autre en nous ignorant.

Elle ajouta, avec un effort qui fit monter un flot pourpre à son front et à ses pommettes :

— Pourquoi n'avez-vous pas répondu à la lettre que je vous écrivis, après la mort de vos parents?

Bruno eut un soubresaut. Elle précisa, rapidement :

— J'étais alitée. Une phlébite. Je ne pus accompagner mon mari. Mais l'événement m'avait violemment émue. Je lui recommandai d'être pressant près de vous. Quand il revint, il me confessa son insuccès. Je fus désolée. Trop froid, trop raide, il n'avait pas su s'y prendre. Alors, j'écrivis pour vous dire, en mon nom et au sien, que notre maison était vôtre et que nous étions prêts à vous considérer comme le frère aîné de Clément. Oui, je vous dis quelque chose comme cela! Si ce ne sont pas les mêmes termes, c'était bien ce sentiment.

— Je n'ai jamais reçu cette lettre, répondit Bruno, très pâle.

— Je vous jure que je l'ai écrite et envoyée.

Les yeux dans les yeux, ils lurent leur regret réciproque. M^{me} Ternier soupira :

— Voilà!... L'étourderie d'un facteur, la négligence d'un concierge... Une lettre n'arrive pas à son adresse et tout est changé!

— Quel dommage! fit Clément, posant la tête sur l'épaule de sa mère. Tant de bonnes années nous ont été volées!

Devant ces deux êtres charmants, affectueusement rapprochés, une sourde émotion ébranla le cœur de Bruno. Cette femme, toute de douceur et de bonté, lui rappelait sa propre mère. Mais la tristesse le gagnait dès qu'il comparait leurs destins : l'une, assaillie de vicissitudes, accablée de déboires; l'autre, riche, sereine, jouissant de toutes les facilités de la vie.

— Voulez-vous que nous fassions ensemble le tour de la ville? proposa M^{me} Edouard. La promenade est agréable. Et nous causerons plus facilement qu'ici.

Elle se mit en marche, son fils à son bras. Bruno, de l'autre côté, prit le pas silencieux.

(A suivre.)

MATHILDE ALANIC.

(Dessins de J. BASTÉ.)

Plaisirs Barbares



LA CHASSE est la plus grande passion de la majorité des Français, j'entends des Français qui peuvent se donner le luxe d'une passion. Toutes coûtent cher. Celle de la chasse fut réservée longtemps aux grands de la terre et aux braconniers. On pendait ceux-ci de temps en temps ; mais il en restait toujours.

Aujourd'hui, le bourgeois achète une part dans une chasse, le paysan y va de son coup de fusil sur les communaux. Quant aux braconniers, maintenant qu'ils sont électeurs, on les ménage beaucoup. Ce qu'il y aurait peut-être à noter, c'est la quantité de femmes qui chassent. Est-ce l'exemple qui a déterminé tant de chasseresses, la mode ou le goût du costume ? Car, enfin, c'est une jolie occasion que la chasse pour mettre un cotillon court et des bottines à jambières !

Donc, tous les Français, en général, aiment la chasse. Mais moi, qui ai l'esprit mal fait, je déplore plutôt cette manie destructive. La chasse fut, jadis, un noble exercice, en ce sens qu'il fallait avoir des terres pour s'y livrer dans les règles ; ces règles, que du Fouilloux a tracées dans un livre qui se vend au poids de l'or, exigeaient, pour être comprises, de sérieuses études et une longue pratique. Maintenant encore, la chasse est une des parties principales du sport ; par conséquent, une chronique n'en traite nécessairement qu'avec ce respect que lui inspirent tous les préjugés mondains. Dût-on dire, pourtant, que celle-ci est datée d'une pagode des bords du Gange, je ne puis m'empêcher d'y déclarer que la chasse est une pratique barbare. Je m'en exprimai clairement, hier, avec la jolie M^{me} C...

— ...Vous ne parleriez pas ainsi, me dit-elle, si vous aviez vu le costume que je me suis fait faire cette année pour les chasses de R...

L'argument était fort, et j'en fus un moment



écrasé. Toutefois, je ne comprends pas que des personnes délicates et spirituelles se réunissent pour tuer en commun de pauvres animaux. Qu'on se réunisse pour causer, pour danser, pour chanter même ou pour jouer la comédie ; qu'on s'assemble, comme les dames Elise et Pampinée, du *Décameron*, afin d'entendre et de conter des histoires gracieuses, rien de mieux ; mais se mettre à dix, à vingt, à trente, pour voir pleurer un cerf que des chiens déchirent, c'est élégant sans doute, mais c'est cruel et c'est bête.

Les préjugés sont une bizarre chose. Il est ignoble d'assommer des bœufs dans un abattoir, et il est noble de tuer un chevreuil dans une forêt. En vérité, nous sommes d'étranges gens. On pousse des cris affreux parce que des physiologistes, au nom de la science, sacrifient des animaux à leurs recherches. Et, quand des hommes qui n'ont point la science pour raison ou pour excuse tuent, par désœuvrement ou par vanité, des animaux inoffensifs, personne ne s'en indigne.



Après tout, il faut bien convenir que la sensibilité m'égare, et reconnaître que le gibier mangerait l'homme si l'homme ne mangeait pas le gibier ; que si, de vingt ans, on ne tirait pas un lapin, il n'y aurait pas un brin d'herbe en Europe ; enfin, que la condition terrestre est de tuer ou d'être tué et que les chasseurs sont les plus honnêtes gens du monde. L'un d'eux, déjà fort vieux et plein « d'usage et raison », comme dit l'Angevin, m'affirmait que les perdreaux sont devenus plus prudents aujourd'hui qu'ils n'étaient autrefois et qu'ils évitent le plomb avec une sagesse nouvelle. Vous vous direz que mon vieux chasseur ressemble à ce pêcheur très âgé qui disait :

— Dans ma jeunesse, les poissons étaient plus gros et plus nombreux qu'aujourd'hui. Ils évitent mes filets pour me faire enrager.

La vérité était que le bonhomme n'avait plus la force de jeter l'épervier. Mais mon chasseur a encore l'œil vif et le pied sûr. Il tire fort bien, et nous sommes forcés de le croire quand il dit que les perdreaux sont de plus en plus méfiants à chaque ouverture.

— Ce qui me frappe, me disait-il l'année



dernière, c'est l'opiniâtreté avec laquelle dans un âge encore tendre, avant qu'un seul coup de fusil les ait mis au courant de nos intentions, ils se lèvent à des distances invraisemblables et se refusent obstinément à adopter les couverts, si favorables à nos projets. Autrefois, nous n'éprouvions nulle difficulté à les jeter, dès leur premier vol, dans les trèfles, les luzernes ou les taillis.

Ainsi parlait mon vieux et illustre chasseur. Il faut en croire son expérience et conclure de ce qu'il dit : que l'intelligence des oiseaux est capable de progrès. Je laisse à de plus chasseurs que moi le soin de se prononcer.

Tous les jours, nous entendons déplorer des accidents de chasse. Chacun a le sien à conter. Je me garderai bien, en vous narrant ces aventures de garenne et d'affût, d'ajouter un nouveau chapitre aux aventures cynégétiques du fameux baron de Münchhausen. Je serai plus compendieux, et je m'en tiendrai à la statistique, qui est une science grave, si elle n'est pas une science sérieuse. Or, la statistique a, par des moyens que j'ignore, « pointé » le nombre des accidents de chasse.

Chaque fois qu'un chasseur imprudent, s'appuyant sur le canon de son fusil comme sur un bâton, pour sauter un fossé, fait partir le coup dans sa paume, il se trouve, derrière un buisson, un membre de la Société de statistique qui, un cahier à la main, porte à la colonne afférente cette unité fatale. C'est ainsi que l'on sait qu'en France, pays de moins en moins giboyeux, malgré de coûteux repeuplements, le nombre des chasseurs tués à la chasse n'est pas aussi loin qu'on pourrait le croire du nombre des lapins ; comme dit le couplet célèbre qui excita le peuple à la révolution de 1830 :

*C'est par les lapins qu'on commence,
C'est par les chasseurs qu'on finit.*

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie française.

(Dessins de J. TOUCHET.)



CORFOU

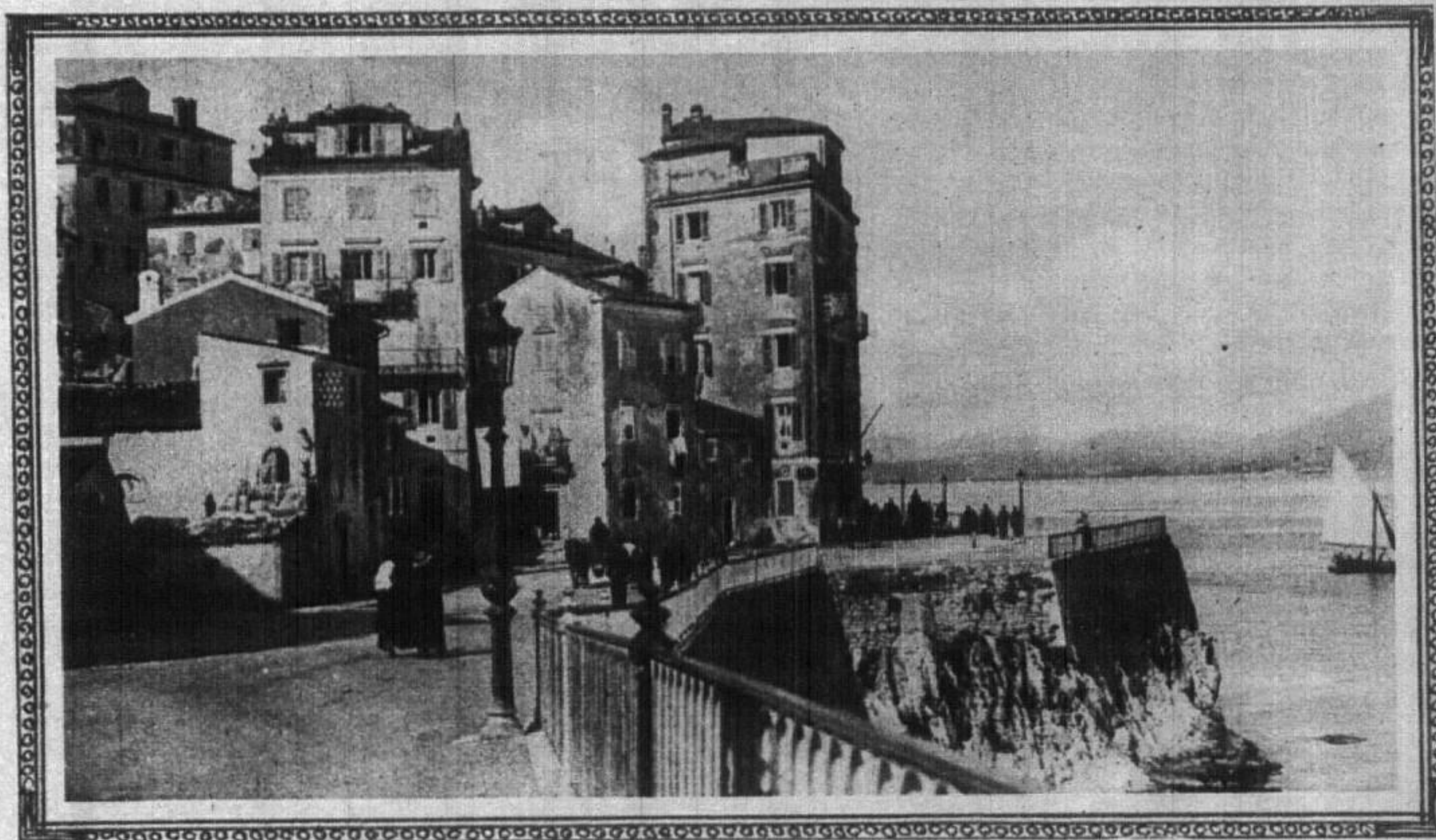
Toute l'Europe a les yeux fixés sur cette île célèbre, si chère aux écrivains, aux artistes. Voici quelques impressions qu'en a rapporté notre éminent collaborateur Paul Bourget :

SOUVENIRS

LE PREMIER ASPECT de la ville où l'on débarque n'est pas fait pour entretenir l'enthousiasme inspiré au voyageur par la vue de la côte. Elle est petite, cette ville, toute en maisons blanches à colonnettes, mais avec des rues étroites, tortueuses, sans aucune de ces curiosités d'art dont foisonnent les moindres cités de l'Italie méridionale. Les boutiques débordent des arcades, éclairées le soir par des lampes en terre, aussi primitives que celles de Pompéi. Elles étalent toutes sortes de fruits séchés, d'épices, de fritures, et remplissent la rue d'une sorte de relent fade et singulier. Quelquefois, l'image d'une Vierge aux grands yeux, raide et parée d'incrustations d'argent sur un fond d'or, protège la boutique ; et une foule va et vient, composée de Grecs moustachus à la fustanelle blanche, aux souliers recourbés, d'Albanais en manteau de poil de chèvre, de Juifs coiffés d'un fez et drapés d'une ample redingote, de prêtres à longs cheveux et à longue barbe, avec une barrette et une toge semblables à celles de nos avocats, de femmes en voiles blancs avec leur veste brodée et leurs plaques de métal, d'enfants en haillons aux beaux yeux d'animaux...

✧ ✧

Toute cette population, où beaucoup de visages trahissent l'épuisement de la fièvre, ne correspond guère à l'idée que ce simple nom : la Grèce, évoque dans notre rêverie. C'est qu'aussi rien n'est plus mêlé que le sang des habitants de cette île, si l'on en juge par la diversité des invasions successives qui sont venues y laisser leur empreinte depuis l'époque lointaine où les Corinthiens colonisèrent les premiers Corcyre. Après eux vinrent les Spartiates, puis les Athéniens, puis les Macédoniens, puis les Epirotes du roi Pyrrhus, puis les Romains. Au Moyen Age, les croisés, les empereurs grecs, les Normands, les princes de la maison d'Anjou, jetèrent tour à tour sur cette contrée des soldats pieux ou cruels, des pirates et des mercenaires. Les Vénitiens arrivèrent plus tard, et par endroits un lion ailé au fronton d'une



Corfou. — Vue sur la rade.

porte rappelle encore une domination qui fut bienfaisante, car c'est à elle que l'on doit l'admirable boisement d'oliviers, richesse de l'île. Les Français y régnèrent aussi, et tandis que Napoléon luttait contre l'Europe, une poignée de soldats, massés dans la forteresse qui domine la ville, refusaient de se rendre et nous gardaient cette terre remarquable par le premier consul, acquise par l'infatigable empereur, que les traités de 1815 remirent aux mains des



La Citadelle.

Anglais. Ceux-ci, du moins, reprirent la tradition de Venise, et les belles routes qui permettent, même entretenues insuffisamment, d'aller d'un bout à l'autre du pays sont leur œuvre.

✧ ✧

Le hasard confus de cette histoire est-il visible dans les traits confus de la race qui

énorme barque de blé.

Le mélange du labeur le plus simple et du plus adorable décor donne sans cesse au paysage de Corfou une physionomie d'épique antique. Vous la retrouverez, cette physionomie, à quel point de l'île que vous mène votre caprice, à Benizza, où vous pourrez cueillir des oranges dans les arbres, parmi les ruines d'une ville romaine, — à Pelleka, d'où vous distinguerez à la fois les côtes de l'Épire couvertes de neige, et sur l'autre versant de la montagne la mer d'Otrante, que les habitants appellent la mer sauvage, — à Potamo, dans cette place où la tradition veut qu'Ulysse ait abordé, — à Ipsos, où se lisent ces deux vers naïfs sur le mur d'une maison de campagne cachée parmi des chênes et des citronniers :

*Per me si va nell' isolata pace
Dove la molestia o manca o
[tace,*

— au couvent de Palokastrizza, d'où l'on découvre une côte déchiquetée avec des criques d'eau bleue et de sable rouge qui rappellent cette côte divine entre Salerne et Amalfi !...

Ni cette mer paresseuse, ni ce ciel lumineux, ni cette île verdoyante n'ont dû changer depuis l'époque dont il est parlé dans Homère, où Ulysse aperçut cette côte devant lui. Ah ! les beaux vers et que je ne peux résister au plaisir de transcrire ici ! « Mais quand l'aurore aux beaux cheveux amena le troisième jour, — enfin le vent

se reposa, et la face de la mer — se fit paisible, et là, il aperçut la terre. — Il la regarda de ses yeux aigus, en se soulevant hors de la grande houle. — Comme au regard d'un fils apparaît la vie désirée, — d'un père qui gisait sous la maladie, en proie à d'immenses douleurs, — desséché, courbé sous le poids des dieux ennemis, — et maintenant ces dieux l'ont délivré de son mal, — ainsi aux yeux d'Ulysse apparurent la terre et la forêt... »

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.



Boutique de cordonnier dans une rue de Corfou.

Tokio avant le Désastre

(Notes prises en 1922)

TOKIO est la capitale de l'empire ; trois millions, quatre, cinq, six millions de Nippons grouillent sous ce ciel. Peut-on compter juste ? Il n'y a pas moyen de voir le bout de Tokio.

Une fois, je voulus en finir avec cette ville. Je pris un chauffeur :

— Avez-vous de bons pneus ? Oui. Alors, menez-moi au bout de Tokio.

Une heure trente après, ayant traversé, à une allure de circuit, quartiers sur quartiers, il freinait.

— Roulez toujours ! criai-je hors de moi, la tête à la portière.

Il allongea le bras. Face à nous, tout bleu, s'étendait le Pacifique.

— Où suis-je ? dis-je.

Il répondit :

— Yokohama !

Tokio n'avait pas de bout.

Ce ne serait rien qu'elle n'eût pas de bout, mais elle n'a pas de centre. Qu'elle n'eût pas de centre, on s'en passerait ; mais elle n'a ni tête, ni jambes, ni foie, ni rate. Monstre pour Barnum, Tokio n'est pas une capitale, c'est un rêve de fièvre chaude. Elle désorienterait la boussole elle-même.

Cette ville est née de l'union d'un typhon et d'un tremblement de terre. On pourra me démentir, je le soutiendrai jusqu'à la mort. Elle n'est ni occidentale, ni orientale, ni moderne, ni ancienne, ni humaine, ni barbare : elle est inexistante et formidable. C'est une suite de vagues agitées et les promeneurs sont des barques ballottées entre chacune.

C'est la cité décourageante. Elle vous tombe sur l'âme, comme une pluie fine et froide, et vous laisse désespéré. Vous avez beau chercher à lui parler, elle ne vous répondra pas. Vous n'éprouvez plus le puéril désir de sortir pour sortir.

Vous voilà donc dans votre chambre. Soudain, votre porte se met à battre follement.

Entrez ! criez-vous, furieusement.

Personne n'apparaît. Sur la même seconde, votre fenêtre, frappée d'aliénation mentale, se



Le Volcan Fusi-Yama, montagne sacrée du Japon, près de Yokohama.



livre à la danse lancée par saint Guy. Le plancher houle sous vos pieds, vos yeux ahuris voient vos quatre murs tituber, de droite à gauche, et de l'occident à l'orient. On dirait que quelqu'un a sournoisement vissé des petites roulettes sous les semelles de vos bottines. Vous n'avez pourtant bu que de l'eau ! C'est le tremblement de terre, l'hebdomadaire secousse, le coup de jiu-jitsu réservé aux voyageurs.

Mais voici la nuit. On peut dire que Tokio devient un établissement hydrothérapique où vous recevez, quant à la lumière, des douches écossaises.

Un quartier. Il est en plein dans le noir, vous aussi. Point de trottoirs. Des autos de je ne sais combien de dizaines de chevaux cornent dans l'ombre. Vous sentez votre dernière heure qui arrive. Vous entrez dans un second quartier. Là, c'est la fête à Neuilly : lampions, lanternes, ballons lumineux qui vous narguent de leurs hiéroglyphes, guirlandes d'ampoules électriques, jets d'acétylène, nappes de magnésium, cris, rires, crissement étourdissant des petits bancs en marche, cirques, camelots, aboyeurs de l'Armée du Salut. C'est une kermesse de kimonos en goguette. C'est multicolore, éblouissant, joli, inédit. Vous n'en revenez pas.

Vous retombez des quatre fers dans un fossé d'ombre. Vous flairez. Là-bas ! Vous voyez une lueur. Ça doit être une route, vous piquez dessus. Vous n'entendez plus que le bruit mat de vos semelles sur un sol caoutchouté. Ce n'est pas une rue que vous arpentez depuis dix minutes, c'est une impasse. Vous vous arrêtez, voulant pleurer et, soudain, un charme vous monte au visage comme une rougeur... Une mélodie, où tout l'Extrême-Orient se lamente, s'élève dans l'air. Coiffure huilée, une Japonaise, dont l'ombre tranche sur les petits rectangles de papier, au cœur de ce réduit que vous ne sauriez plus jamais retrouver, chante dans la nuit.

ALBERT LONDRES.



Le Pont du Sumida, à Tokio. — Au centre : Une rue à Yokohama.

LES · NATIONS · AMIES

CE QUE LA NORVÈGE REPRÉSENTE POUR NOUS

ANNÉE PAR ANNÉE, la Norvège s'industrialise. A cent kilomètres au sud de la capitale, Sarpsborg offre un premier et saisissant exemple de cette adaptation. C'est là que vient se jeter le Glommen, dont les eaux d'un bleu léger étincellent sous la lumière ; il forme, au milieu des sapins, de larges lacs où les bois flottés dessinent des îles, se resserre entre les rochers et s'élance en chutes brutales qui fournissent la force aux scieries, aux fabriques de carbure et de celuloïd. L'aménagement industriel : grues, ponts roulants, correspond à la technique la plus moderne. Dans un de ses livres, *La Ville de Segelfoss*, Knut Hamsun note, et non sans mélancolie, cette transformation par l'industrie, la disparition progressive des vieilles mœurs, l'influence fâcheuse de l'argent. Mais la loi sous laquelle tout cède s'accomplit ici comme ailleurs. La célèbre cascade de Rjukanfos, de cent soixante-dix mètres de hauteur, est aujourd'hui disciplinée par la Société Norvégienne de l'Azote, qui a créé toute une ville nouvelle, ville modèle d'ailleurs, avec ses maisons ouvrières, ses écoles, ses bains.



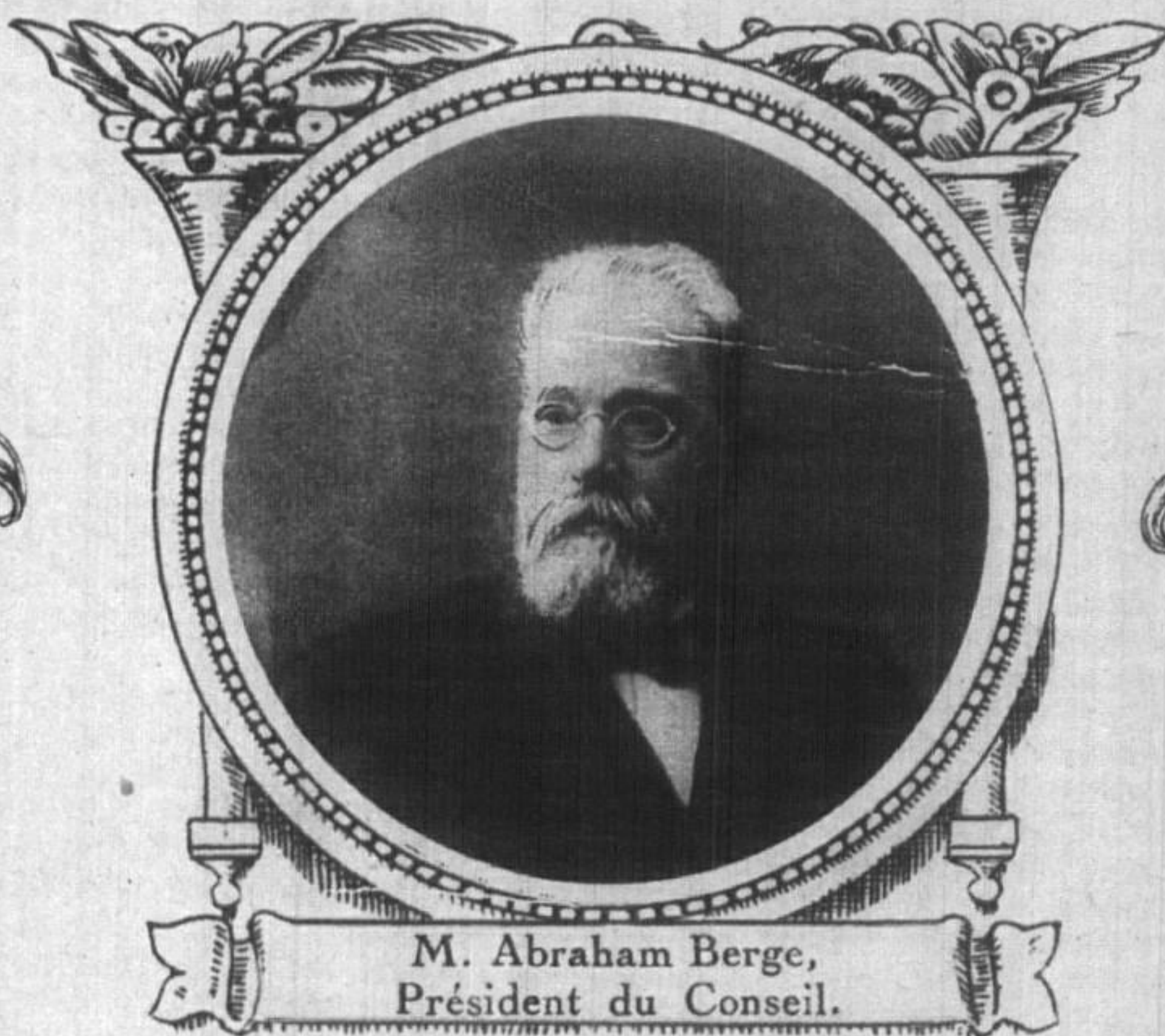
M. F. de Wedel-Jarlsberg,
Ministre de Norvège à Paris.

Car l'ardeur sociale, le sentiment démocratique imposent des devoirs qu'aucun parti, qu'aucun groupement ne songe à éluder. Le communisme bolcheviste, en dépit de légendes savamment répandues, n'a fait en Norvège que peu d'adeptes. Mais le désir de progrès social est commun à toutes les opinions. J'ai vu de quelle façon la capitale avait tenté de résoudre la crise du logement, aussi aiguë ici qu'ailleurs ; une ville de 250.000 habitants a consacré 112 millions de couronnes pour créer ces délicieuses cités-jardins où les enfants — ces beaux enfants blonds dont les yeux ont l'ingénuité de la mer — trouvent des gazons et des terrains de jeux. Et, dans le peuple, quelle merveilleuse propreté ! Quelle blancheur des linges ! Quel ordre ! Dans les

LA NORVÈGE



LL. MM. le Roi Haakon VII et la Reine Maud.



M. Abraham Berge,
Président du Conseil.

quartiers les plus pauvres, je n'ai pas découvert une fenêtre sans fleurs. La propreté, c'est la religion essentielle de ce pays.

Ainsi la Norvège représente pour nous une terre amie où nous pourrions prendre quelques leçons utiles. J'ai eu le privilège de parler, à la Bourse, devant un auditoire où les jeunes gens étaient les auditeurs les plus nombreux. Que d'avidité à connaître la France ! N'oublions pas que la Norvège refusa de s'associer à toutes mesures pouvant favoriser la guerre sous-marine allemande. Ici, comme dans tous les pays du Nord, pourvu que nous luttons par la parole et par l'acte contre la réputation d'impérialisme que l'on nous fait parfois, pourvu que l'on soit rassuré sur notre volonté de travail et de paix, nous avons tout à espérer. Il faudrait que l'on vit ici des Français, des jeunes gens, des étudiants, des commerçants, des touristes. Il fau-

draut que l'on pût communiquer directement entre la Norvège et la France. Oui, la Norvège est un petit pays ; mais il a ce visage intelligent et loyal, ce sourire accueillant et doux des peuples qui, longtemps, ont regardé vers la mer.

ÉDOUARD HERRIOT,
Maire de Lyon, Député du Rhône.

LES SOUVERAINS

LE 7 JUIN 1905, le Storting, assemblé dans le palais parlementaire de Christiania, proclama l'autonomie de la Norvège et rompit le pacte qui attachait ce pays à la Suède depuis 1815. D'abord, les Norvégiens songèrent à se constituer en république. Des objections s'élevèrent. Réflexions faites, le régime monarchique fut maintenu. Il fallait un roi. On alla le demander au patriarche Christian IX, allié à la plupart des princes de l'Europe. Son fils Charles fut choisi. Il était le gendre d'Edouard VII d'Angleterre. Il avait un héritier. Il réunissait toutes les conditions requises. Il prit le vieux nom de Haakon, vénéré de ses nouveaux sujets. Ceux-ci l'accueillirent avec respect et avec joie. Il leur voua dès le premier jour une affection sincère. Depuis lors,



M. Pralon,
Ministre de France à Christiania.

aucun nuage n'a troublé cette parfaite union. La lune de miel dure toujours.

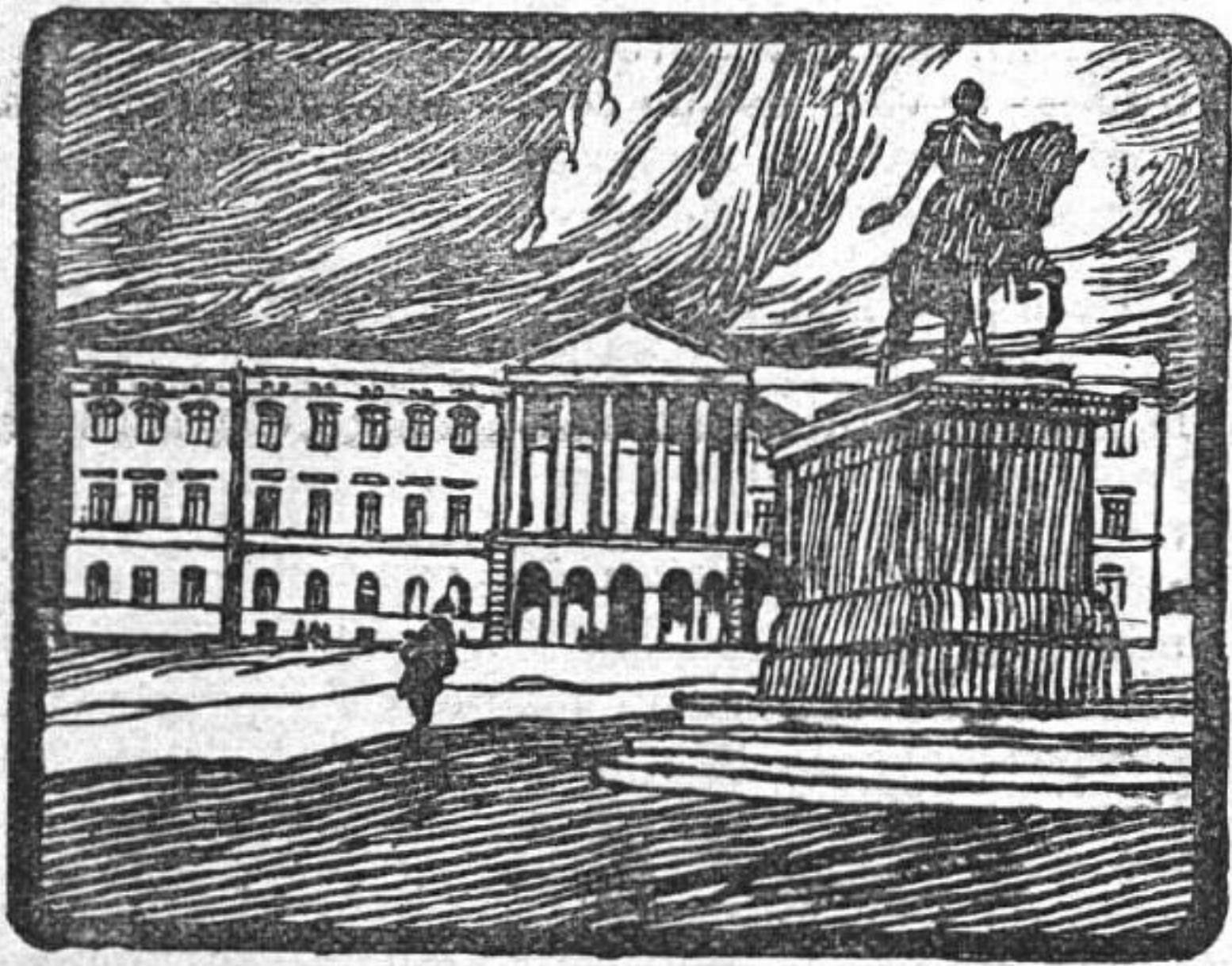
Haakon VII est le type du souverain démocrate. Il se mêle à la foule, circule en tramway dans sa capitale. Il a réduit l'étiquette au strict minimum... Il est bon, sage, clairvoyant. La reine Maud illumine de son sourire charmant l'antique et sombre palais. Elle a des goûts délicats. Elle aime les arts et les cultive. Très instruite, elle parle couramment six langues. Très simple, elle s'occupe de sa maison et s'amuse, dit-on, à bâtir ses chapeaux, à coudre ses robes. Ce couple royal vit heureux au milieu d'un peuple heureux.

JEAN THOUVENIN.

M. Abraham Berge

Président du Conseil Norvégien

JE VAIS vous narrer un joli conte de fées. Il était une fois..., à Lyngdal, dans ce beau pays de Norvège, une modeste famille d'agriculteurs qui peinait du matin au soir. S'il n'y avait pas beaucoup de pain à la maison, en échange, il y avait beaucoup d'enfants. L'un d'eux, le petit Abraham, s'était fait remarquer de bonne heure par sa vive intelligence. On l'envoya à l'école, où il devint bientôt le meilleur élève. A seize ans, le jeune Abraham obtenait le diplôme d'instuteur primaire. Etant obligé de gagner sa vie, — car il ne pouvait plus longtemps être une charge pour ses parents, — il se fit maître d'école. Pendant dix ans, il exerça cet emploi modeste.



Christiania. — Le Palais Royal.

Le soir, sa tâche remplie, il ne cessait de travailler et de s'instruire, prenant les heures d'étude sur son sommeil. On le nomma, alors, *landsmand*, quelque chose comme commissaire de police. Là encore, il prouva son dévouement, sa capacité, tant et si bien que, poussé par des amis, il se présenta à la députation, fut élu et vint siéger au Storting norvégien (Chambre des députés), en 1892.

Son action parlementaire depuis cette époque est remarquable. Il a toujours des initiatives heureuses et fait le possible pour améliorer le sort du peuple.

Il est nommé, successivement, ministre de l'Instruction Publique et ministre des Finances. En 1912, il occupe un emploi important : *fylkesmand* (préfet) de Jarlsberg et Larvik. Enfin, cette année, quand mourut M. Halvorsen, l'ancien Premier norvégien, le roi Haakon lui confiait la plus haute charge du pays en le nommant président du Conseil.

Et voilà comme quoi le fils de l'humble ouvrier des champs de Lyngdal est, aujourd'hui, le chef du gouvernement conservateur.

A. ROUQUETTE DE FONVIELLE.

M. Fredrik de Wedel-Jarlsberg

Ministre de Norvège à Paris

LA FIGURE de ce seigneur norvégien est devenue une figure française. Nul ne nous a témoigné plus de sympathie, une sympathie plus sincère, plus chaleureuse. Il eut, durant les sombres années de la guerre, l'occasion de nous la témoigner. Dans quelles circonstances délicates, on le saura un jour. Sans trahir le secret des chancelleries, disons que M. de Wedel-Jarlsberg a trouvé plus d'une fois le moyen de servir tout ensemble par son énergie, son sang-froid, sa présence d'esprit, le pays où il est né, le pays où il réside depuis 1906 et où il a conquis tous les cœurs.

Il eut une carrière brillante. Il descend d'une

très vieille et très noble famille. Fils d'un maréchal de la Cour, il débuta à Paris comme attaché, en 1879. A trente-six ans, il était ministre à Madrid. Puis il vint chez nous.

Il a travaillé ardemment, patiemment, habilement à la rénovation de la Norvège. Il a secondé, avec M. Michelsen, les efforts du nouveau roi, après avoir préparé son avènement. Ce diplomate aimable et souriant, ce parfait gentilhomme est un grand homme d'Etat.

ADOLPHE BRISSON.

Notre Ministre à Christiania

LA FRANCE est représentée à Christiania par M. Eugène Pralon.

Après avoir fait une partie de sa carrière dans les consulats, M. Pralon fut nommé ministre plénipotentiaire d'abord à Varsovie en 1919, puis envoyé, en 1920, dans la capitale de la Norvège. Il s'y emploie depuis cette époque avec succès à combattre la propagande germanique et à faire connaître et aimer le génie français.

Il a eu d'heureuses initiatives. Il a conseillé aux jeunes Norvégiennes de bonne famille qui désiraient se perfectionner dans l'étude de notre langue de venir passer quelques mois à Paris. Sa sollicitude accompagna les voyageuses. Il recommanda à ses amis de les accueillir avec une extrême cordialité et de leur donner une affectueuse idée de l'hospitalité parisienne, et en même temps de les guider, de les instruire. C'est ainsi que l'Université des Annales eut le grand plaisir de compter parmi ses auditrices nombre de jeunes et charmantes Norvégiennes dont le séjour lui a laissé un délicieux souvenir.

« Inutile de vous assurer, nous écrivait-il dernièrement, que ma sympathie est entièrement acquise à votre effort. C'est vous dire en quelle estime je tiens l'œuvre de propagande que vous entreprenez et à laquelle je m'associe de tout cœur. »

Nous lui adressons nos plus vifs remerciements.

G. D.

SOUVENIRS DE VOYAGE

LE VIEUX PALAIS DU ROI OSCAR. — LE ROI HAAKON MODERNE, LE ROI HAAKON LÉGENDAIRE.

JE ME RAPPELLE que, me trouvant à Christiania, où l'on a été de tout temps sympathique à la France, on me faisait gentiment remarquer que, fût-ce avec une autre disposition, le pavillon norvégien était tricolore, comme le nôtre, et que c'était là comme un symbole d'amitié entre les deux pays.

Le roi habita tout d'abord un palais assez modeste, dont le portique, avec des colonnes qui sont une imitation du style antique, semble un peu jurer avec la nature environnante.

Je suppose que le goût de la gracieuse souveraine actuelle apporta quelques améliorations à ce château qui me fit penser à quelques-unes de ces restaurations où triompha le fâcheux sentiment artistique de l'époque Louis-Philippe. J'ai gardé surtout le souvenir d'une salle à manger très faussement pompéienne, qui fut une sorte d'aberration de l'architecte, alors qu'il y aurait eu les motifs d'une décoration originale et intéressante en s'inspirant seulement des anciennes constructions norvégiennes.

Du moins, y a-t-il, du haut de l'édifice, une superbe vue sur le charmant fjord de Christiania,

avec ses innombrables petites îles, où le roi Oscar avait fait bâtir des maisons de plaisance qu'il louait sans vergogne, propriétaire assez exigeant, dit-on. Le roi Oscar avait trop peu d'agrément avec les Norvégiens, qui devaient finir par se passer de lui, quelques concessions qu'il eût faites, pour se plaire beaucoup en ce palais de Christiania et pour l'entretenir avec soin. Quand je le visitai, il était alors un peu abandonné, et il fallut chercher partout, pendant une demi-heure, le gardien. Je ne sais si, en se faisant renvoyer les objets qui lui étaient personnels, le roi Oscar a emporté une grande horloge dont la principale originalité était d'être restée trois siècles au fond de la mer, ayant été, seule épave d'un très ancien naufrage, retirée de l'océan dans le coup de filet d'un pêcheur.



Le Parc des Étudiants.

La présence d'une jeune femme a dû transformer cette médiocre maison royale, où rien n'évoquait même le passé historique de la Norvège. Le roi Haakon s'en soucie, lui, puisque, en ceignant la couronne, il a voulu prendre le nom d'un de ses héros légendaires, encore qu'il soit infiniment plus pacifique que ce chef intraitable dont une vieille « saga » raconte la fin grandiose.

Cet Haakon avait été victorieux, mais il avait été blessé à mort. Cependant que fuyaient les ennemis qu'il avait mis en pièces, ce fils audacieux de la mer se faisait porter sur son navire, et il ordonnait qu'on y mit le feu. Ainsi ce vaisseau, errant sur les flots et devant bientôt s'y abîmer, fut-il le bûcher sur lequel, selon les rites sacrés, était brûlé le corps d'un chef...

Ce nom terrible peut être porté aimablement, aujourd'hui, par un roi très moderne.

PAUL GINISTY.

LITTÉRATURE NORVÉGIENNE

Trois Poètes

HENRIK WERGELAND (1808-1845) est le plus grand poète lyrique de la Norvège. Patriote passionné, admirateur enthousiaste de l'esprit de la Révolution française, il consacra sa trop courte vie à une lutte infatigable pour l'affermissement du sentiment national norvégien et pour l'éducation du peuple. Son immense œuvre littéraire est inégale et souvent déconcertante, mais quelquefois d'une beauté souveraine. Sa prière Au Printemps, écrite sur son lit de mort, est une confession émouvante de son amour de la nature, amour d'une telle sincérité et d'une telle fraîcheur primitive que, seul, le sentiment qui animait un Shelley ou un Maurice de Guérin peut lui être comparé.

ARNE GARBERG (né en 1851) et KNUT HAMSUN (né en 1859) sont les deux plus

grands noms littéraires de la Norvège d'aujourd'hui. L'œuvre extrêmement intéressante et extrêmement variée du premier — Garborg s'est fait connaître comme romancier, conteur, poète, dramaturge, penseur religieux et polémiste politique — est absolument inconnue en France. Le grand conteur Knut Hamsun, lauréat du prix Nobel et un des auteurs les plus lus dans les pays slaves et germaniques, commence à peine de se faire connaître en France. Malheureusement, une simple traduction en prose ne pourra donner qu'une idée très imparfaite de la beauté descriptive du *Coucher du Soleil* de Garborg et de la musique ensorcelante de *L'Île*, de Hamsun.

I. — AU PRINTEMPS

Printemps, ô printemps! sauve-moi! — Personne ne t'a aimé avec plus de tendresse que moi.

Ta première herbe m'est plus précieuse qu'une émeraude. — J'appelle tes anémones la parure de l'année, — bien que je sache que les roses vont venir.

Souvent, les roses ardentes ont essayé de me retenir. — C'était comme d'être aimé par des princesses. — Mais je me suis enfui : l'anémone, la fille du printemps, avait reçu mon serment.

Témoigne donc, Anémone, devant laquelle je me suis agenouillé plein d'ardeur! — Témoignez, dents-de-lion méprisées, — que je vous ai aimées plus que l'or parce que vous êtes les enfants du printemps!

Témoigne, hirondelle, que je t'ai fêtée — comme un enfant perdu revenu au bercail, parce que tu étais la messagère du printemps.

Va trouver le seigneur de ces nuages et prie qu'ils cessent d'envoyer des flèches — dans ma poitrine à travers leurs ouvertures froides et bleues.

Témoigne, vieil arbre, toi que j'ai adopté comme une divinité, — et dont j'ai compté chaque printemps avec plus de zèle les bourgeons que s'ils avaient été des perles!

Témoigne, toi que j'ai souvent embrassé — avec la vénération d'un enfant pour son aïeul,

Combien souvent j'ai désiré être un jeune érable — issu de ta racine immortelle et de pouvoir joindre ma couronne à la tienne!

Oui, vieillard, témoigne pour moi! On te croira. — Tu es vénérable comme un patriarche!

Prie pour moi, et je verserai du vin sur tes racines, — et je guérirai tes cicatrices avec mes baisers.

Ta couronne doit déjà briller dans sa splendeur verte et tes feuilles frémir du dehors.

O Printemps! le vieillard intercède pour moi bien que sa voix soit faible. — Il tend ses bras vers le ciel, et les anémones, — tes enfants aux yeux bleus, s'agenouillent et prient — que tu me sauves, moi qui t'aime avec une telle tendresse.

HENRIK WERGELAND.

II. — LE COUCHER DU SOLEIL

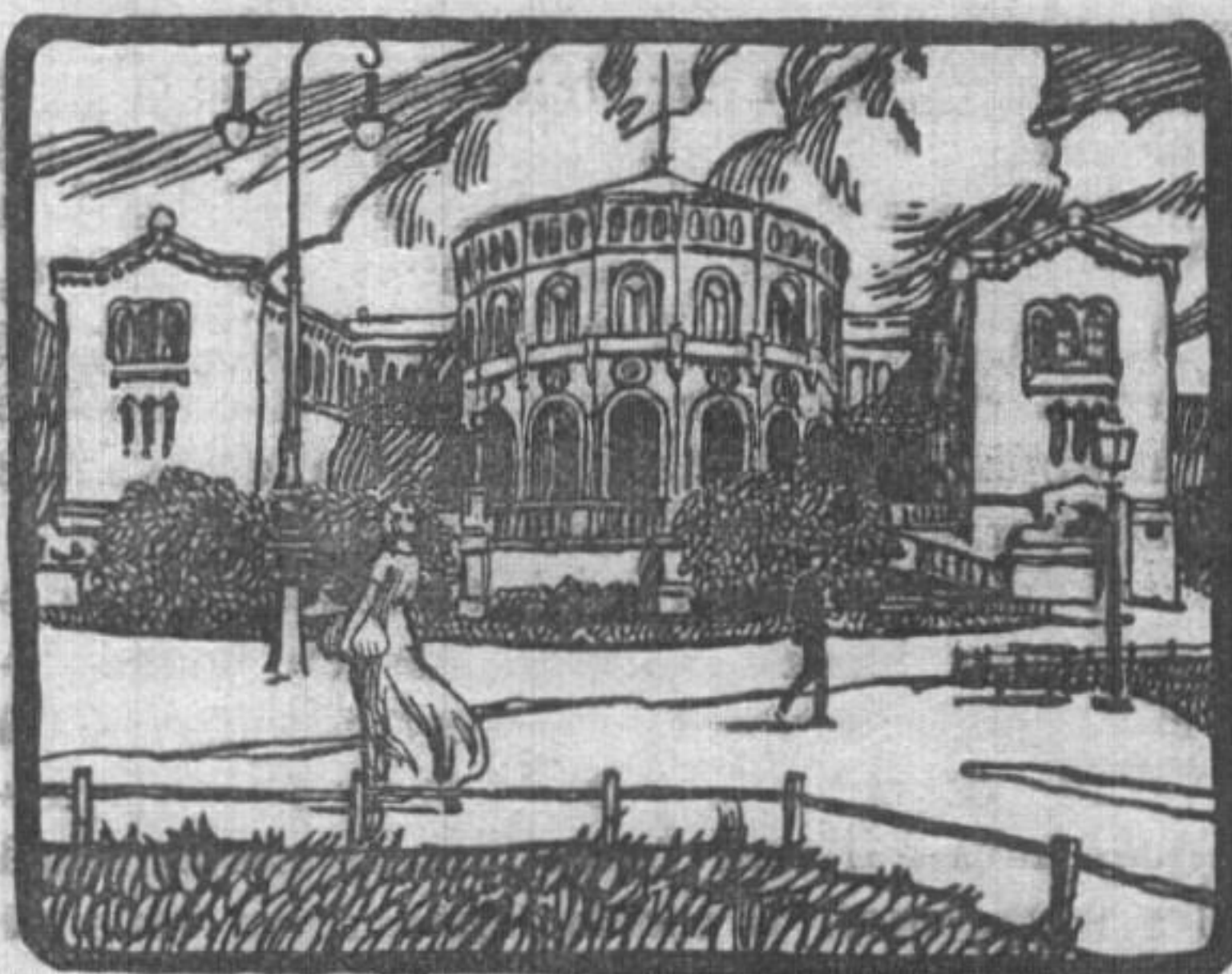
Un pays des elfes surgit de la mer — avec des montagnes et des landes; — il se dessine vers le ciel — dans le calme bleu du soir.

Je l'ai vu souvent enveloppé de brume — derrière le brouillard gris de la mer; — c'est une demeure douce et sacrée — à laquelle nous n'atteindrons jamais.

La chaîne des montagnes dort — perdue dans les songes; — mais pendant un instant, au coucher du soleil, — elle s'allume.

Quand le jour tombe comme de l'or et du sang — dans la mer, — un monde fabuleux — s'ouvre en feu.

Les glaciers flambent et tremblent — dans leur splendeur dorée, — et l'air brille des couleurs du vin, — de l'argent et de l'émeraude.



Le Palais du Storting.

Mais la lueur pâle meurt — comme un feu éteint, — et le pays des elfes repose à nouveau — dans le calme bleu du soir.

Souvent, sur mon chemin dur, — j'ai aspiré vers cette paix au loin; — mais le pays ne peut se montrer — qu'au coucher du soleil.

ARNE GARBORG.

III. — L'ÎLE

Maintenant, le bateau — glisse vers l'île, — une île dans la mer — aux verts rivages. — Ici, des fleurs vivent — sous les yeux de personne; — en étrangères, elles me regardent aborder, — sans me reconnaître.

Mon cœur devient — un jardin féérique — rempli des mêmes fleurs — que celles de l'île. — Elles se parlent — et chuchotent pleines de mystères; — elles rient et s'inclinent — entre elles comme des enfants.

Ici, j'étais peut-être, — au commencement des temps, — une blanche spirée. — Je retrouve le parfum — d'un passé lointain, — je tressaille sous l'étreinte — d'un vieux souvenir.

Mes yeux se ferment, — un souvenir très ancien — a incliné ma tête — vers l'épaule. — La nuit avance — sur l'île. — La mer seule bruit, — le bruit de Nirvâna.

KNUT HAMSON.

(Traduction de REIDAR OEKSNEVAD.)

Précis Documentaire

Superficie. — 322.909 kilomètres carrés (le septième pays de l'Europe).

Population. — Environ 2,5 millions d'habitants, c'est-à-dire environ 7,8 habitants par kilomètre carré. La Norvège est ainsi le pays le moins peuplé de toute l'Europe.

Montagnes et fleuves. — 95 % de la surface sont des montagnes ou des forêts. Les fleuves ont une grande importance pour le transport du bois et les nombreuses chutes d'eau pour l'industrie.

Production (agricole, minière, industrielle). — Les pêcheries (morue, hareng, maquereau) sont d'une importance capitale pour la Norvège. La valeur de la pêche était, en 1913, de 126 millions de couronnes. Le bois (pâte de bois, cellulose, etc.).

Divisions administratives. — Vingt fylke (départements) et six évêchés. Le plus vaste des départements — Finmarken — est d'une superficie plus grande que la Suisse ou la Hollande.

Constitution. — D'après la Constitution votée à Eidsvold le 17 mai (le jour national de la Norvège) 1814, la Norvège est une monarchie héréditaire, mais d'un caractère très démocratique. L'Assemblée législative norvégienne — le Storting — se compose de cent vingt-trois membres, dont quarante et un représentants des villes et quatre-vingt-deux de la campagne.

Cultes et Instruction Publique. — Depuis le XVI^e siècle, la religion d'Etat de la Norvège a été le luthéranisme. Le roi est obligé d'y adhérer. La Norvège est un des pays du monde où l'instruction primaire est le plus développée. Il n'y a pas d'illettrés dans le vrai sens du mot. Le ministère des Affaires Sociales s'occupe activement de la santé et du bien-être du peuple. Les sports jouent un très grand rôle dans la vie des Norvégiens.

Les souverains. — Roi : Haakon, né prince de Danemark, le 3 août 1872; élu roi de Norvège le 18 novembre 1905; couronné dans la vieille cathédrale de Trondhjem le 22 juin 1906; marié le 22 juillet 1896, avec Maud, fille du roi Edouard VII d'Angleterre, née le 26 novembre 1869. — Prince héritier : Olav, né le 2 juillet 1903.

Armée. — Service militaire à partir de vingt ans.

Marine. — La marine marchande norvégienne était, avant la guerre, une des plus importantes du monde, — la quatrième. Mais, en aidant les Alliés, la Norvège a perdu par la guerre sous-marine plus de bateaux qu'aucun autre pays. 1.162 hommes ont péri et 829 navires, d'une jauge brute de 1.239.283 tonnes de registre, ont sombré. Les pertes sont évaluées à près d'un milliard de couronnes. Malgré ces pertes, la Norvège garde toujours une belle place parmi les nations maritimes.

Commerce. — Exportation importante de poisson, de bois, de pâte de bois, cellulose, etc. La France n'envoie pas assez de voyageurs de commerce en Norvège, tandis que, par exemple, l'Allemagne inonde le pays de ses produits.

Finances. — Pendant la guerre, la Norvège, à l'exemple de la Suède, dut se défendre contre l'« invasion de l'or ». La quantité de la monnaie en circulation s'accroissait plus que la circulation des marchandises. Il a donc fallu que la Scandinavie évite une pléthore de sa monnaie. La Banque de Norvège est une banque privée par actions; une partie considérable du capital, cependant, est entre les mains de l'Etat. Les Banques de dépôt et d'escompte sont nombreuses en Norvège. Les caisses d'épargne comptent 1.626.000 déposants pour 1 milliard 827 millions de couronnes de dépôts, soit cinquante-sept déposants par cent habitants et 1.079 couronnes par déposant.

Monnaies. — L'unité monétaire est la couronne, qui contient 100 öre; la valeur de la couronne est, au pair, de 1 franc 38. L'or est la monnaie légale, en même temps que l'étalon monétaire de la Scandinavie. Le kilogramme d'or fin vaut 2.481 couronnes et la pièce d'or de dix couronnes pèse 4 grammes 032.

Poids et mesures. — Système métrique.

LE JAPON

Nous avons cherché dans la littérature japonaise un certain nombre de pages qui reflètent en leurs divers aspects l'âme et la sensibilité du peuple nippon.

I. — Tremblement de Terre

Voici d'abord des lignes qui empruntent aux circonstances actuelles un saisissant intérêt. Elles furent tracées au XII^e siècle de l'ère chrétienne par un auteur qui avait été témoin de la catastrophe qu'il décrit :

DANS la deuxième année de l'ère Ghennrêki (1185), il y eut un grand tremblement de terre. Il fut exceptionnel. Les montagnes étaient fracassées et venaient combler les rivières; la mer se soulevait et envahissait la terre; la terre se crevassait et l'eau en sortait; les rochers brisés roulaient dans les vallées; les bateaux qui côtoyaient les rivages y étaient portés par les vagues; les chevaux sur les routes ne savaient où poser le pied. Dans la capitale, de tous côtés, les temples, les pagodes, les monastères, les chapelles mortuaires, rien n'était épargné : les uns étaient lézardés, d'autres renversés; et ces débris, cendres et poussières, s'élevaient comme de la fumée. Le grondement de la terre tremblante et le fracas des bâtiments croulants étaient comme le tonnerre. Si l'on restait dans sa maison, on avait peur qu'elle ne s'abattît; si l'on s'en échappait, la terre s'ouvrait sous les pas, et point d'ailes pour s'enfuir au ciel, nul moyen de monter, comme le dragon parmi les nuages! Certes, entre toutes les choses terribles, le tremblement de terre vient en premier lieu.

Le fils unique d'un samouraï, un enfant de six à sept ans, s'amusait à construire une petite maison contre un mur, quand ce mur s'écroula soudain sur lui et l'engloutit complètement; si bien que ses deux yeux sortirent d'un pouce hors de son visage. Le père et la mère, en l'embrassant, gémissaient et poussaient des cris de douleur; que j'étais ému de pitié! Le plus brave, frappé de désespoir devant le malheur de son enfant, oublia toute honte, et c'est bien naturel.

Les grandes secousses ne durèrent pas longtemps, mais les petites se succédèrent sans relâche : chaque jour, vingt ou trente de celles qu'on trouve fortes ordinairement. Après dix ou vingt jours, elles devinrent moins fréquentes : quatre ou cinq fois par jour, puis deux ou trois fois par jour, puis une tous les deux jours, puis tous les trois ou quatre jours; mais le tremblement de terre ne disparut tout à fait qu'après trois mois environ. Et pourtant, des quatre éléments, l'eau, le feu et le vent nous causent toujours quelque dommage; pas la terre. Autrefois, pendant l'ère de Saïko (1), il y eut un grand tremblement de terre; il fut terrible, et l'auguste tête du Bouddha du Tôdaiji tomba; pourtant, ce fut bien moins fort que cette fois-ci.

Alors, tous les hommes semblèrent convaincus de l'incertitude de la vie. Je croyais qu'ils deviendraient plus pieux. Mais les jours et les mois passèrent; et maintenant, après quelques années, on n'en parle plus.

KAMO TCHOMEI.

II. — Mitsou-ouji admire la fleur d'un quartier pauvre

Ce joli tableau date du commencement du XIX^e siècle. Il est dû à l'un des conteurs célèbres de cette époque :

MITSOU-OUJI, ayant relevé le store de son palanquin, regardait la rue. Il aperçut une maison qu'entourait une haie. Les portes à glissières du seuil étaient largement ouvertes, et un store de massettes donna un air frais et agréable. Au dedans, on entendait un bruit de rires et on voyait des ombres de femmes. Curieux de savoir qui demeurait là, il descendit de son palanquin et jeta les yeux à l'intérieur. La maison n'était pas vaste; mais, dans le jardinet, il y avait des arbres verts. Sur ces arbres, de blanches fleurs se faisaient remarquer par leur sourire.

— Quelle est cette fleur? demanda Mitsou-ouji à un porteur du palanquin.

— C'est le melon de corbeau. Son nom rappelle un oiseau noir, mais sa fleur est blanche, et son fruit est rouge. On la trouve partout dans les haies délabrées comme celle-ci.

Mitsou-ouji :

— Il y a en effet, par ici, bien des humbles demeures, et je suis heureux d'y voir ces fleurs, qui rendent agréable ce pauvre quartier. Allez et apportez-m'en une tige.

Le porteur traversa l'entrée. Une charmante jeune fille, âgée d'à peine vingt ans, vêtue d'un costume léger, avec un tablier jaune, la peau plus blanche que la fleur même, l'invite, de son éventail blanc, à s'approcher.

— Mettez la fleur sur cet éventail : cette fleur modeste aura l'honneur d'être touchée par une belle main.

Alors, Korékitchi s'approcha de la jeune fille, reçut la fleur sur l'éventail et l'offrit à Mitsou-ouji.

RYOUTEI TANÉHIKO.

III. — Poésies

L'empereur Moutsou-Hito et l'impératrice Harouko prennent rang dans la lignée des poètes de leur pays. Voici deux de leurs poèmes. Le premier fut composé pendant la guerre russo-japonaise; le second est chanté depuis longtemps dans toutes les écoles de filles de Tokio :

DE L'EMPEREUR

CHACQUE FOIS que je lis les écrits — De l'antiquité, — Ah! je pense — A l'état du pays — Que je gouverne!

A voir même la pierre. — Du seuil creusée — Par les gouttes de pluie, — Même aux entreprises difficiles — Devrait-on renoncer?

Bien qu'elle se conforme — Au vase, — C'est la force — De l'eau de pénétrer — Les rochers mêmes!

Combien heureux est — L'âge où montent tout droit, — D'année en année, — Les fumées du village — Des champs de la grande montagne!

En cet âge où nous nous croyons — Tous frères — Sur les quatre mers, — Pourquoi les vagues et la tempête — S'élèvent-elles en tumulte?

Tous mes enfants — Aux jardins de la bataille — Etant partis, — Ah! les vieillards seuls — Garderont les champs de la montagne!

Le dévouement qui consume — Mon

peuple — Plaira — Au cœur des dieux — Puissants et rapides!

MOUTSOU-HITO.

DE L'IMPÉRATRICE

Même au diamant, — S'il n'est pas poli, — L'éclat du joyau — Ne s'ajoutera pas. — L'homme aussi, étudiant, — C'est seulement ensuite — Que sa vraie vertu — Apparaîtra.

Cette année venue, — Les pins mêmes se réjouissent — Et chantent — Ce règne où les vagues ne s'agitent pas — Au dehors même des huit îles!

HAROUKO.

IV. — Le Makoura no Soshi

Des cent cinquante-sept chapitres de cet ouvrage, composé dans les toutes premières années du XI^e siècle, par Sei Shônagon, alors qu'elle était dame d'honneur, et qui passe à juste titre pour un chef-d'œuvre, nous détachons ces notations infiniment pittoresques et subtiles :

CHOSSES DÉTESTABLES

UN VISITEUR qui cause longtemps au moment où vous êtes pressé. Si c'est un familier, vous pouvez le congédier en lui disant : « Plus tard! » Mais s'il s'agit d'un homme avec qui l'on doit se gêner, c'est extrêmement détestable.

Tandis que vous frottez sur la pierre de l'écritoire le bâton d'encre chinoise, vous rencontrez un cheveu. Ou encore, dans ce bâton d'encre, il se trouve un petit caillou qui se met à grincer, *ghishi-ghishi*.

Envier tout le monde; geindre sur sa condition; critiquer les autres : tout cela est parfaitement détestable.

Vous racontez quelque histoire de l'ancien temps. Quelqu'un, pour un détail qu'il connaît, interrompt tout à coup, et vous rabaisse en démentant ce que vous venez de dire. C'est vraiment détestable.

On se couche, ayant bien sommeil. Le moustique vient voler tout près de la figure, en se nommant d'une voix très fine. Le bruit de ses ailes est plutôt grand pour son corps. Chose très détestable!

CHOSSES RARES

Un gendre loué par son beau-père.

Une bru aimée par sa belle-mère.

Un serviteur qui ne se plaint jamais.

CHOSSES PEU RASSURANTES

Tandis qu'on ne connaît pas encore le cœur d'un domestique nouveau, on l'a envoyé chez quelqu'un avec des choses de valeur.

Un bébé qui ne parle pas encore crie sans se laisser prendre dans les bras, en se renversant.

Manger des fraises dans l'obscurité.

CHOSSES QUI FONT BATTRE LE CŒUR

Des moineaux qui nourrissent leurs petits.

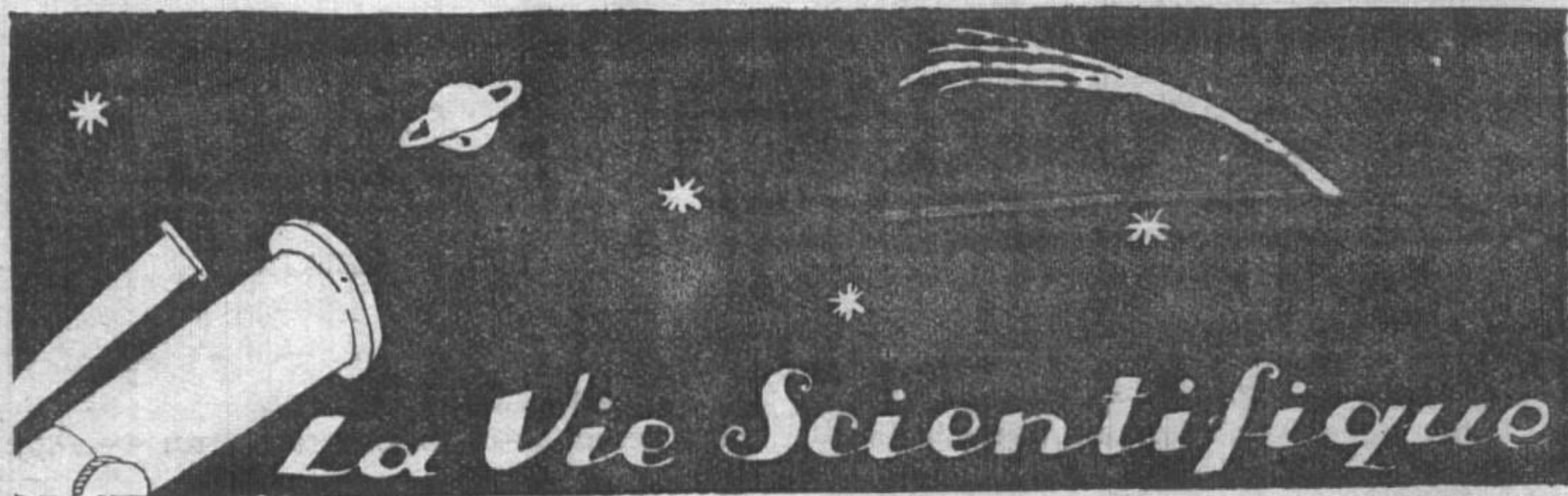
Passer près de l'endroit où l'on amuse des petits enfants.

Voir son miroir chinois un peu terni.

Se laver les cheveux, faire sa toilette, mettre ses vêtements tout embaumés d'encens. Même quand personne ne nous voit, au fond du cœur, c'est encore émouvant.

SEI SHONAGON.

(Tous ces textes ont été traduits par M. Michel Revon, ancien professeur à la Faculté de Droit de Tokio.)



ASTRONOMIE

LE CATACLYSME SISMIQUE DU JAPON ou le Tremblement de Terre le plus Désastreux des Temps Historiques

UN FRISON DE TERREUR, une immense clameur de détresse ont fait tressaillir le monde entier d'angoisse et de pitié en ces deux premières semaines de septembre, et chez nous, en France même, où l'on ne se préoccupe que fort peu des tremblements de terre parce qu'ils n'y sont ni fréquents ni désastreux en général, le cataclysme sismique du Japon a profondément ému le sentiment public. Pendant plus d'une semaine, — et c'est beaucoup dans l'inexorable et rapide tourbillon de l'activité humaine des peuples occidentaux, — tous les cœurs se sont tendus anxieux, apitoyés, compatissants, dans un commun et universel désir d'aider à soulager une si cruelle misère; tous les regards des civilisés se sont tournés vers les survivants de cette admirable race nipponne, intelligente, laborieuse, sobre et industrielle, dont le progrès rapide nous émerveille depuis un demi-siècle.

Par delà un tiers de la circonférence du globe terrestre, nos pensées consternées se sont dirigées vers cet Orient prestigieux, vers Tokio, la capitale de l'Est, vers ces rivages gracieux et charmants que les récits enchanteurs des navigateurs voguant au nord de la mer Bleue nous ont fait connaître : lointaines visions de rêve, pays en fleurs, villes légères aux frêles maisons de bambou; soieries somptueuses, arts délicats, toute une vie radieuse et suggestive qui semble appartenir aux contes de fées...

Un cri de la Nature dominatrice, rauque, féroce, impitoyable, et c'en est fait : le sol a basculé; la Mort, insatiable, a fait des hécatombes humaines, accompagnée de son effroyable cortège de ruines, fauchant jeunesse, intelligence, bonheur, production, activité.

D'innombrables victimes, dont on ignorera toujours le nombre exact, mais qui se comptent, on le sait, par centaines et centaines de mille; des milliards de dégâts; le désespoir, la misère, succédant à la joie de vivre et à la prospérité : tel est le tragique bilan de ce formidable tremblement de terre, le plus désastreux connu de mémoire d'homme.

Chacun de nous a suivi au jour le jour les détails de ce drame terrifiant, au fur et à mesure qu'ils nous parvenaient : la terre chancelant, s'agitant de bas en haut en une série d'oscillations affolantes, disloquant villes et villages, faisant crouler, comme des châteaux de cartes, les édifices les plus beaux et les plus solides; les tuyaux d'eau crevant et se vidant instantanément, en inondant tout, tandis que le gaz, mis en liberté par la rupture

des conduites, produisait d'infénales explosions, allumant d'immenses incendies; les courts-circuits se multipliant; Tokio et Yokohama en flammes, transformés en vastes brasiers; l'eau et le feu s'associant pour achever de détruire ce que le tremblement de terre avait respecté.

Puis, le raz de marée, la tempête, l'air empesté, brûlant, suffocant, irrespirable; toutes les forces de la nature semblant liguées dans cette œuvre d'extermination. Et enfin, la famine, la misère, le fléau humain déchaînant tous les mauvais instincts : pillage, assassinat, émeutes, etc...

S'il apparaît, dès maintenant, que ce fantastique tremblement de terre est le plus désastreux des temps historiques, il ne s'ensuit pas que ce soit le plus violent qui ait jamais bouleversé l'écorce terrestre, car il importe de faire une distinction entre l'intensité du phénomène et ses effets. Une perturbation géologique aussi forte ou même plus puissante se produisant dans les profondeurs du Grand Océan, loin de toutes terres habitées, provoquerait simplement une certaine effervescence parmi le monde aquatique, d'ailleurs si richement peuplé de toutes les variétés de poissons. Mais l'humanité n'en aurait cure, sauf les spécialistes, avertis par les sinuosités plus fortes des courbes de leurs sismogrammes. Nous pouvons même remarquer, à ce propos, qu'une découverte sensationnelle a été faite durant la semaine qui a précédé le cataclysme du Japon, au cours d'un sondage effectué entre le cap de Bonne-Espérance et la célèbre île Sainte-Hélène. Un câble de radoub a été trouvé au fond de l'Atlantique à une profondeur d'environ 1.200 mètres seulement, en une région où les cartes indiquaient une profondeur de 4.827 mètres en l'année 1899, lorsque ce câble fut posé. Il faut donc supposer ou qu'il y a eu une erreur de mesure dans les sondages réalisés il y a moins d'un quart de siècle, ou que le lit de l'Océan s'est, en cet endroit, surélevé, bombé d'une hauteur de 3.627 mètres en ces vingt-quatre dernières années, comme si un volcan aussi haut que l'Etna était sorti si rapidement de dessous terre, bosselant de sa masse énorme le fond de l'Atlantique sud-ouest africain!

Par contre, une secousse de moyenne intensité ébranlant une agglomération humaine très dense, possédant de nombreuses et hautes constructions en pierre, peut, en quelques minutes, anéantir une ville et toute sa population.

La première question qui se pose après ce cataclysme du Japon est celle-ci : *Pouvait-on le prévoir?*

Oui et non. Cette réponse est paradoxale. Expliquons-nous.

Ce cataclysme s'est déclenché le samedi 1^{er} septembre 1923, un peu avant midi. Or, au Japon, on peut tous les jours et toutes les années s'attendre à une catastrophe sismique. Il y en a une, en moyenne, tous les six ans et demi, sans périodicité (il ne s'agit ici que de fréquence), tandis qu'à Paris, nous avons environ quatre minuscules tremblements de terre par siècle, passant ordinairement inaperçus de la plupart des habitants.

Les Japonais savent leur pays prédestiné aux grands fléaux de la Nature, qu'il s'agisse de secousses violentes et répétées du sol, comme celles du 28 octobre 1891, qui ouvrirent des gouffres béants sur une longueur de 160 kilomètres, ou de gigantesques éruptions volcaniques telle celle du Bandai-San, laquelle fit, le 15 juillet 1888, disparaître d'un seul coup des montagnes entières représentant plus de deux milliards de mètres cubes de terrains, ou bien encore d'énormes raz de marée, c'est-à-dire des tremblements de terre sous-marins projetant les flots en furie à l'assaut des côtes et noyant des milliers de riverains comme, par exemple, le 23 décembre 1854.

Les tremblements de terre sont compris dans l'inventaire du sol de l'archipel nippon.

Naguère, les Japonais paraient autant que possible aux catastrophes résultant des convulsions sismiques par des constructions appropriées, cases faites de bois et de papier, petites, légères, flexibles, résistant dans une certaine mesure aux chocs souterrains. Mais la civilisation européenne a gagné l'Orient... et changé Tokio en ville moderne, avec des gratte-ciel monstrueux en pierre, de nombreuses canalisations d'eau et de gaz, des courants électriques. Et voilà la rançon du Progrès...

⊗

Pourquoi et comment tremble la terre?

Nous en avons déjà dit quelques mots ici même. J'ai rappelé, notamment, que notre globe planétaire n'a pas toujours eu l'aspect qu'il nous offre actuellement. Combien de transformations l'ont métamorphosé depuis les temps si lointains où l'écume brûlante de sa surface en ébullition se refroidit assez pour se figer, comme le plomb fondu à la surface d'un creuset, et esquisser les premières îles flottantes, jusqu'à la constitution des continents naissants? Ici, les géants alpestres se sont dressés, les chaînes de montagnes se sont hérissées de nombreux pics sous la formidable pression — surtout latérale — des roches comprimées par des convulsions inimaginables résultant de la contraction séculaire consécutive au refroidissement graduel de la planète. Là, les dénivellations ont préparé les grandes cuvettes des mers, etc...

Et ne voyons-nous pas cette surface, dont l'ensemble paraît si stable, se modifier constamment sous nos yeux? C'est une île qui s'engloutit dans la mer, comme les premiers récifs du cataclysme japonais ont signalé la disparition de l'île sacrée d'Enoshima, ou une île qui émerge, telle celle apparue au printemps dernier sur la côte cochinchinoise; c'est une montagne qui s'effrite ou une colline qui se dresse brusquement; c'est la mer qui envahit les rivages ou se retire...

Le travail géologique, commencé à l'aurore de notre monde, se continue sans trêve ni repos sous nos yeux. Certaines chaînes de mon-

agnes qui ont élevé leurs premiers sommets à l'époque où notre séjour terrestre n'était qu'un morne désert poursuivent et achèvent aujourd'hui leur surrection.

Toujours en raison du refroidissement inévitable de notre globe et de la contraction qui en résulte, l'écorce terrestre, au lieu de rester unie, s'est disloquée, ridée, plissée, craquelée, boursofflée ici, recroquevillée là, et c'est à ces contorsions de la croûte de notre sphère errante que nous devons rapporter le relief de sa surface. Le noyau diminuant de volume, son enveloppe extérieure, n'étant pas assez pâteuse pour se mouler exactement sur lui, s'est comportée à la manière d'un vêtement trop large qui ne s'adapte pas entièrement au corps, se chiffonne et se plisse. Mais ces accidents ne se produisent pas avec régularité. Tandis qu'en certaines régions l'écorce se ramasse sur elle-même, comme si elle avait trop d'étoffe pour draper le noyau, ailleurs, elle semble trop étroite et finit par se déchirer sous l'effort de la tension. Dans le premier cas, il se produit des *plis*, des *synclinaux*, etc.; dans le second, des *crevasses*, des *failles*. Les bords de ces immenses brèches sont plus ou moins écartés; parfois, ils tendent à se rapprocher, d'autres fois à se séparer davantage, et il n'en faut pas plus pour déterminer un tremblement de terre.

□

Dans l'état actuel de nos connaissances, la prédiction scientifique des désordres sismiques se réduit à la localisation approximative des phénomènes. Où la terre a tremblé, elle tremblera encore. Mais les dates des secousses restent un secret pour nous. Vous et moi pouvons affirmer que le Japon tremblera de nouveau. Quand? Ni vous, ni moi, ni personne ne peut le dire.

Le Japon sera encore le théâtre de douloureuses manifestations sismiques, parce qu'il est situé en une région très instable, en plein *géosynclinal circumpacifique*.

Il est, de fait, reconnu par l'observation que les violentes secousses destructives se localisent presque uniquement le long de deux bandes relativement étroites et nettement limitées, qui forment entre elles un angle d'environ 67 degrés. Ces deux bandes, qui reviennent à elles seules 90 pour 100 des tremblements de terre du monde entier, comprennent le cercle méditerranéen ou alpino-caucasien-himalayen, et le cercle circumpacifique ou ando-japonais-malais. La première part des îles de la Sonde, embrasse l'Himalaya, l'Asie Mineure, les rives de l'Adriatique, l'Italie, les Alpes, les Pyrénées, l'Algérie, l'Andalousie, le Portugal méridional, tandis que l'autre ceinture enveloppe les deux rives du Pacifique, toute la côte occidentale des deux Amériques, depuis les îles Aléoutiennes jusqu'au cap Horn, et de l'autre côté le Kamtchatka, le Japon, les Philippines, la Nouvelle-Guinée.

Cette distribution si caractéristique des tremblements de terre, qui se partagent presque exclusivement deux grandes boucles autour du globe, a conduit les sismologues à classer les divers pays du monde en régions sismiques, *pénésismiques* et *asismiques*, selon qu'ils sont plus ou moins prédisposés, par leur situation géographique et leur histoire géologique, aux tremblements de terre.

Ajoutons que les deux grandes zones sismiques correspondent avec les deux plus importantes lignes du relief terrestre. C'est le long des principales chaînes montagneuses, au pied des bandes abruptes qui se prolongent dans la mer jusqu'à d'immenses profondeurs, que se manifestent surtout les redoutables

tremblements de terre. Par exemple, au Japon, le célèbre volcan Fousi-Yama élève dans les airs à une altitude de 3.700 mètres sa crête altière au-dessus du gouffre de 8.500 mètres de profondeur de la fosse de Tuscarora: nulle part au monde ne se rencontre une pareille dénivellation de 12.200 mètres sur un espace aussi restreint.

J'aurais voulu, chers lecteurs, vous dire quelques mots de nos connaissances actuelles sur la structure interne du globe et les moyens

d'enregistrement des tremblements de terre par les sismographes. Nous y reviendrons prochainement.

Constatons seulement que de quelque côté que nous nous tournions, nous voyons la Nature à l'œuvre, nous reconnaissons le travail de cet infatigable forgeron qu'est le Temps, qui, sans égards pour notre race humaine, métamorphose perpétuellement notre planète dans tout son ensemble.

CAMILLE FLAMMARION.

LES BONNES PAGES DES LIVRES NOUVEAUX

□ □ □

Les Fiancées du Soleil

Notre collaborateur et ami Victor Forbin vient de publier à la librairie A. Lemerre, sous ce titre : *Les Fiancées du Soleil*, un roman qui nous apparaît comme une passionnante reconstitution de la rude existence de nos plus lointains ancêtres, les Français de l'âge de la pierre. Nous avons le plaisir de reproduire un passage qui montrera avec quelle science et avec quel art l'auteur a évoqué ce lointain passé.

La scène perdrait de son intérêt, si nous ne la faisons précéder de quelques explications. Chez les Yavanas, ces géants blonds qui couvrirent de magnifiques fresques les parois des cavernes de la Dordogne, la loi de la race exigeait la mise à mort des nouveau-nés chétifs ou contrefaits. Talamara, la femme du chef du clan de la Séka (Seine), viola jadis cette loi en s'enfuyant avec son enfant, Minati. Ils ont erré de tribu en tribu pendant vingt ans, avant d'être adoptés par le clan de la Dordon (Dordogne). Méprisé par ses compagnons à cause de sa taille médiocre, le jeune homme s'est signalé par son esprit inventif et artistique. Youlo (le Loup), le gigantesque fiancé de la belle Lilacété, en a fait son souffre-douleur, tandis que la jeune fille éprouve une vive sympathie envers l'artisan, « dont la bouche dit des choses inconnues des autres hommes ». En secret, Minati a inventé l'arc, arme mystérieuse et redoutable chez des guerriers qui n'ont encore que des haches de pierre et des épéux.

Une députation du clan de la Seine vient demander assistance contre les Hannis roux sortis de l'Est-Lointain. Elle est commandée par un nain monstrueux, Kouah (le Crapaud), dont les pattes formidables ont étranglé des loups et des ours. Lui aussi fut sauvé, jadis, par le dévouement maternel, et son esprit malicieux lui fit trouver grâce plus tard devant le conseil de sa tribu. Il fut l'ami d'enfance de Talamara et l'aïda à s'enfuir avec le nouveau-né.

Cependant, les députés ont reconnu la fugitive, et ils réclament sa tête et celle de son fils, les accusant d'avoir attiré la colère des dieux sur la tribu. Malgré l'opposition de Kouah et de quelques amis, ils ont été condamnés à mort. Minati s'est enfui à temps. On pousse sa mère dans un grand cercle de pierres blanches :

LE PEUPLE, SOUVERAIN JUGE

Sous l'insulte, son front brille, et ses yeux s'illuminent :

— Il est la gloire de cette race qui le rejette et qui le poursuit! Par les choses qui sortent de sa tête ou que ses mains pétrissent, il a porté votre renom jusque sur les

rivages de la mer bleue, et au delà des grands monts où nichent les aigles!

— Nos pères ont vécu sans ses inventions!

— Les dieux ne veulent pas qu'il vive!

— Les dieux ont soufflé dans son corps leur pouvoir créateur! Ne touchez pas à ce souffle divin! Respectez le vase qui le renferme! Yavanas, vous êtes les géants du monde. Mais mon fils est le géant des géants!

— Avec sa taille de femmelette! ricanèrent des voix.

— Nous n'avons que faire d'avortons!

— La beauté de la race est notre patrimoine!

Mais le Crapaud venait de bondir dans le cercle de pierres blanches, que les feux du soleil, perçant les chênes touffus, parsemaient de disques d'or. Il cambra ses reins monstrueux, et cria :

— Frères, je suis le plus difforme des hommes. S'il est un avorton sous la voûte bleue, vous l'avez devant vous. Moi aussi, je fus arraché des mains de la loi par une mère, et je défie à la hache, à la javeline ou au poignard quiconque osera dire que ma mère outragea les dieux en refusant de m'étrangler. Kouah, fils de Griffes-de-Lion, le grand chasseur, a tué quatre mammoths et dix ours, et les pattes que vous voyez ne comptent plus les loups et les hyènes qu'elles ont étouffés. Kouah, fils de Griffes-de-Lion, a taillé douze encoches dans le manche de sa hache de guerre, et peut boire l'hydromel dans douze crânes de Hannis. Mais le fils de cette femme est douze fois plus grand que Kouah, fils de Griffes-de-Lion, dont la voix parle dans les conseils de sa tribu, bien qu'il ait violé la Loi de la Race.

Personne n'osa contredire le nain, dont les yeux flambaient comme des yeux de loup, et qui secouait ses mains énormes, prêtes à se nouer à des cous. Mais la foule hurla sa lâcheté :

— Nous ne voulons pas que la malédiction des dieux pèse sur nous!

— Que le sang de la mère et du fils lave leur crime!

— Qu'on nous les livre!

Des femmes enjambaient déjà les pierres blanches pour se saisir de Talamara. Le chef les arrêta d'un geste de sa crosse de commandement. Puis, dans la confusion qui régnait autour du cercle, quelqu'un cria que Minati s'était enfui, que des chasseurs l'avaient aperçu qui se cachait au fond des bois. Et ce fut une explosion de rage, que l'attitude de la mère exaspéra. Car un sourire illuminait maintenant son visage : elle savait qu'elle serait seule à mourir.

Soudain, des cris de joie féroce éclatèrent au delà du cercle : revenu sur ses pas après avoir attendu si longtemps sa mère, Minati sortait des buissons et s'avancait le front haut. Des hommes, qui se jetaient sur lui, reculèrent.

rent sous son regard. Mais Youlo le saisit par la nuque et le poussa brutalement dans le cercle de pierres, en criant :

— Nous avons fait bonne chasse ! Voici le fuyard !

Sans l'intervention de Vissili-Rhôra, la populace, exaspérée, eût mis en pièces le jeune homme, malgré les supplications de Lilacété, qui implorait la pitié des femmes, et malgré les mains menaçantes que le main balançait au bout de ses bras monstrueux. Dans le calme rétabli, la voix de Youlo cingla :

— Admirez l'avorton que les dieux ont animé de leur souffle !

Et le cri de la mère éclata par-dessus les rires :

— Vous allez tuer le plus grand des Yavanas, l'homme à qui les dieux ont donné le pouvoir de lancer l'éclair ! Et vous en serez maudits jusqu'à la fin des âges !

Comme elle prononçait les paroles énigmatiques, on vit l'artisan dénouer une sorte de lanière fine qui lui servait de ceinture, et l'attacher aux deux bouts d'une branche. On le vit ensuite sortir, de dessous sa tunique de renne, une baguette à la pointe d'os, une javeline d'enfant, un jouet, qu'il coucha sur la branche. Et ce fut tout ce que l'on vit.

Mais quelque chose siffla soudain dans l'air, et un cri d'agonie glaça les cœurs, immédiatement suivi d'un sauvage cri de triomphe. Et les yeux se portèrent sur le point du cercle d'où le hurlement avait jailli. Et l'on aperçut le grand et beau Youlo qui battait l'air de ses deux bras, avec la baguette à la pointe blanche plantée entre ses yeux, et qui s'écroulait lourdement, l'écume rougeâtre aux lèvres. Personne ne remarqua dans l'instant que l'homme qui lançait les éclairs avait bondi hors du cercle, derrière l'écran des buissons.

Une religieuse terreur écrasait l'assistance, et le silence de la mort s'allongeait épouvantablement. Les oiseaux et les cigales avaient dû s'enfuir, puisque les herbes et le feuillage se tassaient ; mais les gigantesques Yavanas restaient cloués en place, la mâchoire pendante, les yeux démesurément ouverts dans la direction du guerrier que venait de coucher une force inconnue. Et quelques-uns commençaient à comprendre : en vérité, l'homme qui soufflait la mort à la distance d'un jet de pierre était bien l' élu des dieux.

Un rire aigu, comme en poussent les magiciens et les possédés aux prises avec les génies, fouetta l'air. Soulevée par une crise de fureur, Talamara traversait le cercle en dansant. Et elle chantait. Elle chantait sa vie misérable, et l'amour de son petit ; et sa chanson mélancolique et sauvage réglait le rythme de ses pieds nus, dont la cadence la guidait lentement vers la pierre blanche éclaboussée de rouge. Et elle dansa le chant de la haine devant le moribond...

— ... Relève-toi, Youlo le Géant, relève-toi ! Ne salis pas la terre avec ton sang, ne la salis pas ! Ta force de mammoth est partie dans un souffle. Ah ! ta force de mammoth ! Les hyènes et les chacals se battront autour de tes os. Ah ! les hyènes et les chacals !...

La foule s'écoulait, silencieuse, atterrée, les yeux au sol, sous un ciel noir d'où suintaient des présages formidables. Personne n'osait se retourner vers la chanteuse, dont les couplets sinistres trouvaient un doux refrain dans les supplications de Kouah :

— Reviens à toi, Rose-d'Eglantier...
Rose...

VICTOR FORBIN.

Des Hommes et des Faits

Le général Mangin est une des figures les plus marquantes et les plus originales de l'armée moderne. Après s'être affirmée par d'éclatants services durant la guerre, son activité ne s'endort pas. Il continue d'agir par la plume et la parole. Il se fait historien, conférencier. Il va porter au loin la pensée française. De son dernier volume, nous détachons cette page de fine analyse :

LA DISCIPLINE

CETTE GUERRE A MONTRÉ comment les armées se forment ; elle a montré aussi comment elles se détruisent. La révolution russe a cru pouvoir instaurer une nouvelle sorte de discipline dans les armées ; elle a supprimé les formes extérieures jugées nécessaires pour apprendre au soldat le respect de ses chefs et faire passer en lui les réflexes de l'obéissance ; elle a institué les conseils de soldats, qui se réunissent pour décider de tout, discipline, marches, attaques. Aussi l'armée russe s'est-elle trouvée très rapidement incapable de toute action. Quand le régime bolcheviste s'est trouvé en face de la guerre civile, il a peu à peu rétabli une terrible discipline. Les conseils des soldats sont supprimés et des bataillons chinois ou lettons, placés en arrière du front, sont prêts à réprimer toute défaillance par d'affreux supplices : des commissaires du peuple israélites, dans la proportion de huit sur dix, surveillent encore la conduite politique des officiers, mais leur rôle diminue chaque jour. Le gouvernement révolutionnaire fait appel aux officiers de l'ancien régime, qui reviennent prendre leur place dans les rangs, par besoin et par crainte de représailles contre leur famille. La sauvagerie déchaînée invente des moyens barbares, mais elle n'échappe pas au besoin d'ordre, de cohésion, d'obéissance absolue, en un mot à la discipline.

La discipline sociale est la base même de la civilisation et elle naît dès que les hommes se réunissent pour vivre en commun ; la discipline militaire apparaît dès qu'ils se rassemblent pour combattre. Les deux disciplines se confondent dans la guerre moderne, qui est la guerre des peuples.

Déjà, des lois sur les réquisitions permettaient d'enlever aux propriétaires tout ce qui pouvait servir à l'armée ; maintenant, la mobilisation industrielle va mettre à sa disposition en temps de guerre toutes les forces du pays, soigneusement étudiées à l'avance. La production des usines, les fruits de la terre, le travail des hommes et des femmes, tout sera soumis à une sévère discipline, qui s'étendra à l'alimentation et parfois même aux vêtements, comme en Allemagne à la fin de la dernière guerre.

Aux armées, ce sont des foules de plus en plus grandes qu'il faut transformer en régiments de combattants. La densité de l'armement et ses perfectionnements constants nécessitent une discipline de plus en plus forte : par exemple, la chaîne des tirailleurs armés de fusils en avait moins besoin que le groupe de combat actuellement formé autour d'un fusil mitrailleur, où chaque homme a sa fonction spéciale et doit se conformer sans cesse aux détails de la manœuvre.

La nation, dressée tout entière pour la défense de son indépendance ou de ses droits, demande des chefs compétents, donc un en-

cadrement permanent ; l'officier de carrière a des devoirs de plus en plus étendus et stricts : une instruction technique très forte et qui nécessite une étude constante, une dignité et un attachement à ses devoirs qui imposent le respect à ses soldats, auxquels il doit marquer une sollicitude constante qui attire l'affection ; enfin, une éducation et une culture générale qui lui permettent de prendre l'ascendant nécessaire sur les classes dirigeantes où vont se recruter en temps de guerre les officiers de complément dont le nombre va croissant. Chaque jeune homme se rendra compte qu'il se doit tout entier à sa patrie et que, par sa position sociale ou son degré d'instruction, il contracte de nouveaux devoirs : son aptitude au commandement lui crée l'obligation de l'exercer en temps de guerre et, par conséquent, d'acquérir une instruction technique qui complète ses connaissances générales.

Sans doute, les formes de la discipline militaire diffèrent selon les armées, images des nations ; l'on ne commande pas de la même manière aux Anglo-Saxons, aux Latins, aux Germains et aux Slaves, ni aux blancs, aux jaunes et aux noirs. Mais le but est partout le même : obtenir l'obéissance sans réserve et l'abnégation momentanée de la personnalité, qui se sacrifie à l'intérêt général, corps et âme. Aujourd'hui comme hier, la discipline reste « la force principale des armées ».

Général MANGIN.

LA SCIENCE AU JOUR LE JOUR

Le Chauffage Domestique par la Vapeur réalisé par Combustion de Pétrole dans un Poêle fonctionnant plusieurs jours sans recharge

C E POÊLE est, somme toute, en réduction, un appareil de chauffage central par la vapeur, puisque, comme celui-ci, il se compose :

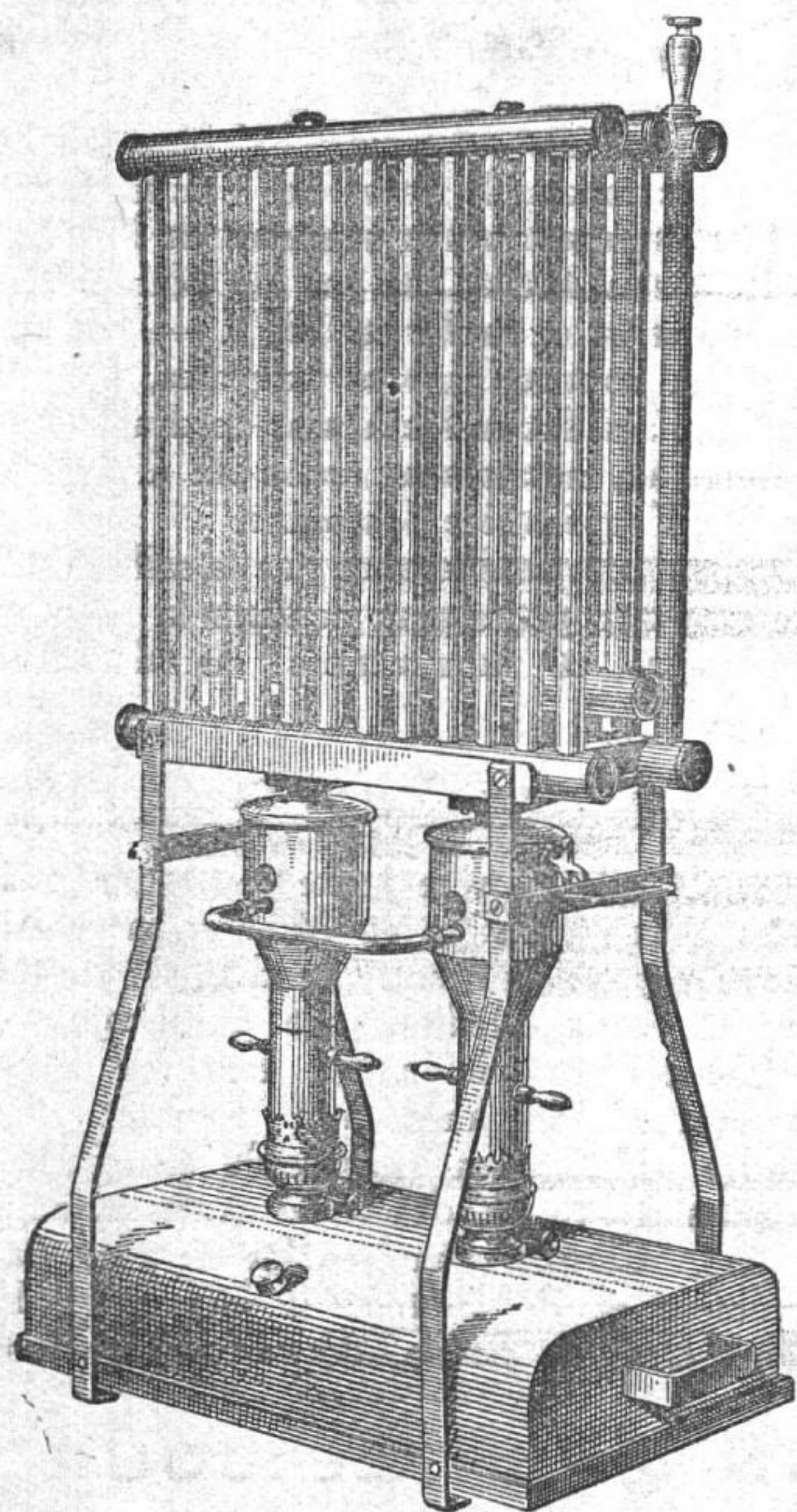
- 1° D'une lampe à pétrole tenant lieu de foyer ;
- 2° D'une chambre de chauffe à double tirage ;
- 3° D'une chaudière annulaire entourant complètement la chambre de chauffe ;
- 4° D'un radiateur à tubes de cuivre placé directement au-dessus de la chaudière.

La lampe est munie d'un bec spécial renforcé, de faible consommation, ne donnant pas d'odeur et ne nécessitant pas d'entretien. Elle est alimentée automatiquement par le réservoir à grande capacité qui forme le socle de l'appareil et dont la contenance permet, suivant que l'appareil comporte une ou plusieurs lampes, un fonctionnement ininterrompu de cinq jours au moins, à dix jours au plus.

Il ne faut à l'appareil que quinze minutes pour être en pleine marche. La vapeur produite par l'ébullition de l'eau se rend dans le radiateur, s'y condense en abandonnant sa chaleur et retourne à la chaudière pour recommencer indéfiniment le même cycle.

Il est à noter que la flamme de la lampe, encore qu'elle soit, évidemment, le point de départ initial du chauffage, ne joue qu'un rôle très effacé au point de vue de la chaleur rayonnée ; elle ne sert, en effet, qu'à surchauffer une petite colonne d'air. Celle-ci, par son

active circulation à l'intérieur de la chaudière, vaporise très rapidement une partie de l'eau contenue dans cette dernière, et, chaque goutte d'eau vaporisée occupant, à la même température, un volume dix-sept cents fois plus grand, tout le radiateur se trouve ainsi



Le Radiateur à Pétrole Le Sorcier

porté presque instantanément à une température voisine de l'eau bouillante.

RENE BROCARD.

CARNET des LIVRES

Nous signalons à nos lecteurs que notre collaborateur René Brocard est l'auteur d'un petit ouvrage de claire vulgarisation sur la téléphonie sans fil. Cet ouvrage, intitulé *La Téléphonie sans Fil pour Tous*, est édité par la revue *La Science et la Vie*, 13, rue d'Enghien, Paris (X^e), et en vente partout au prix de 6 francs (franco, 6 fr. 75).

PROGRAMME des THÉÂTRES

offrant des Réductions aux Abonnés des "Annales"
(Voir Bons de réduction dans notre Volume-Prime)

Du 15 au 23 septembre 1923

ODÉON : Sam. 15, mat., *La Petite Chocolatière*; soir., *Le Petit Café*, *Le Seul Bandit du Village*. — Dim. 16, mat., *La Cagnotte*; soir., *Le Mariage de M^{lle} Beulemans*, *Les Coteaux du Médoc*. — Lundi 17, *Le Cid*, *Un Caprice*. — Mardi 18, *Un Chapeau de Paille d'Italie*, *Le Joli Rôle*. — Merc. 19, *Résurrection*. — Jeudi 20, mat., *Horace*, *Un Caprice*; soir., *La Bataille*, *Par la Fenêtre Ouverte*. — Vend. 21, *L'Espionne*. — Sam. 22, mat., *La Petite Chocolatière*; soir., *Le Simoun*. — Dim. 23, mat., *Un Chapeau de Paille d'Italie*, *Le Joli Rôle*; soir., *Le Marchand de Venise*.

NOUVEL-AMBIGU : Sam. 15 à mardi 18, *Vers l'Amour*. — Merc. 19, *Le Grillon du Foyer*. — Jeudi 20, mat. et soir., vend. 21, sam. 22, mat., *Vers l'Amour*; sam. 22, soir., *Le Maître de Forges*. — Dim. 23, mat., *Madeleine Josette, ma Femme*; soir., *Le Maître de Forges*.

PORT-SAINT-MARTIN : *Aux Jardins de Murcie*. (Mat., jeudi, sam. et dim.)

THÉÂTRE-SARAH-BERNHARDT : *L'Aiglon*. (Mat., jeudi et dim.)

TRIANON-LYRIQUE : Sam. 15 et dim. 16 (mat. et soir.), *Rêve de Valse*. — Lundi 17, *Les Noces de Jeannette*, *Galatée*. — Mardi 18, *Rêve de Valse*. — Merc. 19, *Gillette de Narbonne*. — Jeudi 20, *Rêve de Valse*. — Vend. 21, *Le Grand Mogol*. — Sam. 22, *Rêve de Valse*. — Dim. 23, mat., *Gillette de Narbonne*; soir., *Le Grand Mogol*.



LE NID DU POÈTE

C'était fête, le 26 août, à Durenque, une fête charmante, cordiale, très douce. Le Syndicat d'Initiative de Millau faisait apposer une plaque commémorative sur la maison natale de François Fabié. La maison du poète était pleine de fleurs et pleine de vieux amis. Tous se pressaient autour du bon poète qui, dans ses œuvres, ne s'est pas lassé de chanter les beautés et les grâces de sa petite patrie. Au dessert, Fabié lut, au milieu de l'émotion générale, ces strophes délicieuses où il avait mis tout son cœur :

SOUHAITS ET REGRETS

Soyez les bienvenus dans mon pauvre village,
Dans mon humble demeure, à l'ombre du clocher
Où j'aurais dû toujours, si Dieu m'avait fait sage,
Vivre ma vie et la cacher !

Soyez les bienvenus près du nid d'un poète
Que vous n'avez connu que vieux et déplumé,
Vous hâtant de lui faire fête
Pour qu'il ne parte point sans se savoir aimé.

Oui, c'est là, dans ce coin perdu, que la Chimère,
— Ou la Muse, si vous jugez ce nom plus beau, —
Dans un moulin, près de ma mère,
Vint s'asseoir un instant au bord de mon berceau.

Faut-il bénir cette visite ou la maudire ?...
Le don de mettre en vers les blans de son cœur
Pour un public léger, blasé, parfois moqueur,
Au prix d'un long effort qui n'est qu'un long martyre.

C'est tout ce que la fée a mis dans mon berceau,
Et ce don que plus d'un imprudemment envie,
Tunique de Nessus qui suit jusqu'au tombeau,
A rendu stérile ma vie...

Mais c'est grâce à ce don que tu les fis connaître,
Poète, ces pays qui nous sont chers à tous.
Hélas ! oui : j'ai crié, — porte ouverte et fenêtre, —
Aux passants : « Venez voir comme c'est beau chez nous ! »

« Venez voir nos moulins, nos meuniers, nos meunières,
Nos bois et nos ruisseaux, nos genêts vêtus d'or,
Nos sommets roux d'ajonc ou roses de bruyères,
Et le charme infini d'un terroir vierge encore ! »

Et ce sont ces appels qu'aujourd'hui je regrette ;
C'est d'avoir convié le mêtèque odieux
À venir s'enchanter, non l'âme, mais les yeux,
D'un Ségala tout neuf à la beauté discrète

Qui n'est plus belle dès que snobs et Philistins
L'accommodent au gré de leur goût de sauvages,
Gâtant ses paysans comme ses paysages
Et dirigeant vers un faux progrès ses destins.

Oui, je regrette, amis, que mon œuvre imprudente
Ait vanté le Rouergue à des non-Rouergats ;
Et que ma passion, pour être trop ardente,
Ait trouvé des échos qu'elle n'attendait pas.

Ah ! vous, du moins, vous tous dont le noble programme
Est de les faire aimer aussi ces doux pays,
Sans changer leurs aspects, ni déflorer leur âme,
Empêchez qu'ils ne soient du barbare envahis.

N'y ramenez que des Rouergats authentiques,
Ceux qu'une erreur ou qu'un caprice en éloigna,
Et dont souvent le cœur dans leur exil seigna ;
Car ceux-là seuls sauront redevenir rustiques,

Reprendre pied sur les sillons de leurs aïeux,
Rebâtir leur maison au flanc de la colline,
Vieillir en regardant le soleil qui décline
Et dans la même alcôve enfin fermer leurs yeux...

Tel est mon vœu fervent, le vœu testamentaire
D'un poète dont vous flattez à tort l'orgueil
Et qui n'aurait point dû, puisqu'il aimait sa terre,
La célébrer ailleurs qu'à l'entour de son œuil.

FRANÇOIS FABIÉ.



Le dimanche 16 septembre aura lieu, au plateau de Lorette, en mémoire des héros des Flandres et d'Artois, une grande manifestation patriotique présidée par le maréchal Fayolle. Voici les vibrantes strophes qui seront dites par M^{lle} Madeleine Roch au cours de la cérémonie :

CARMEN SACRUM

C'est ici qu'ils ont fait le don de leur jeunesse
Pour que l'antique honneur du pays soit sauvé
Et que du crépuscule appesanti renaissse
Un clair matin. Moissons de Lorette, « Salve » !

Qu'une grave ferveur pieusement s'incline
Vers le sol ; c'est ici qu'ils sont tombés, laissant
Fleurir sur les ronciers de fer et la colline
La rose merveilleuse et pourpre de leur sang.

Mais nul ne se lamente au tréfonds de l'abîme,
Une aube de clarté rayonne des tombeaux,
Le vent de France est doux sur la plus haute cime,
Comme un souffle d'enfant sur le feu des flambeaux.

Un calme étonné règne où fut l'âpre bataille,
La paix du beau silence agenouillé s'étend,
La terre se recueille et, dans ses flancs, tressaille
Le prodige d'espoir et de foi qu'elle attend.

Toi, poète, dernier voyant, dernier prophète,
Debout sur le calvaire aux milliers de croix,
Où l'offrande des soirs fatidiques s'est faite,
Dresse-toi fraternel et dis ce que tu crois.

« Je crois à la vertu, lustrale comme l'onde,
De l'holocauste ardent, sans haine ni remorde,
A la rédemption magnifique d'un monde
Par ces soldats vainqueurs de l'ombre et de la mort.

« Je crois à l'âme, aux corps transfigurés par elle,
Je crois à la pitié des hommes à venir,
Au pardon, et je crois à la vie éternelle
Des saints ressuscités par notre souvenir. »

Hosanna ! Hosanna ! Les voici qui revivent,
Pur orgueil des jardins de l'immuable été,
Et la grâce ruisselle en cascades d'eaux vives
Qui jaillissent des cœurs de bonne volonté.

Sonnez, clairs ! Tonnez, hérauts de la Victoire,
O voix de l'ineffable épopée, ô canons !
Et clamez, à travers les siècles et l'Histoire,
Par vos bouches de cuivre et de bronze, leurs noms.

Fuis, tintinnabulez, là-haut, cloches chrétiennes,
Parmi le chœur pascal des anges, doucement,
Parmi l'essor lyrique et le vol des antennes
Vers les champs constellés du vaste firmament.

Déploie, à plis d'extase, Orient, ta bannière ;
Ouvrez-vous, portes d'or triomphales des cieux,
Elevé les arceaux des porches de lumière,
Gouffres d'azur des univers tumultueux !

Que les astres heureux de former l'avenue
Guidant le fier cortège au seuil des Paradis
Croulent en avalanche immense de la nue :
Cendre d'étoile, éclats de feu, soleils grandis !

Montez comme l'encens, et comme la prière,
Légions de héros qu'exalte et que bénit
Un peuple ému ! Montez, montez, ô race alliée,
Escaladez les bleus Thabors de l'infini !

■

Alléluia ! Gardiens de la Patrie, ils passent
Sous l'idéal portique à leur taille sculpté ;
Leur marche foule, au rythme inouï des espaces,
Les chemins sidéraux de l'éther enchanté.

Sur le parvis royal où gravitent les âmes,
Séraphins, éblouis de lueurs, prosternez
Les éclairs fulgurants de vos ailes de flammes :
Des archanges nouveaux du Sabaoth sont nés.

Alléluia ! Le jour prédit par les oracles
Transpercé les échos d'un mémorable cri.
Achève, amour ; amour, accomplis tes miracles !
Gloire à Dieu ! Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit !

Louange dans le ciel unanime et, sur terre,
Dans le printemps fécond de l'Artois dévasté !
Louange dans la mort, la vie et le mystère,
Louange dans le Temps et dans l'Eternité !

LEON BOCQUET.

La Prochaine SAISON DE CONFÉRENCES à l'Université des Annales

(18^e Année — 1923-1924)

LA SÉRIE HISTOIRE

LE PROGRAMME de l'Université est l'événement attendu chaque automne, avec une vive curiosité. On sait que le choix des conférences en est varié, plein de trouvailles, et qu'il promet une suite de séances d'un intérêt très haut et constamment renouvelé. Voici la dix-huitième année que l'Université poursuit son effort magnifique, et qu'elle offre à ses auditeurs des conférences d'un mérite rare. Poètes, auteurs, historiens, écrivains illustres se groupent autour de la jeunesse qui se presse dans cette vivante maison pour lui faire entendre ces lumineuses leçons justement célèbres et qui sont une fête de l'esprit.

Nous pouvons, aujourd'hui, donner un aperçu de ce que promet la série d'Histoire.

Et, d'abord, trois maîtres se la partagent : M^{re} Henri-Robert, M. Claude Farrère, M^{lle} Hélène Vacaresco, c'est-à-dire trois maîtres de l'éloquence. De plus, la conférence offerte comme chaque année, par surcroît, en manière de gala, sera faite par MM. Jérôme et Jean Tharaud : c'est dire le régal de toutes ces leçons.

Quatre Conférences de M^{re} Henri-Robert

On sait le succès de l'éminent bâtonnier

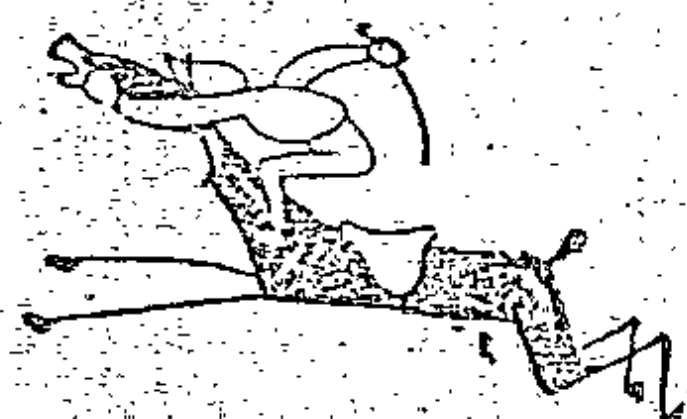
avec ses fameuses *Causes Célèbres*, succès si vif qu'il se voit toujours obligé, à la demande du public, de répéter deux fois les conférences qu'il leur consacre.

Cette année, M^{re} Henri-Robert présentera quatre figures de l'Empire, figures caractéristiques et émouvantes entre toutes. D'abord, le duc d'Enghien, espoir des émigrés, frappé de la foudre devant l'Europe étonnée, par Bonaparte triomphant. — Le maréchal Ney, le héros des cent combats, le brave des braves, sacrifié par la Restauration aux rancunes de l'Europe. — Le beau Murat, le roi de Naples condamné à mort et fusillé en 1815. — Et, pour mettre un sourire sur ces tragédies, la reine Hortense, qui fut mêlée à tant de dramatiques aventures et, notamment, celle du divorce de sa mère, l'impératrice Joséphine.

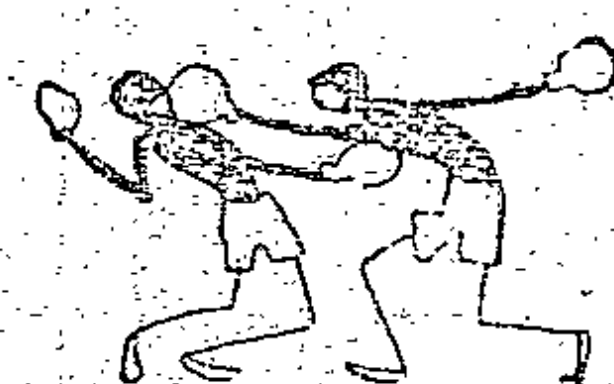
On peut prévoir d'avance que la salle du Collisée sera trop petite pour contenir la foule des admirateurs et admiratrices de M^{re} Henri-Robert.

Quatre Conférences de M. Claude Farrère

M. Claude Farrère invite, cette année, ses fidèles à une croisière en Méditerranée. Ah ! le beau voyage qu'il entreprend là sur les flots bleus de cette Méditerranée qui berça tant d'héroïsmes et vit naître tant de chefs-d'œuvre ! Et que cela sera amusant d'apprendre l'histoire en si aimable et spirituelle compagnie ! Au gré des voiles et de sa fantaisie, M. Claude Farrère s'arrêtera au pays d'Homère et de Platon ; il flânera en Espagne, terre de poésie, de volupté, de mort,



PROPOS SUR LES SPORTS



Pour la Régularité

Nous AVONS DÉJÀ eu l'occasion de parler des ententes qui nuisent à la régularité des épreuves cyclistes, même les plus importantes. Le mal est tellement enraciné que dès qu'il y a trois coureurs dans une course, on se demande quelle sera la victime : deux d'entre eux sont coalisés contre le troisième.

Les juges, les commissaires voient et se rendent compte, ils n'osent pas sévir. Les champions emploient ces procédés entre eux. Récemment, dans une grande course, disputée à Paris, celui qui devait gagner vendit la victoire dix mille francs à l'un de ses camarades. Cyniquement, les deux compères ne s'en cachèrent point et une personnalité du cyclisme affirme pouvoir faire la preuve de la fraude.

Les coureurs de second ordre, qui ont eu si souvent l'occasion de se faire acheter, ont implanté ces mœurs dans leurs courses. L'un d'eux déclarait l'an dernier :

— Dans le précédent Grand Prix, j'ai disputé ma chance : cela m'a rapporté cinquante francs ; cette fois-ci, j'ai fait « la combine » et je toucherai trois mille francs.

Il exagérerait : quand il voulut se faire payer, son complice lui décocha seulement un coup de poing dans la figure, l'accusant de « l'avoir fait en double », c'est-à-dire de s'être vendu à lui et à un adversaire en même temps.

Récemment, un autre coureur affirmait :

— Si je ne faisais pas de combinaisons, je

ne gagnerais pas une course. Tous mes adversaires se ligueraient contre moi.

Ce à quoi Gabriel Poulain, qui n'a jamais accepté de fausser un résultat par une entente, — rarissima avis ! — répondait, impitoyable :

— Si vous êtes obligé de vous entendre avec vos rivaux, parce que vous êtes incapable de déjouer leurs manœuvres, vous n'arriverez jamais à rien.

Dans le dernier repêchage du Grand Prix qui fut recouru sept fois, par suite de crevaisons, il fallait voir à chaque nouveau départ les mêmes hommes prendre la même place devant leurs mêmes... protégés. Deux seulement disputaient leur chance sans aucun secours !

C'est ainsi que l'Union Internationale a été amenée à adopter le système des matches à deux pour les championnats du monde.

Voilà où a conduit l'inquiétante surveillance des officiels qui n'interviennent jamais et se gardent de mettre un frein à de telles pratiques.

Il y a plus grave.

Sûrs de l'impunité, certains champions se sont révélés virtuoses dans l'art de bousculer les adversaires dont ils veulent se débarrasser. A ce point de vue, s'il y avait un championnat du monde du « passage » et du « balancement », le Hollandais Moeskops le gagnerait également. Bâti comme un colosse, confiant en sa force, il joue le rôle de l'autobus qui, lancé à toute vitesse, télescoperait un side-car. Dans le Grand Prix de Paris, délibérément, à quelques mètres de l'arrivée, en plein enlèvement, il a précipité Degraeve sur le gazon. Un accident mor-

tel aurait pu en résulter. Nul ne punit Moeskops. L'autre jour, à Montceau-les-Mines, visiblement, alors qu'il allait être dépassé par Poulain, il passa son bras sous le guidon et le coude de son adversaire et lança le tout en l'air. Résultat : Poulain tomba d'abord sur le crâne, puis se brisa la clavicule et se fit de multiples blessures. Il aurait pu se tuer. Les spectateurs se rendirent compte de la faute, la presse locale accabla le coupable. Nul ne punit Moeskops. Dans la plupart de ses courses, le même Moeskops agit de semblable façon. Le 2 septembre, au Parc des Princes, il faillit faire tomber le jeune Lucien Michard par ses embardées. Après la course, le père du champion du monde amateur alla reprocher son acte au géant hollandais :

— Vous avez balancé mon fils.

— Oui, je l'ai balancé et je recommencerai. Il n'a qu'à ne pas se mettre derrière moi.

Il y avait plus de vingt témoins de cet aveu. Nul ne punit Moeskops.

Il serait temps que les juges intervinssent. Ils ne peuvent pas plus longtemps fermer les yeux. Le jour où une mort serait enregistrée, il serait trop tard. Quant à Moeskops, il pourrait être moins belliqueux dans ses rapports avec ses camarades : qu'il reste neutre jusque dans la paix ! Il est étranger. Le public français ne demande qu'à l'accueillir avec son habitude de générosité, à condition que le coureur hollandais n'oublie pas les égards que la correction et même l'humanité exigent des gens qui ne sont pas chez eux.

JACQUES MORTANE.

pays d'art aussi. Puis, il fera voile vers Tunis, qui connut nos chevaliers et nos croisés. Et tout le long de ses promenades, il contera les belles légendes, les combats, les hommes et les choses, il animera les paysages, évoquera des souvenirs... Mais à quoi bon préciser ! M. Claude Farrère est un évocateur et un poète, un impressionniste aussi. Chacun sait cela. Et il est impossible d'oublier les leçons qu'on a entendues de sa bouche ni les images dont il a peuplé ses récits.

Quatre Conférences de M^{lle} Hélène Vacaresco

Nous parlerons d'elles la prochaine fois. M^{lle} Hélène Vacaresco a choisi, cette année, quatre femmes, quatre dominatrices, quatre sœurs de cette Cléopâtre dont elle traça un tableau si saisissant l'an dernier. Ce sont : Sémiramis. — La reine de Saba. — Schéhérazade. — Aspasia. — Quatre princesses qui vécurent dans des temps très anciens, mais que la légende nous a transmises et dont l'histoire vaut les plus beaux romans du monde. Nous y reviendrons la semaine prochaine et livrons seulement, aujourd'hui, le détail des conférences de M^e Henri-Robert et de M. Claude Farrère.

JEAN S...

HISTOIRE (1)

LES CAUSES CÉLÈBRES (3^e série)

19 nov. — La Mort du Duc d'Enghien.

M^e Henri-Robert,

Ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats.

26 nov. — La Reine Hortense.

M^e Henri-Robert.

3 déc. — Le Procès du Maréchal Ney.

M^e Henri-Robert.

10 déc. — Murat, roi de Naples.

M^e Henri-Robert.



UNE CROISIÈRE EN MÉDITERRANÉE

21 janv. — La Mer des Corsaires.

De Toulon à Tunis, par Barcelone, Gibraltar et Alger.

M. Claude Farrère.

28 janv. — La Mer Italienne.

De Tunis à Gênes par la Sicile, Malte et la Corse.

M. Claude Farrère.

4 févr. — Dans le sillage d'Ulysse.

Par Corfou, Athènes, Salonique et Beyrouth.

M. Claude Farrère.

11 févr. — En quête de la Toison d'Or.

Par la Sainte-Montagne, le Tombeau d'Achille, Trébizonde et Sébastopol.

M. Claude Farrère.

Les Cercles des Annales

A New-York

La nouvelle présidente d'honneur du Cercle de New-York, élue à l'unanimité par les membres du Cercle, est M^{re} Hemmer Gage. Déjà présidente de l'Alliance Française à Worcester, à laquelle elle a donné une vive impulsion et un essor remarquable, M^{re} Gage était toute désignée, par son admirable intel-

ligence et son grand amour de la France, à la dignité nouvelle qui vient de lui être conférée.

Le Cercle des Annales à New-York ne pouvait faire choix meilleur pour remplacer notre illustre et grande Sarah Bernhardt, qui, jadis, fut élue présidente par acclamations, au temps de ses triomphales tournées en Amérique. Nul doute que M^{re} Gage, s'appuyant sur M^{re} Villemain, ne conduise le Cercle des Annales à une prospérité brillante.

D'ailleurs, le travail n'a pas chômé au Cercle.

Une grande fête eut lieu dernièrement en l'honneur du 14 juillet, dans un immense hall prêté gracieusement par l'armée américaine. Cette fête, donnée avec la Fédération des Vétérans Français et l'Alliance Française, fut présidée par le nouveau consul de France, M. Charles Barret, et par les présidents des trois Cercles. Plus de trois mille personnes assistaient à cette manifestation française, qui eut le plus vif succès.

Le Cercle des Annales prit aussi une part active aux réceptions données en l'honneur du général Gouraud. Enfin, le Cercle faisait partie du Comité qui offrit un dîner aux illustres représentants des lettres françaises qui vinrent tour à tour répandre la parole française : MM. Joseph Bédier, de l'Académie française ; Emile Bourgeois, de l'Institut ; Edouard Le Roy, de l'Institut ; Paul Hazard, de la Sorbonne ; Raoul Blanchard, de l'Université de Grenoble ; Bernard Paiz et M. des Granges.



LES MAISONS CLAIRES

Reconnues d'Utilité Publique par Décret du 16 Mai 1919

Siège : 5, Rue La-Bruyère, Paris

Compte de Chèque Postal : N° 485-76

Retours

Nous essayons de préparer quelques retours pour octobre, mais comme c'est difficile ! Sauf les colonies d'enfants parties seulement pour les vacances, sauf les fillettes arrivant à l'âge d'être en apprentissage, tout le monde veut rester aux Maisons Claires ; les mères implorent, les petites filles nous écrivent des lettres attendrissantes, et les dames inspectrices nous signalent l'impossibilité pour certains enfants de rentrer dans les affreux logis dépourvus d'air et de lumière. Nous gardons d'autres petites Claires parce que nos lettres aux parents restent sans réponse... Nous commençons à connaître les enveloppes qui nous reviennent avec cette mention : « Parti sans laisser d'adresse. » Pauvres gosses !

Comme nous nous inquiétons de deux enfants, entre autres, dont les parents ne donnaient pas signe de vie, M. Meslay, de Sourdeval, nous écrit que l'une, la petite Simone, déjà orpheline de mère, n'aurait plus, dorénavant, à compter sur son père, puisqu'il venait d'être condamné à six mois de prison, cent francs d'amende et cinq ans d'interdiction de séjour... Et c'est une de nos plus sages petites filles ! Une autre enfant de Sourdeval, la petite Suzanne, n'est pas moins tristement partagée : sa mère, tuberculeuse au dernier degré, est à l'hôpital, il n'y a plus d'espoir de la sauver ; et sa sœur aînée, Gilberte, vient également d'entrer à l'hôpital ; et le père a abandonné le foyer voilà si longtemps, qu'on ne sait même plus où il est. Notre petite Su-

zanne est chez nous depuis deux ans. Nous pensions la rendre à ses parents parce qu'elle marche sur ses quinze ans, mais nous n'envisageons même plus cette éventualité, et il en va de même à peu près dans toutes nos colonies. Ce serait la grande joie de garder toutes ces pauvres épaves de la vie, longtemps, longtemps, toujours, si d'autres n'attendaient point leur tour. Ecoutez ce que nous écrit M^{re} Tessier, une infirmière visiteuse du quartier des Epinettes :

« Je voudrais vous signaler encore un cas intéressant : la petite D... La mère, veuve depuis dix-huit mois, se tue à travailler pour ses enfants ; elle a de la laryngite (une vilaine et dangereuse laryngite)... Si vous pouviez lui prendre sa fillette à partir d'octobre, elle pourrait se soigner un peu, car voici sa vie : à six heures, elle part faire un bureau, remonte au sixième lever sa fille encore couchée dans la mansarde, et la mène à l'école ; elle repart faire des ménages, reprend l'enfant vers quatre heures, la fait dîner, la couche, et quatre fois par semaine va faire des diners et rentre vers minuit... Le père était un alcoolique dangereux et n'a jamais rien fait pour ses trois enfants, que cette femme est seule à élever. Pour qu'elle puisse se soigner, ouvrez à sa petite Geneviève une de vos bonnes Maisons Claires. »

On dit « oui » ; peut-on dire non ? Et le cruel problème toujours se pose... Qu'il serait vite résolu si chacun apportait sa pierre à l'édifice ! Merci à tous ceux qui nous aident à faire d'honnêtes créatures bien portantes de tous ces pauvres déshérités de la vie.

YVONNE SARCEY

SOUSCRIPTION pour les MAISONS CLAIRES

Total au 31 août.....	83.023 fr. 45
Montant de la 11 ^e liste (7 ^e année)....	1.693 fr. 75
Subventions.....	2.470 fr. »
Subvention de l'Office Départemental (Comité de Seine-et-Marne).....	12.572 fr. »
Total au 4 septembre.....	99.759 fr. 20

11^e Liste arrêtée le 4 septembre

M^{re} Papineau-Couture, 600 fr. — M. Colbert, 3 fr. — M^{re} Joyeux, 50 fr. — En souvenir de mon fiancé, mort pour la France, 5 fr. — B. S... en reconnaissance à la Sainte-Vierge, 5 fr. — Anonyme, à La Vancelle, 500 fr. — Deux anonymes de Montmoreau, 10 fr. — En souvenir de mes chers disparus : M. R..., 50 fr. — M. Emile Boucher, 30 fr. — Anonyme, Le Bois-d'Oingt, 20 fr. — En reconnaissance de vœux exaucés, 20 fr. — M^{re} Jeanne Spéry, 50 fr. — Pour les pauvres petits malades, 100 fr. — M^{re} Léon Liévin, 10 fr. 75. — Anonyme (reconnaissance), 5 fr. — G. L. M., 5 fr. — En souvenir de mon petit Raymond, 5 fr. — A. R. L., 5 fr. — Yvonne, 10 fr. — Y. S... Une reconnaissance à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, 5 fr. — Elisabeth et Roger, 20 fr. — M^{re} Mercet, 10 fr. — Avant notre départ en vacances : René et Suzanne, 30 fr. — Annie, Riri, Collette et Nénette, 20 fr. — M. Eugène Dorej, 20 fr. — M^{re} Richard, 10 fr. — En remerciement d'une grâce obtenue : J. B..., 10 fr. — M^{re} Laura Forssé, 20 fr. — Béatrice Le Dentu de Lago, 10 fr. — Pour que la vie soit moins triste, 5 fr. — M^{re} Chauvin du Treuil, 35 fr. — Que Sœur Thérèse, de l'Enfant-Jésus, exauce mes prières et protège mon fils : J. C..., 10 fr. — De Guemps (Pas-de-Calais), 5 fr. — Total : 1.693 fr. 75

Les Magasins de la Place Clichy

font aux lecteurs des Annales 5 0/0
de remise sur tous achats au comptant

effectués à Paris, ou sur les commandes venues de province par correspondance. Présenter à la caisse ou joindre à la lettre de commande un des BONS SPECIAUX contenus dans notre Volume-Prime.

(1) L'abonnement aux quatre conférences, donnant droit à un fauteuil numéroté, est de 20 francs. Ecrire au Secrétaire de l'Université des Annales, 5, rue La-Bruyère.

Premières

Robes de Lainage

La Femme et le Foyer



LA RONDE DES SAISONS continue, immuable, et avec septembre nous commençons à entrevoir l'automne. Les jours raccourcissent et même lorsque le soleil luit encore, un vent frais et âpre vient nous chuchoter : « C'est l'automne ! » Rendons-nous donc à l'évidence et rangeons dans nos malles robes de linon arachnéen et capelines de paille devenues inutiles devant le soleil pâissant. Les robes de laine sont maintenant les maîtresses de l'heure. On continue à les faire de ligne droite et simple. Le trois-pièces, si en faveur ce printemps, sera encore le roi de l'arrière-saison.

En dehors du bleu marine, qui se porte toujours, la gamme des beiges et des marrons continue à être en faveur. Le vert éteint, trop vu ce printemps, est délaissé, mais l'on voit le gris tenter une offensive marquée dans la haute couture. Pour les heures élégantes, le rouge pompéien, le bleu et le violet s'indiquent dans les collections. Nous verrons lequel l'emportera pendant la saison.

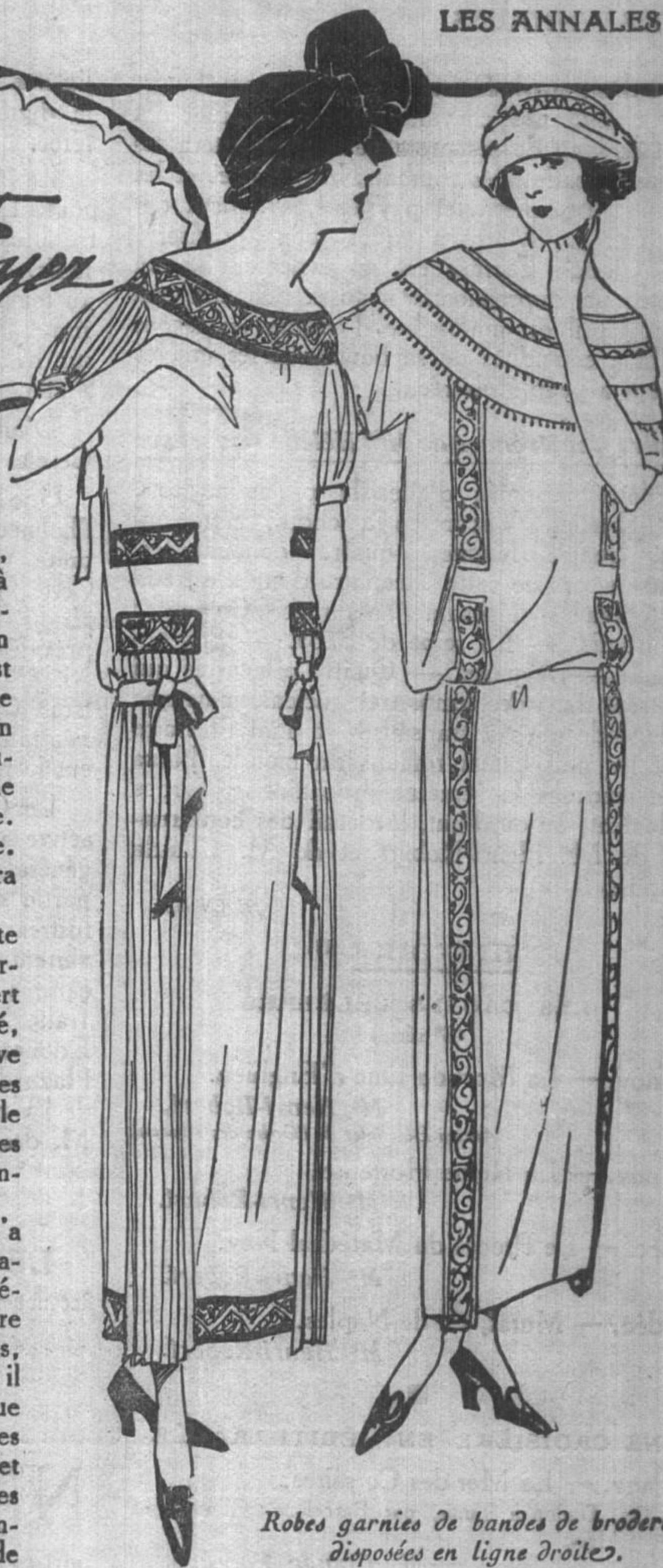
Pour nos chapeaux, le ruban n'a rien perdu de sa faveur. Il est si pratique, si jeune, et toujours si élégant ! Le feutre l'emporte encore auprès de beaucoup d'élégantes, ce qui n'empêchera pas (car il faut varier ses chapeaux ainsi que ses plaisirs) de voir des formes tendues en velours, en panne et autres tissus fantaisie. Les plumes de coq ou de condor, très commodes pour les chapeaux de demi-saison, serviront de thème à beaucoup de garnitures. Toute femme aura au moins un chapeau garni de ruban ; ensuite, elle pensera à quelque touffe ou panache de plume résistant bien à l'humidité, car, hélas ! avec l'automne, c'est aussi la pluie qui fait son apparition.

Pour ces jours-là, équipez-vous de façon pratique : manteaux et chapeaux de toile cirée ou de cuir, vêtements en tissus imperméabilisés seront les bienvenus. Leur ligne nette n'est pas sans élégance. Ils donnent à votre silhouette un air de crânerie jeune et charmante. Protégée par eux, vous pourrez affronter les premières intempéries.

SIMONNE B..

PETITS CONSEILS

On commence à rentrer. Beaucoup de personnes viennent à Paris faire leurs premiers achats, ou bien encore renouveler leurs toilettes avant d'aller faire un séjour chez des amis pour chasser. Il est de toute utilité de se munir d'un manteau plus chaud, d'une robe pratique ou de petit diner. Malborough tient, en ce moment, un grand choix de modes nouvelles à la disposition de ses fidèles clientes. En outre des robes de grandes maisons que l'on y trouve si facilement, le Pocket-Photo-Luxe, édité spécialement par la maison Malborough pour la saison d'hiver, contient un très grand nombre de modèles qui peuvent être exécutés sans essayage. Ce Pocket-Photo-Luxe est envoyé à toute personne qui en fera la demande accompagnée de la somme de deux francs. Je rappelle à mes lectrices qu'elles peuvent bénéficier d'une réduction sur leurs commandes, selon la nature et le genre de leurs achats. Adresser toute demande à la maison Malborough, 59, rue Saint-Lazare, Paris-IX^e.



Robes garnies de bandes de broderies disposées en ligne droite.

REVUE FINANCIÈRE

Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur Valeurs, Ordres de Bourse, Dépôts de Fonds et de Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, Services de Coffres-Forts, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme au Capital de 100.000.000 de Francs

BUREAUX : 30 et 32, Rue Taitbout (Boulevard Haussmann) PARIS, IX^e Arrond

ROYAUME DE BELGIQUE

Emprunt Extérieur 6 1/2 % 1923

d'un Montant Nominal
de 400.000.000 de Francs français

PLACEMENT DE

800.000 OBLIGATIONS (AU MAXIMUM)

de 500 Francs français chacune

au Prix de 485 Francs français

par Obligation de 500 Francs français

JOUISSANCE DU 15 AOÛT 1923

INTÉRÊT ANNUEL 6 1/2 0/0

soit Francs français 32,50 nets

payables par coupons semestriels de Francs français 16,25

les 15 Février et 15 Août de chaque année.

Le premier coupon sera à l'échéance du 15 Février 1924

Les coupons seront payés et les titres remboursés nets pour le porteur de tous impôts belges et français présents et futurs.

Le remboursement au pair de ces obligations aura lieu dans une période de 45 ans commençant le 15 Août 1923. Ce remboursement sera effectué au moyen de tirages au sort, qui auront lieu dans le courant du mois de Juin de chaque année, conformément au tableau d'amortissement imprimé sur les titres. Le premier tirage aura lieu en Juin 1929, le dernier tirage en Juin 1943, au plus tard.

Le remboursement des titres désignés par le sort se fera le 15 Août suivant chaque tirage. Le premier remboursement au pair le 15 Août 1929; le dernier remboursement le 15 Août 1943, au plus tard.

Le Gouvernement Belge se réserve le droit de racheter en Bourse les obligations à amortir conformément au tableau d'amortissement.

A partir du 15 Août 1923 et sous condition d'un préavis de six mois au moins avant la date de remboursement, à publier dans deux journaux d'annonces légales du Département de la Seine et dans *Le Moniteur Belge*, le Gouvernement Belge se réserve la faculté de rembourser au pair en une seule fois le solde des obligations restant en circulation.

Les numéros des obligations sorties aux tirages seront publiés au plus tard le 1^{er} Août suivant le tirage, dans deux journaux d'annonces légales du Département de la Seine et dans *Le Moniteur Belge*. Les numéros des obligations rachetées en Bourse seront également publiés annuellement dans les mêmes journaux.

Les titres seront délivrés munis du timbre français de 2 % dont la charge est assumée par le Gouvernement Belge.

Les obligations cesseront de porter intérêt à dater du jour où le remboursement du capital sera exigible. Toute obligation présentée au remboursement devra être munie de tous les coupons non échus à la date fixée pour ledit remboursement. Le montant des coupons manquants sera déduit du capital à rembourser.

Les demandes seront servies dans l'ordre d'arrivée et jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles.

Le CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS reçoit sans frais les souscriptions.

(Déclaration faite au Timbre le 18 août 1923.)

Lundi, 10 Septembre 1923.

La Situation

Les caractéristiques principales du marché boursier cette semaine ont été l'abondance des capitaux et une stabilité relative des changes dans les hauts cours. Ce sont là deux éléments de fermeté des cours qui, à défaut d'autres, justifieraient la bonne tenue de la cote ainsi que l'animation des échanges.

Mais les préoccupations d'ordre extérieur méritent aussi d'être considérées. L'évolution du conflit italo-grec avec des moments de sérieuse acuité a paru bien mal venu à la veille du règlement de la sérieuse question de Fiume; il s'est heureusement bien terminé. L'attitude moins rogue du chancelier allemand donne l'espoir d'une possibilité prochaine d'entente.

La catastrophe japonaise a fait jaillir spontanément les sympathies; on s'est avisé aussitôt ensuite que l'aide empressée que notre colonie d'Indo-Chine pourrait apporter au Japon pour son ravitaillement et sa reconstitution se traduirait par un actif mouvement commercial dont les entreprises indo-chinoises sauraient largement profiter: c'était donc là une considération favorable dont les cours des valeurs intéressées ont profité, mais Londres et New-York ayant été bien plus que Paris touchés par le désastre, ils nous envoyèrent des indications assez moroses qui contribuèrent à modérer ici l'envolée des cours.

Au demeurant, fort bonne semaine boursière, dont l'orientation à la hausse a été très nette pendant sa première partie, puis que des réalisations en bénéfice ou des allègements de prudence ont ensuite influencée à terme, car le comptant est toujours resté des mieux tenus. Cette prudence de la spéculation semble heureuse; car la situation de place n'a pas besoin de se trouver trop chargée à la veille de la rentrée d'octobre.

Le groupe des valeurs de banques a été un moment en vedette: c'est lui qui a donné le signal de la hausse; mais par la suite on a retrouvé à peu près les cours précédents: le *Crédit Mobilier Français* s'établit auprès de 490. On n'a pas attaché d'importance à l'augmentation de 500 millions des Avances nouvelles à l'Etat, et de 634 millions de francs des Billets en circulation qu'accusaient la dernière situation hebdomadaire de la *Banque de France*: c'était la conséquence des opérations nécessitées par la fin du mois d'août, et l'équilibre se rétablira facilement, comme à l'ordinaire, pendant les semaines qui vont suivre. Activité et bonne tenue des valeurs

de produits chimiques, mais calme des valeurs d'électricité, industrielles et des transports. Avance de l'ensemble des valeurs minières de sucreries.

Le marché des changes a été influencé le dernier jour par la solution de la crise italo-grecque, et par la perspective de l'entrée dans une phrase nouvelle de l'affaire de la Ruhr. Que cette orientation s'effectue dans le sens des aspirations franco-belges, et il pourrait en résulter une amélioration marquée de notre devise. Aussi la livre sterling a-t-elle fini détendue à 80,785, le dollar à 17,835; la devise allemande s'est effondrée à 40 centimes le million de marks.

L'ARGENT EN 1922

Les perspectives du marché de l'argent, qui se présentaient déjà dans des conditions peu favorables à la fin de l'année 1921, ne se sont pas améliorées en 1922, lit-on dans une étude de M. J. Décamps, Directeur du Service des Etudes Economiques de la Banque de France, que vient de publier la revue *France-Amérique*. Au début de janvier dernier, les circulaires annuelles des courtiers en métaux précieux de Londres s'accordaient pour reconnaître que la réduction de la demande mondiale de métal blanc entraînerait un nouvel avilissement des cours.

« Le marché de l'argent, déclaraient MM. Pixley and Abells, présente une certaine fixité; mais il n'est pas probable qu'une hausse sensible des cours puisse être maintenue longtemps, car il devient de plus en plus évident qu'il y a plus d'argent disponible que le monde n'en peut présentement consommer.

» Bien qu'actuellement 6 millions d'onces environ soient annuellement retirés du marché par le jeu du Pittman Act, cette action est plus que compensée par les ventes de pièces de métal blanc démonétisées — tant britanniques que continentales — et, dans les circonstances présentes, la demande pour le monnayage est faible, car les pays sont rares qui peuvent, comme la Hollande, l'Indo-Chine et le Mexique, faire des achats à cet effet.

» Quoiqu'il ne faille pas négliger le développement de l'utilisation photographique de l'argent, particulièrement pour les films cinématographiques, le marché continuera à dépendre de l'Orient, principal consommateur du métal argent.

De leur côté, MM. Mocatta et Goldsmid concluaient, dans leur revue annuelle:

« Il est toujours risqué de faire des sup-

REVUE FINANCIÈRE

positions quant aux prix futurs de l'argent, surtout en ces temps-ci, où il y a d'innombrables facteurs qui peuvent en influencer le cours. Nous pouvons dire, toutefois, que nous ne voyons pas, à première vue, de raison pour que la production change dans le courant de l'année, et, avec la capacité d'absorption actuelle, il est probable que l'offre continuera à dépasser la demande, et, par conséquent, le niveau des prix sera encore plus bas que pendant l'année passée.

» Par suite du développement pris par la circulation de papier, le gouvernement hindou n'a aucun besoin d'argent métal. Il en est de même pour les pays européens, où il n'y aura qu'une frappe insignifiante cette année. Enfin, il ne faut pas oublier que le cours de l'argent dépend principalement des balances commerciales hindoues et chinoises, et, par suite des conditions troublées qui règnent dans les pays européens, il est peu probable que ces balances deviennent, pendant cette année, suffisamment favorables pour influencer le prix de l'argent dans le sens d'une amélioration durable. »

(A suivre.)

VALEURS

DE

Produits Chimiques

Saint-Gobain, Chauny et Cirey

(Suite)

Au sujet de l'exploitation, le rapport du Conseil à la dernière assemblée mentionne que la marche de l'usine des Etats-Unis s'est améliorée par suite des nouveaux tarifs de douane qui ont été appliqués à partir du 21 septembre 1922. La succursale du Brésil a donné également toute satisfaction. Les Usines du Rhône, en effet, avaient fondé une société : Le Rhodoid. Devant les difficultés pratiques de fournitures d'énergie, de vapeur, ainsi qu'en raison des charges fiscales, le Conseil a préféré liquider cette Société et en faire purement et simplement une branche directe des Usines du Rhône. Le rapport fournit, d'autre part, des renseignements, notamment, la Société de Soie à l'acétate « Rhodiaseta », dont, l'an dernier, il annonçait la constitution en faisant toutes les réserves que comporte la mise en route d'une fabrication aussi nouvelle.

Cette Société, dit-il, a été créée par nous de compte à demi avec le Comptoir des Textiles Artificiels. Vous connaissez les relations de ce comptoir avec le groupe Gillet de Lyon.

M. Gillet père, dont toute notre industrie déplore la perte récente, était de nos actionnaires d'origine. Il avait bien voulu étudier cette collaboration avec nous et les premiers résultats obtenus nous prouvent que nous avons agi dans le sens de vos intérêts bien compris.

Nous avons la très grande satisfaction de vous annoncer que cette Société, dont le personnel dirigeant possède toutes les garanties d'expérience et de compétence, est en marche industrielle depuis quelques mois. Notre soie, appréciée par la clientèle, est enlevée aussitôt qu'elle est produite. Les échantillons de toutes nuances exposés à Strasbourg ont attiré vivement l'attention des spécialistes et du public. La fabrication, qui ne commençait qu'avec une extrême prudence, atteint aujourd'hui une quantité appréciable qui sera quintuplée à la fin de l'année. Ce sera notre seconde étape; à l'Assemblée de l'an prochain, nous parlerons de la troisième.

Cette fabrication, qui se fait à Roussillon, jointe

à l'augmentation d'autres ateliers ou aux installations destinées à de nouveaux produits, nous a mis dans l'impérieuse nécessité d'augmenter le nombre des logements ouvriers pour obtenir et fixer la main-d'œuvre indispensable à nos travaux. Ils sont actuellement en construction.

Le développement de nos affaires nous a également amenés à installer un nouveau groupe électrogène de 2.000 kilowatts; nous serons ainsi tout à fait à l'abri des arrêts de fourniture de courant hydraulique dont nous avons souffert par suite des sécheresses de l'an dernier. Notre centrale de Roussillon représentera, en effet, une puissance dépassant 4.000 kilowatts-heure.

Nous avons pu acquiescer, dans des conditions satisfaisantes, par adjudication, l'usine séquestrée de l'Aktion Gesellschaft für Anilin Fabrikation, mitoyenne de la nôtre à St-Fons, ce qui nous permettra de décongestionner celle-ci et d'installer, d'une façon tout à fait moderne, nos ateliers de conditionnement de produits pharmaceutiques.

Le Conseil conserve l'autorisation qui lui a été donnée d'émettre des obligations par l'assemblée générale ordinaire du 23 juin 1920; il n'a pas encore eu besoin d'y avoir recours.

Répondant à un actionnaire qui faisait allusion aux événements d'Allemagne, le président a formulé l'espoir que la Société pourra s'implanter sur certains marchés où ses produits sont très appréciés, grâce précisément à la période actuelle, et y rester.

Établissements Kuhlmann

La Société des Manufactures de Produits Chimiques du Nord (Établissements Kuhlmann) est une fort ancienne entreprise, dont la fondation par M. Charles-Frédéric Kuhlmann, professeur de chimie à l'Université de Lille, remonte à 1825; c'était là une modeste entreprise, à forme de Société privée, destinée à la création et à l'exploitation d'une fabrique d'acide sulfurique à Loos (Nord).

Sa prospérité s'affirma vite. Dès 1855 elle prit la forme d'une Société en commandite par actions. En 1870, elle se transforma en Société anonyme sous la raison sociale : Société Anonyme des Manufactures de Produits Chimiques du Nord (Établissements Kuhlmann, Usines Kuhlmann, Pilon, Tancrede et Collette réunies); le capital fut alors fixé à 6.600.000 francs. Pendant cette première période, les Établissements Kuhlmann avaient multiplié leurs fabrications en ajoutant à la production d'acide sulfurique celle de la soude, du chlore, des produits de blanchiment, des superphosphates, de l'acide nitrique, du sulfate de fer, etc. En août 1914, la Société exploitait des usines dans la banlieue de Lille (Loos, Saint-André, La Madeleine), à Amiens, à Roubaix, à Hennebont; elle venait de mettre en marche une nouvelle usine à Rième, près de Gand; elle comptait déjà, au point de vue industriel, parmi les plus importantes maisons françaises de produits chimiques, et au point de vue financier, sa situation était très prospère, puisque le capital avait été intégralement remboursé et que les réserves atteignaient 17.671.000 fr. Bien entendu, toutes les usines furent alors occupées par l'ennemi, sauf celle d'Amiens, qui ne représentait que 5 0/0 de la puissance productrice.

Nous verrons par la suite que la Société ne tarda pas à s'organiser pour reprendre le travail; cela d'autant mieux que l'urgence de la défense nationale l'imposait; nous verrons également quelle fut sa réussite, mais pour l'instant suivons l'évolu-

tion progressive du capital social. Il fut porté :

En 1916, à 12 millions de francs, par la création de 21.600 actions nouvelles dont 10.394 émises à 568 francs et 11.206 attribuées à Penarroya, en rémunération d'apports; puis à 14 millions par la création de 8.000 actions nouvelles émises à 675 francs;

En 1917, à 28 millions par la création de 28.000 actions nouvelles provenant de l'incorporation au capital de 7 millions de francs de réserves (remises aux anciens actionnaires à raison de 1 action nouvelle pour 2 anciennes) et par l'émission au pair de 28.000 actions nouvelles; puis à 30 millions, par l'émission à 450 fr. de 8.000 actions nouvelles; enfin à 40 millions, par l'émission au pair de 40.000 actions nouvelles.

(A suivre.)

COUPONS PRESCRITS
DES EMPRUNTS ESPAGNOLS

La « Gazette de Madrid » vient de promulguer une loi tendant à ce que la prescription quinquennale ne soit pas opposée aux porteurs français de fonds espagnols empêchés par la guerre de présenter leurs coupons en temps utile. En voici la teneur :

ARTICLE PREMIER. — Sont exemptés de la prescription ou caducité pendant un délai de deux ans, les intérêts de la Dette publique de l'Etat, des Députations provinciales et des Municipalités, échus de 1914 à 1918 inclusivement, et concernant les titres appartenant à des sujets étrangers domiciliés dans les pays belligérants et les pays limitrophes, qui n'ont pas pu réclamer le paiement desdits intérêts, à cause de la guerre, pendant le délai légal.

ART. 2. — Pour bénéficier des dispositions qui précèdent, les coupons dont il s'agit devront être présentés dans le délai de deux ans, à partir de la date de la présente loi, accompagnés d'un certificat délivré par l'autorité compétente et visé par le consul d'Espagne; ce certificat devra indiquer la nationalité du porteur des coupons et la cause qui l'a empêché de les présenter à l'encaissement en temps utile.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Siège Social : 30 et 32, rue Taitbout (B^d Haussmann), Paris-10^e

Téléphone { Gutenberg 38-91 Adresse Télégraphique
56-15 MOBILIER-PARIS
Central 37-84
74-45

Comptes Courants et Comptes de Chèques et de Dépôts

SERVICE DE COFFRES-FORTS
EXTRAIT DU TARIF

N ^o	MODELES			TARIF		
	Hauteur	Largeur	Profondeur	1 mois	6 mois	1 an
1	0m260	0m260	0m500	4	20	35
2	0m240	0m518	0m500	6	35	50
3	0m448	0m260	0m500	8	35	50
4	0m448	0m518	0m500	12	40	60

Renseignements gratuits
sur toutes questions financières

Typographie DUBOIS et BAUER, 34, rue La Fayette, Paris;
Imprimerie CH. BERNARD, 27, rue des Glacys, Paris.

Le Gérant : VINSO AU.